


N



ŒUVRES

CHOISIES

DU COMTE DE TRESSAN,

AVEC FIGURES.

TOME SECOND.

TRADUCTION
LIBRE
D'AMADIS DE GAULE,
AVEC FIGURES.

TOME SECOND.






À PARIS,
RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

TRADUCTION

LIBRE

D'AMADIS DE GAULE.

LIVRE TROISIEME.

Nous avons vu dans le Livre précédent qu'elle fut la vengeance qu'Angriote & Sarquille prirent des fils de Gandandel & de Brocadan; mais quoique Lisvard dans son cœur reconnût que cette vengeance étoit juste, il fut peiné de l'espèce de victoire qu'il sembloit que les Chevaliers de l'isle ferme avoient remportée, & par la mort des trois Chevaliers Bretons, & par la délivrance de Madasime.

Craignant qu'on ne le soupçonnât de redouter Amadis, du secours duquel Galvanes avoit paru le menacer, il envoya dire à ces Chevaliers, au moment de leur départ, que s'ils osoient reparoître dans ses Etats, rien ne l'em-

pècheroit de les en punir. Brian d'Efpagne indigné de cette menace, s'en plaignit vivement au fage Grumedan, & chargea l'émiffaire de Lifvard de lui répondre, que puifqu'il les traitoit en ennemis, ils lui prouveroient déformais qu'il n'en avoit jamais eu de plus redoutables.

Lorfque Lifvard reçut cette réponfe, le Roi Arban de Norgales fit en vain tous fes efforts pour modérer les premiers tranfports de fa colère; il fit appeller un Chevalier de fa Cour, nommé Cédil de Ganottes: Partez, lui dit-il, pour l'Ifle ferme, où vous trouverez Amadis, & dites-lui que j'ai pris la réfolution d'aller moi-même m'emparer de l'Ifle de Montgafe; que c'eft-là que je l'attends avec ceux qui fuivent maintenant fa bannière; & que je defire qu'ils ofent s'y trouver, pour les punir de leur audace dans leurs propos, & de l'infidélité qu'ils ont montrée en quittant mon fervice.

Cedil étant parti pour remplir la commiffion dont il étoit chargé, Lifvard fe mit en marche dès le même foir, pour joindre fon armée & fe porter fur l'Ifle de Mont-gafe; ce qui fut très-heureux pour Oriane, dont l'état devenoit de jour en jour plus difficile à cacher, & qui partit fur le champ pour Mirefleur, avec la princeffe Mabille, la Demoifelle de Danemarck, & le fidèle Durin. Les douze Chevaliers, Angriote

& Sarquille, conduifirent Madafime à l'Ifle ferme, & trouvèrent en y arrivant Amadis qui, prévenu de leur arrivée, s'avançoit au-devant d'eux à la tête de deux mille Chevaliers que fa renommée & le bruit de fa querelle avoit déja raffemblés fous fes étendards.

A peine Amadis avoit-il eu le temps de rendre les premiers honneurs à Madafime, qu'il vit arriver Cedil de Ganottes qui l'abordant les larmes aux yeux, lui dit: Seigneur, c'eft avec regret que je m'acquitte de l'ordre dont le Roi mon maître m'a chargé. Amadis auffi-tôt fit avancer les Chevaliers de fa fuite, qui formant un cercle autour de Cedil, entendirent tous avec la même indignation le défi mêlé de menaces outrageantes que Lifvard l'avoit chargé de leur faire. Amadis feul l'écouta fans en être ému, & chargeant Gandalin de conduire Cedil dans toute l'Ifle, pour lui faire voir les merveilles qu'elle contenoit, & plus encore pour lui faire connoître toutes les forces & les défenfes qui rendoient l'Ifle inattaquable, il raffembla le Confeil des plus anciens Chevaliers, dans lequel il fut décidé que Sadamon, l'un des plus fages & des plus accomplis Chevaliers qui fuffent dans l'Ifle, partiroit dès le lendemain avec Cedil pour répondre au défi du Roi Lifvard, & l'affurer qu'ils pafferoient au plutôt à

l'Isle de Montgase pour le forcer à la remettre à Madasime.

Amadis tirant Sadamon en particulier, le chargea de dire à ce Prince qu'il devoit le connoître trop bien pour croire que ses menaces pussent l'ébranler; mais que cependant il ne seroit point de l'expédition que les Chevaliers de l'Isle ferme se proposoient de faire, parce qu'il regardoit comme au dessous de lui de reprendre une souveraineté qu'il devoit au sang qu'il avoit versé pour son service. Amadis le pria d'assurer la Reine Brisène qu'il s'honoreroit jusqu'à la mort du titre de son Chevalier, & qu'il avoit le plus vif regret que l'injustice du Roi son époux le forçât à prendre les armes.

Agrayes pria Sadamon d'assurer Oriane & la Reine Brisène de ses respects; mais de leur redemander la Princesse Mabille sa sœur, qu'il croyoit maintenant déplacée dans leur Cour. Amadis souffrit intérieurement en entendant Agrayes redemander Mabille, qu'il savoit être la seule consolation que sa chère Oriane pût avoir en son absence; mais il n'osa rien dire qui pût le faire connoître: il nomma Gandales pour accompagner Sadamon, & lui donna ses instructions secrettes pour parler à la Princesse Mabille, & même à la belle Oriane, si la prudence le lui permettoit.

Sadamon & Gandales étant arrivés près de Lisvard, s'acquittèrent de leur commission avec noblesse & fermeté ; mais loin d'employer les menaces, Lisvard ne put rien trouver que de respectueux dans les termes dont ils se servirent en lui parlant; cependant, lorsqu'il eut appris de leur bouche la résolution des Chevaliers de l'Isle ferme, il reçut très-mal ce que Gandales lui dit de la part d'Amadis : Il m'est fort égal, répondit-il, qu'Amadis vienne ou ne vienne pas à cette expédition ; & le parti qu'il prend de m'éviter, me forcera d'aller le chercher moi-même dans son Isle.

Giontes, neveu de Lisvard, & Guilan le Pensif, furent très-affligés d'entendre une pareille réponse ; ils avoient espéré jusqu'alors trouver un moment favorable pour rapprocher les esprits ; mais ils connoissoient trop le grand cœur d'Amadis pour croire qu'un Prince d'un si haut rang s'abaissât à faire une seconde démarche auprès de Lisvard, après l'avoir vu répondre si mal à celle qu'il venoit de faire.

Gandales s'étant rendu chez la Reine Brisène, pour s'acquitter des ordres dont Amadis l'avoit chargé pour elle, reçut le meilleur accueil de cette Princesse, qui ne put ou même ne voulut pas lui cacher l'estime & l'amitié dont elle étoit pénétrée pour Amadis ; mais Gandales (sans le

ſavoir) mit le poignard dans le cœur d'Oriane, lorſqu'il demanda la Princeſſe Mabille de la part de ſon frère Agrayes. Les deux Princeſſes, fondant en larmes, coururent embraſſer les genoux de Briſène, pour la ſupplier d'empêcher une ſi cruelle ſéparation. Eh ! pourquoi, Madame, craignez-vous donc de quitter cette Cour, diſoit Gandales à Mabille ? Vous ſavez quelle eſt la haine qui ſépare le Roi de votre oncle Galvanes & de votre frère: pourquoi craindriez-vous de venir à la Cour du Roi Périon, où vous trouveriez une ſeconde mère dans votre tante la Reine Eliſène, & la ſœur la plus aimable dans votre couſine Mélicie? Seigneur Gandales, interrompit vivement Oriane, je n'oublie point les marques d'amitié que je reçus de vous dans votre château, & plus d'une raiſon vous fait mériter ma plus tendre amitié: ne vous obſtinez plus de grace à me percer le cœur, laiſſez décider celui de ma couſine; ſon frère n'a nulle autorité ſur elle, & la Reine ma mère l'aime trop tendrement pour s'en ſéparer, à moins qu'elle ne le veuille. Non, non, ma chère Oriane, je ne vous quitterai jamais, s'écria Mabille en la ſerrant dans ſes bras: partez, Seigneur Gandales, & dites à mon frère que ce ſeroit m'arracher la vie, que de me forcer à quitter ma couſine Oriane. Liſvard entra dans

ce moment ; il fut touché du tendre attachement que montroit Mabille pour la Reine & pour Oriane, & se faisant d'ailleurs un secret plaisir de braver Agrayes, en lui refusant de lui rendre sa sœur, il dit à Gandales qu'il avoit trop d'estime pour Mabille pour forcer sa volonté, & qu'elle ne partiroit pas de sa Cour, puisqu'elle s'opposoit à la demande qu'il venoit de faire.

Cette scène si touchante attendrit le sage Gandales; il n'insista plus, & promit à Mabille de faire approuver son séjour près de la belle Oriane, qui courut à son cabinet, d'où bientôt elle rapporta de riches tablettes émaillées & garnies de pierreries qui traçoient son chiffre : Vertueux Gandales, dit-elle, acceptez ces tablettes en mémoire de mon amitié pour vous, & de celles que vous sçûtes si bien conserver. Elle rougit en prononçant ces derniers mots; Gandales ne l'en trouva que plus belle, & ce que ce peu de mots lui fit entrevoir ne put que la lui rendre plus chère : N'oubliez rien, ajouta-t-elle, de tout ce que vous avez vu & entendu dans cette Cour; dites à mon cousin Amadis qu'Oriane le regrette, & que le plus heureux jour de ma vie seroit celui de sa paix avec le Roi mon père.

Mabille, avec cette grace & cette gaîté qu'elle mettoit en toutes ses actions, prit le

vieux Gandales fous le bras : Ne foyez point fcandalifées, dit-elle aux Dames de la Reine, de me voir emmener ce Chevalier dans ma chambre ; j'ai befoin de le féduire un peu pour qu'il faffe ma paix avec mon frère Agrayes. Mabille, en effet, écrivit en fa préfence une lettre fort gaie & fort tendre à ce frère ; &, fans s'expliquer avec lui, cette lettre lui faifoit entendre que les raifons les plus fortes la retenoient près d'Oriane ; elle en remit en même tems à Gandales une fort longue pour Amadis. Ce Chevalier, dès qu'il s'en fut chargé, rejoignit Sadamon, & repartit pour l'Ifle ferme avec lui.

Pendant leur abfence, un grand nombre de Chevaliers de cette Ifle fe préparoient à paffer dans celle de Montgafe : ils apprirent par Sadamon que Lifvard y marchoit en perfonne, fuivi de plufieurs Chevaliers renommés qui l'étoient venus joindre depuis peu ; le plus illuftre de tous étoit le brave Gafquilan, Roi de Sueffe. Ce Prince, vivement frappé de la haute réputation d'Amadis, avoit l'émulation de l'égaler ; & fans avoir aucun autre motif, il s'étoit rangé fous la bannière de Lifvard, par le feul efpoir de combattre Amadis & de le vaincre. Gafquilan avoit fait fes premières armes dans le Nord, où nul Chevalier n'avoit pu lui réfifter : il n'é-

toit encore connu par les Chevaliers de l'Isle ferme, que de Lictoran de la Tour-blanche qui fit les plus grands éloges de ce Prince, avec lequel il s'étoit une fois éprouvé dans un tournoi, sans qu'aucun des deux eût remporté quelqu'avantage. Tout ce que Lictoran leur raconta du Roi de Suesse, prévint tellement Amadis en faveur de ce Prince, qu'il regretta de l'avoir pour ennemi. Si je suis forcé de le combattre, dit-il à Lictoran, puisse le sort des combats m'accorder une double victoire, en me mettant à portée de lui demander son amitié !

Les Chevaliers de l'Isle ferme étant partis dès le lendemain avec Madasime, pour se porter sur l'Isle de Montgase; Amadis, selon la parole qu'il avoit fait porter au Roi Lisvard par Gandales, resta dans l'Isle ferme avec Bruneau de Bonnemer.

Il avoit la plus vive impatience de voir en particulier l'ancien Chevalier Gandales qu'il aimoit toujours comme un père tendre qu'il avoit adopté. Amadis avoit mille questions à lui faire. Eh ! quel est l'amant bien tendre qui n'en feroit pas sans cesse de nouvelles à celui qui vient de voir celle qu'il aime ? Gandales avoit attendu qu'il se trouvât seul avec lui pour lui remettre la lettre de Mabille. Quelques mots de la main d'Oriane frappèrent ses yeux en ou-

vrant cette lettre; ses larmes & ses baisers furent le premier hommage qu'il rendit aux traces de cette main si chère. Gandales qui croyoit que cette lettre étoit en entier de celle de Mabille, parut étonné : Ah! mon père, s'écria l'amoureux Amadis, pardonnez-moi de ne vous pas découvrir en ce moment les secrets de mon ame; cachez le trouble où vous me voyez jusqu'à ce que je puisse vous confier mon inquiétude & mes peines; la vie du malheureux que vous reçutes dans votre sein, dépend en entier d'un secret qu'un autre partage avec moi. Gandales l'embrassant tendrement, lui jura tout ce qui pouvoit le rassurer. Amadis poursuivit sa lecture; mais qui pourroit exprimer l'agitation de son ame, lorsqu'il apprit de la main de Mabille, que sa chère Oriane portoit dans son sein un gage de leur hymen secret?..... Il faut l'avoir éprouvé pour en avoir l'idée.... Ce sentiment délicieux qui remplit une ame sensible, lorsqu'elle se représente vivement un nouvel être auquel elle fait partager son existence, & dans lequel elle espère retrouver celle de l'objet qu'elle adore, le transport de la joie la plus vive, fut le plus fort dans le premier instant qu'Amadis apprit cette nouvelle; celui de l'inquiétude que lui donnoit l'état & la situation présente d'Oriane ne put être que le second; mais il eût été bien

cruel pour lui, sans les assurances que lui donnoit sa cousine, qu'elle avoit prévu tout ce qui pouvoit assurer le sort de sa chère Oriane & de l'enfant qu'elle étoit prête de mettre au jour : il sentit alors plus vivement que jamais son malheur d'être en querelle avec le Roi Lisvard ; mais, ne pouvant en ce moment imaginer aucun moyen de se rapprocher de lui, & tous les Chevaliers qui l'avoient suivi étant trop indignés contre ce Prince pour qu'il pût leur proposer aucun moyen d'accommodement, il espéra que sans se compromettre, le Roi Périon son père pourroit ménager cette paix qui pouvoit seule le réunir à sa chère Oriane : voyant d'ailleurs qu'il n'avoit que des jours tristes & malheureux à passer dans son absence, il proposa dès ce jour même à Bruneau de Bonnemer d'aller en Gaule avec lui, pour se rendre à la Cour de Périon ; & Bruneau reçut avec transport la proposition d'un voyage qui l'alloit rapprocher de la jeune Mélicie.

Amadis fit sur le champ équiper un vaisseau pour passer dans la Gaule ; il laissa Gandales pour gouverner l'Isle ferme avec Ysanie, & s'embarqua suivi de Gandalin, de Salinde, accompagné de son ami Bruneau, qu'il regardoit déjà comme son frère.

Les vents furent favorables pendant les deux

premiers jours de leur navigation ; mais une tempête violente s'étant élevée, ils se trouvèrent heureux de pouvoir aborder dans une Isle dont l'aspect leur parut agréable. Le pilote qui connoissoit cette mer, fit tous ses efforts pour les empêcher de descendre dans cette Isle dangereuse; il leur apprit qu'elle portoit le nom de l'Isle Triste, & que depuis long-tems nul de ceux que leur malheur avoit conduits dans ce lieu fatal n'en avoit pu sortir.

Non-seulement Amadis & Bruneau se trouvoient assez fatigués de la mer pour vouloir prendre quelque repos; mais l'idée d'un grand péril étoit suffisante pour animer le courage des deux héros, & pour les déterminer à descendre.

S'étant armés, ils montèrent à cheval, & suivis de Gandalin & de Salinde, ils parcoururent une partie de l'Isle, & parvinrent enfin sur une colline qui dominoit une plaine qui paroissoit être défendue par une forteresse, dans laquelle ils distinguèrent un très-beau château. Les deux Chevaliers s'avançoient pour le reconnoître lorsqu'ils entendirent le son éclatant d'un cor. Parbleu ! dit Bruneau, nous pouvons nous attendre à combattre, mais je crois que d'autres nous ont précédés; car le pilote m'a dit que l'on ne sonne ce cor que pour appeller le redoutable géant Mandraque, seigneur de ce

château, lorſque les troupes de ſa garde ne ſe trouvent pas aſſez fortes pour réſiſter à ceux qui les attaquent. Ils entendirent en effet le moment d'après un grand bruit d'armes, & bientôt ils apperçurent deux Chevaliers dont les chevaux avoient été tués, qui ſe défendoient à peine au milieu d'une troupe nombreuſe de gens armés, & qui bientôt alloient être encore attaqués par un géant qui ſortoit du château pour tomber ſur eux & achever leur défaite.

Amadis & Bruneau s'avançoient à leur ſecours, lorſqu'un nain qu'ils crurent être Ardan, celui d'Amadis, accourut à ſon maître, qu'il venoit de reconnoître: Ah! Monſeigneur, ſecourez de grace votre frère Galaor & ſon ami le Roi Cildadan. Les deux Chevaliers auſſi-tôt volèrent la lance en arrêt à leur ſecours: Ah! mon cher Bruneau, courez à mon frère, dit Amadis, moi je me charge d'arrêter & de combattre Mandraque. A ces mots, il courut ſur ce géant, qui vint ſur lui furieux de voir qu'un ſeul Chevalier oſoit l'attaquer; l'atteinte de la lance d'Amadis fut ſi terrible, qu'elle fit plier les reins à Mandraque juſques ſur la croupe de ſon cheval; & ce mouvement lui ayant fait tirer les rênes trop fortement, ſon cheval ſe renverſa ſur lui, ſans que Mandraque pût ſe relever, ce géant ayant eu la jambe caſſée par

cette chûte. Amadis le voyant hors d'état de combattre, courut au secours de son frère qui venant de donner la mort au neveu de Mandraque, avoit sauté sur son cheval; & dans le même moment Gandalin descendant du sien, força le Roi Cildadan à monter dessus, & sauta légérement sur celui d'un cavalier qu'il venoit de percer d'un coup d'épée.

Les troupes du géant alors ne livrèrent presque plus de combat, & taillées en pièces par les quatre Chevaliers & leurs deux braves Ecuyers, elles cherchèrent leur salut dans la fuite, & laissèrent Mandraque étendu sans défense sur la poussière. Galaor & Cildadan couroient déjà sur Mandraque pour lui donner la mort, lorsqu'Amadis se souvenant que ce géant étoit père du brave Gasquilan, Roi de Suesse, s'élança pour les retenir. Amadis s'avança seul l'épée haute sur Mandraque, en lui disant: Mandraque, ta vie est dans mes mains; mais en faveur de ton brave fils, je te la donne si tu veux me jurer de n'attaquer jamais Chevaliers ni Dames que le hasard conduira dans ton Isle. Le géant touché de sa générosité, lui dit: Qui que tu sois, j'avoue que je te dois la vie, & que ma conduite jusqu'ici méritoit la mort: oui, je te jure d'accomplir ce que tu me prescris; mais achève de devenir mon bienfaiteur,

en me faiſant donner du ſecours, & en me procurant l'honneur & la conſolation de te recevoir dans mon château dont maintenant tu dois te regarder comme le maître. Amadis ſe jettant auſſi-tôt à terre, fut lui-même à ſon ſecours; & Gandalin & Laſinde ayant fait un brancard, ils tranſportèrent doucement Mandraque dans ſa fortereſſe, où les quatre Chevaliers entrèrent avec eux.

A peine Mandraque fut-il arrivé près des portes, qu'il appella les Commandans de ce qui reſtoit de ſa garde, pour leur ordonner de remettre les clefs & d'obéir comme à lui-même au Chevalier qui venoit de lui donner la vie.

Tous les priſonniers qui gémiſſoient dans les priſons de Mandraque furent délivrés; il s'en trouva quelques-uns du Royaume de Sobradiſe, qu'Amadis envoya à la Reine Briolanie, de la part (leur dit-il) du Chevalier de l'Iſle ferme, qui venoit de retrouver ſon frère Galaor, qu'il menoit dans la Gaule avec lui, & qui lui paroiſſoit brûler d'impatience de ſe rendre à ſes pieds.

Amadis prit lui-même le plus grand ſoin de Mandraque, pendant le peu de jours qu'il ſéjourna dans ſon château; mais ſes procédés nobles & généreux ne purent adoucir la férocité de ſa ſœur, la vieille géante Andadoue. Cette

cruelle & dangereuſe fille, quoiqu'elle fût à moitié couverte de cheveux blancs hériſſés, étoit d'une force ſingulière, plus légère à la courſe que les cerfs, & ne manquant pas un oiſeau lorſqu'armée d'un arc & de flèches aigües, elle pourſuivoit une proie qu'elle ne pouvoit dévorer que lorſqu'un ſang chaud en couloit encore. N'oſant attaquer Amadis en préſence de ſon frère dont elle craignoit le pouvoir & la loyauté, la méchante Andadoue guetta le moment du départ d'Amadis, & ſe cacha ſur un rocher que les vaiſſeaux étoient obligés de ranger en ſortant du port, pour regagner la pleine mer.

Amadis & ſes compagnons s'étant embarqués pour la Gaule, après avoir reçu les nouveaux ſermens de Mandraque, paſsèrent près de la roche d'où la géante leur lança ſi fortement un dard, que non-ſeulement ce dard traverſa la cuiſſe de Bruneau de Bonnemer, mais il la cloua au bord du vaiſſeau qu'il pénétra. L'effort qu'avoit fait Andadoue en le lançant, la fit tomber dans la mer; mais malgré les flèches qu'on lui tira, & qui furent parées par les peaux d'ours dont elle étoit couverte, elle fendit les flots de ſes bras nerveux, regagna l'Iſle, d'où reparoiſſant ſur la pointe d'un autre rocher, elle leur cria d'une voix terrible, qu'elle ne feroit

pas

pas contente qu'elle ne leur eût donné la mort.

Bruneau, ſecouru par un chirurgien habile, ſupporta le trajet qui fut heureux. Le vaiſſeau qui portoit Amadis & ſes compgnons, aborda dans un port voiſin d'un château que le Roi Périon habitoit alors avec Elisène & ſa fille Mélicie : c'étoit le même où Galaor avoit été élevé dans ſon enfance par le géant Gandalac. Périon ayant apperçu ce vaiſſeau jetter l'ancre dans le port, envoya ſavoir quels étoient ceux qu'il portoit. Amadis qui deſiroit préſenter lui-même à la Reine ſa mère, Galaor qu'elle n'avoit pas vu depuis ſon enlevement, fit dire à Périon que c'étoit le Roi d'Irlande Cildadan & Bruneau de Bonnemer qui deſiroient lui rendre leurs hommages. Périon fut très-aiſe de leur arrivée, eſpérant apprendre par eux des nouvelles de ſes enfans : il les fit prier de ſe rendre à ſon château ; mais Cildadan y parut ſeul, & dit à Périon l'état dangereux où ſon compagnon étoit encore. Périon l'envoya chercher avec les plus grandes précautions, en aſſurant que Bruneau ne pouvoit recevoir de meilleurs ſecours que de ſa fille Mélicie, qu'une ancienne gouvernante qu'elle avoit eue, avoit rendue experte pour les bleſſures les plus dangereuſes. Périon donna les mêmes aſſurances à Bruneau dès qu'il fut

arrivé. Ce Chevalier ne put alors regretter d'être bleſſé, puiſque des mains ſi chères alloient le rappeller à la vie, & qu'il avoit l'eſpérance de voir tous les jours celle qu'il adoroit.

Pendant ce tems, Amadis étoit monté, ſuivi de Galaor, à l'appartement d'Eliſène : Ah ! mon cher Amadis, s'écria-t-elle en courant l'embraſſer.... Éperdue, ſaiſie en revoyant ce fils dont elle avoit pleuré la mort, lorſque le traître Arcalaüs vint à Londres couvert des armes de ce Héros, en ſe vantant de la lui avoir donnée, Eliſène fut long-tems ſans s'appercevoir qu'un jeune Chevalier, plus beau, plus jeune encore qu'Amadis, étoit à genoux, les yeux pleins de larmes & d'amour, & qu'il lui tendoit les bras : Galaor ! mon cher Galaor, viens dans ceux de ta mère.... viens, s'écria-t-elle, ce ne peut être un autre que toi. Galaor s'y précipita, & fut à tems pour la ſoutenir au moment où l'excès de ſa ſenſibilité la faiſoit tomber ſans connoiſſance. Mélicie accourut à ſon ſecours, & trouvant Galaor la tête appuyée ſur les genoux de ſa mère, elle l'appella pour la première fois de ce nom ſi doux, ſi ſacré pour les ames vertueuſes & ſenſibles. Eliſène, en revoyant la lumière, vit auſſi pour la première fois de ſa vie ſes trois enfans réunis, & les couvrant de baiſers & de larmes : Ah ! Perion,

accours, mon cher Perion, viens partager mon bonheur, s'écria-t-elle; viens être le plus heureux des pères. Perion accourut. Quel ſpectacle délicieux pour ce Prince! eh! que ſa belle ame méritoit bien d'en jouir, & de retrouver dans ſes enfans deux héros auſſi célèbres! Cildadan qui le ſuivoit, ſe garda bien d'interrompre les premiers tranſports de cette heureuſe famille, il la regardoit les larmes aux yeux; il finit par embraſſer tendrement le Roi Perion, en lui diſant: Seigneur, le Ciel eſt juſte, & nos cœurs lui doivent de nouveaux vœux & de nouveaux ſacrifices, quand il récompenſe la vertu.

Quelques momens après Cildadan le fit ſouvenir de Bruneau de Bonnemer. La jeune Mélicie devint d'une pâleur mortelle en apprenant qu'il étoit dangereuſement bleſſé; mais les roſes de ſon teint redevinrent bien vives, lorſque Perion la preſſa lui-même d'en prendre ſoin, & qu'Eliſène, s'appuyant ſur ſon bras, la conduiſit elle-même à l'appartement de ce Chevalier.

Galaor les ſuivit; &, ne ſachant rien encore des ſecrets ſentimens de Mélicie, il redoubloit l'embarras de ſa jeune ſœur, en lui faiſant l'éloge de ſon ami, qu'il l'aſſuroit être digne des ſoins qu'il la ſupplioit d'en prendre.

Le dard de l'affreuſe Andadoue avoit percé d'outre en outre la cuiſſe de Bruneau, dont le

premier appareil avoit arrêté le ſang avec peine. Les tranſports que ſentit Bruneau lorſqu'il vit approcher celle pour laquelle il avoit mérité de paſſer ſous l'arc des loyaux amans, ce premier moment, ce bonheur inespéré, ce ſecours qu'une main adorée étoit prête à lui donner, tout fit bouillonner avec force ce qui lui reſtoit de ſang, & le fit couler de nouveau. Elisène s'en apperçut au moment où Bruneau perdoit connoiſſance; elle n'héſita pas à le ſecourir elle-même; & Mélicie, autoriſée par l'exemple de ſa mère, profita du tems de l'évanouiſſement de Bruneau pour fermer ſa double bleſſure, ſur laquelle elle verſoit un baume précieux, en l'aſſujettiſſant de façon à ne plus craindre un pareil accident. Cependant ce Chevalier fut aſſez long-tems ſans reprendre l'uſage de ſes ſens, pour donner le tems à la Reine de Gaule de ſe retirer, après avoir ordonné que ſa fille & deux de ſes demoiſelles le gardaſſent à vue juſqu'au lendemain.

Lorſque Bruneau rouvrit les yeux, ils rencontrèrent ceux de ſa chère Mélicie; il lui ſourit tendrement, & voyant ſes mains blanches encore enſanglantées, il pencha ſa tête, les ſerra ſur ſes levres: Ah! s'écria-t-il, qu'il m'eſt cher de devoir la vie à celle qui me la fait aimer! Mélicie, quoique bien attendrie, eut la force de

lui fermer la bouche, & de le menacer de s'éloigner s'il proféroit un mot, & s'il ne faisoit pas ses efforts pour conserver un calme si nécessaire à son état présent. Cette menace, quelque peu vraisemblable qu'elle fût, suffit pour lui faire garder le silence. Les soins assidus & si tendres de Mélicie eurent tout le succès qu'elle en espéroit; elle eut le plaisir de voir Bruneau les yeux fermés par un doux sommeil; & le hasard ayant obligé les deux Demoiselles à sortir un moment, elle ne put s'empêcher de baiser bien doucement le front de son amant, en se le représentant au moment où l'arc des loyaux amans l'avoit couronné de fleurs.

Pendant le sommeil de Bruneau, Mélicie jouit du plaisir de s'entretenir avec son Ecuyer Lasinde. Ce jeune & brave Ecuyer sçut mettre autant d'adresse que de vérité dans le récit qu'il lui fit des aventures de son maître; il le lui peignit comme le plus passionné des amans; il fit valoir cette candeur, cette loyauté qui l'avoit rendu digne de voir les statues enchantées d'Apollidon & de Grimanèse. Ah! Madame, disoit-il, j'espère que par vos soins mon maître guérira de la blessure que lui fit le dard de la cruelle Andadoue; mais vous n'arracherez jamais le trait dont l'amour a blessé son cœur: j'ignore encore quel est l'objet de sa tendresse;

tout ce que je desire, c'est que celle qu'il aime connoisse tout le prix d'un amant aussi respectueux qu'il est fidèle.

Cildadan & Galaor se trouvèrent chez leur ami Bruneau de Bonnemer avec Amadis & Perion, lorsque Mélicie d'une main tremblante par sa crainte leva le premier appareil de la blessure : la joie la plus vive remplit son cœur lorsqu'elle trouva le sang arrêté, les deux blessures réunies, & que l'état présent du blessé lui permettoit de les assurer qu'il n'y avoit rien à craindre pour sa vie.

Cildadan & Galaor se ressouvinrent alors des engagemens qui les rappelloient à Londres près de Lisvard. Le Roi d'Irlande, par les conventions de la bataille qu'il avoit perdue contre celui de la grande Bretagne, étoit obligé de l'aller servir en personne avec un certain nombre de Chevaliers Irlandois; & Galaor ayant accepté le titre de Chevalier de Lisvard, ne pouvoit abandonner le service de ce Prince, sans avoir pris congé de lui. L'un & l'autre firent part à Perion de leur position présente, & de la cruelle nécessité dans laquelle elle les mettoit de quitter Amadis, & d'aller joindre un Prince dont il avoit lieu de se plaindre. Elisène & Périon vouloient d'abord les en détourner; mais ce Roi généreux, se représentant que le sang

de la Maiſon royale de Gaule étoit ſi pur, que la plus légère apparence d'une infidélité ne devoit jamais le tacher: Ce Prince injuſte, leur dit-il, ne vous mettra que trop tôt à portée de rompre honnêtement avec lui: rempliſſez maintenant ce que vous croyez lui devoir, & laiſſez au temps & ſur-tout à ſon ingratitude de vous donner un juſte ſujet de plainte & de l'abandonner pour venir nous rejoindre. La Reine, frappée de la juſtice & de l'honneur qui régnoient dans ce que Périon venoit de dire, ſe rendit, n'inſiſta plus; & dès le lendemain Cildadan & Galaor s'embarquèrent pour retourner dans la grande Bretagne.

A peine furent-ils arrivés, qu'ils apprirent que Galvanes, Floreſtan, Agrayes, à la tête d'un grand détachement des Chevaliers partis de l'Iſle ferme, étoient arrivés dans l'Iſle de Montgaſe, & s'en étoient emparés après avoir battu l'armée que Liſvard avoit envoyée dans cette iſle, ſous les ordres du Roi Arban de Norgales & de Guilan le Penſif; ils apprirent en même temps que Liſvard, furieux de cette défaite, avoit pris la réſolution d'aller lui-même attaquer cette iſle à la tête d'une nouvelle armée: ils furent vivement affligés de cette nouvelle, prévoyant bien que l'honneur & la foi du ferment alloient bientôt les forcer à ſe trouver les

armes à la main contre leurs proches parens & leurs meilleurs amis. Les Chevaliers de ce tems ne connoiſſoient point cette politique adroite qui fait interpréter & pallier d'anciens engagemens; ils gémirent dans leur cœur, mais l'honneur & la foi jurée les déterminèrent à n'ecouter que ce que l'un & l'autre leur preſcrivoient.

Les deux Princes continuoient leur route pour joindre le Roi Liſvard, lorſqu'ils rencontrèrent douze Chevaliers richement armés & douze Demoiſelles: au milieu de cette troupe brillante, ils apperçurent un jeune Damoiſel d'une figure charmante, & dont la taille & le maintien annonçoient qu'il étoit en état de porter les armes & de s'en ſervir avec gloire. Ces Demoiſelles, ne doutant pas que Cildadan & Galaor ne fuſſent des Chevaliers de la Cour de la grande Bretagne, les abordèrent & leur dirent qu'elles étoient étrangères, & que chargées d'une commiſſion pour le Roi Liſvard, qu'elles ſavoient être avec une troupe de Dames, goûtant le plaiſir de la chaſſe dans cette même forêt, elles les prioient de les préſenter à ce Prince. Galaor leur répondit avec le ton galant & poli qui lui étoit ſi naturel, que ſon compagnon & lui ſe feroient un honneur de les accompagner; & Galaor, frappé de l'air noble

& agréable du Damoisel, leur demanda quelle étoit sa naissance? Seigneur, lui dit celle qui paroissoit donner des ordres à cette troupe, ce n'est point à nous à vous en instruire; tout ce que nous pouvons dire, c'est que le Damoisel, du côté de père & de mère, est de race royale; & nous vous supplions de nous aider à presser le Roi de lui donner l'ordre de Chevalerie, même avant de recevoir une lettre que je dois lui remettre, & qui, j'espère, lui procurera la satisfaction la plus douce. Galaor & Cildadan le lui promirent: la Demoiselle aussitôt fit faire halte à sa troupe & suivit les deux Princes, auxquels le son des cors & le bruit des chiens annonçoient que la chasse étoit proche.

Lisvard, appercevant de loin deux Chevaliers, s'imagina que peut-être ils demanderoient la joûte, & dit à l'ancien Chevalier Grumedan d'aller les reconnoître, & de savoir ce qu'ils desiroient de lui. Galaor, reconnoissant Grumedan, vint à sa rencontre, & lui dit: Sire Chevalier, venez-vous pour me provoquer au combat? C'est selon, répondit Grumedan d'un ton ferme; mais jusqu'ici je n'ai d'autre dessein que de savoir qui vous êtes. Ma foi, répondit Galaor, je suis l'homme le plus content de pouvoir embrasser son ancien & vertueux ami. A ces mots, levant la visière de son casque, il

embraſſa Grumedan qui fut tranſporté de joie de le revoir; il le préſenta à Cildadan comme celui qui portoit la bannière royale le jour de la bataille : Sire, dit le vieux Chevalier, il me ſouviendra toujours de la peine que j'eus à la garder, lorſque vous la fendîtes en deux entre mes bras. Parbleu, ſeigneur Grumedan, mon corps porte encore les marques de la façon dont vous la sûtes défendre. A ces mots, il lui tendit les bras comme à ſon égal; la valeur & la renommée établiſſant alors cette noble égalité du ſimple Chevalier au Souverain, lorſque tous les deux avoient les armes à la main.

Tous les trois conduiſirent la Demoiſelle à Liſvard, qui fut auſſi ſurpris qu'enchanté de revoir Galaor, & que le Roi Cildadan fût avec lui; il prévint le Roi d'Irlande en lui tendant la main: Sire, dit-il, oublions nos anciens démêlés; je vous tiens quitte des engagemens que nous avions pris réciproquement avant notre combat, & c'eſt à votre amitié ſeule que je veux devoir les ſervices que je vous demande. Cildadan fut très-ſenſible au noble procédé de Liſvard; il y répondit avec autant d'affection que de politeſſe.

Les Princeſſes Oriane & Mabille étoient venues la veille, de Mirefleur, pour voir Liſvard

avant son départ ; s'étant jointes à ce Prince, elles eurent la joie la plus vive de revoir Galaor, & les Dames de leur suite se disoient tout bas : Le voilà ! le voilà ! Galaor, les regardant toutes avec plaisir, se disoit en lui-même : La plus adroite & la plus tendre peut être sûre d'être bien aimée, & je serois bien fâché de manquer au reste de cette troupe charmante en faisant un choix.

La Demoiselle ayant fait son message, Lisvard qui s'étoit fait une loi de n'accorder l'honneur d'armer aucun Chevalier de sa main, à moins qu'il ne fût de la plus haute naissance, hésitoit à répondre, lorsque Galaor l'assura que le Damoisel étoit de race royale : le portrait qu'il en fit intéressa toutes les Dames de la Cour à presser Lisvard de le faire venir à ses genoux pour lui donner l'accolée : ce Prince l'ayant promis, la Demoiselle fut promptement chercher le Damoisel ; il arriva suivi des douze Chevaliers ; & après avoir salué les Dames d'un air respectueux & galant, après avoir excité leur admiration & celle de la Cour, il fut se mettre à genoux devant Lisvard qui, suivant les cérémonies usitées, lui demanda s'il vouloit être reçu Chevalier ? Oui, Sire, répondit le Damoisel, je le desire, & de consacrer à jamais mon bras à votre service.

Lifvard, après l'avoir armé Chevalier, lui dit de choifir parmi les Dames celle qu'il defiroit qui lui ceignît l'épée: la belle Oriane rougit de la préférence que le nouveau Chevalier lui donna, & fut furprife elle-même du fentiment qui l'agita lorfqu'elle s'acquitta de cette fonction.

La Demoifelle, voyant la cérémonie achevée, s'approcha de Lifvard, & lui dit tout bas: Sire, je retourne fur le champ rendre compte de ma commiffion à celle qui m'envoie: lifez cette lettre après mon départ; vous connoîtrez tous les droits que vous avez fur ce nouveau Chevalier, que ma maîtreffe vous prie de garder à votre fervice avec les douze Chevaliers qui l'accompagnent. A ces mots, elle fe retira avec les onze autres Demoifelles; & Lifvard priant Galaor & Cildadan de conduire les Princeffes & les Dames aux tentes prochaines, il refta quelques momens feul pour ouvrir cette lettre qui déja lui caufoit une fecrette émotion.

LETTRE de l'Infante Célinde au Roi Lifvard.

» Très-puiffant & excellent Prince, non, je
» ne peux croire que vous ayiez entiérement
» oublié celle qui conferve toujours le plus
» tendre fouvenir du tems que vous pafsâtes

» auprès d'elle. Hélas ! Seigneur, je me rap-
» pelle sans cesse ce jour si cher & si fatal, où
» je vous vis apporter à mes pieds la tête de
» l'horrible & cruel Antiphron. Orpheline, sans
» appui, désespérée, mes Etats & ma main
» alloient devenir la proie de ce barbare, sans
» votre bras victorieux. Que pouvois-je offrir
» pour prix d'un pareil bienfait au jeune &
» charmant Lisvard, prêt à monter sur le trône
» de la grande Bretagne, & déja l'époux de
» Brisène? Me connoissant encore à peine, je
» crus trop facilement que le charme qui m'at-
» tachoit à vous, n'étoit que le sentiment de
» la reconnoissance : une légère blessure qui
» vous empêchoit de porter vos armes, vous
» arrêta quelques jours dans mon palais. Ah !
» Seigneur, puis-je sans rougir vous rappeller
» ce soir où, si jeunes encore tous les deux,
» nous étions dans un bosquet de rosiers, &
» que, les dépouillant de leurs fleurs, nous
» nous les jettions avec rapidité en voulant
» imiter votre combat contre Antiphron? Votre
» front d'ivoire & vos yeux avoient été frap-
» pés par la rose que je vous avois lancée; je
» voulus éviter la vôtre..... je tombai....:
» hélas ! hélas !.... vous ne me relevâtes
» point.... Oui, Seigneur, Norandel est votre
» fils.... Oui, je l'ai tendrement élevé pour le

» rendre digne de vous.... Sachez, Seigneur,
» que je ne l'ai jamais oublié ce jour le plus
» heureux de ma vie, que je n'ai voulu mettre
» aucun Prince en droit de me le reprocher,
» & que la tendre mère du fils de Lifvard eft
» & fera toujours l'Infante Célinde, Reine
» d'Hégide. «

Lifvard fut très-touché de la lettre de Célinde; l'ame la plus dure l'eût été pour une Princeffe dont la conduite étoit fi noble, qui s'étoit fi bien facrifiée à fon amour pour Lifvard, à l'éducation de fon fils, & qui n'exigeoit de ce Prince que de reconnoître le gage d'un amour auffi malheureux. Ce prince cependant, craignant l'effet que cette aventure pouvoit faire fur l'efprit de Brisène, prit le parti d'attendre que Norandel fe fût diftingué par quelque action éclatante pour le reconnoître publiquement : ce fut au feul Galaor qu'il ouvrit fon cœur, en lui donnant à lire la lettre de Célinde. Galaor fut enchanté d'apprendre cette aventure qui lui rappelloit une partie des fiennes; mais bientôt fon attachement pour Oriane, & tout ce que fon frère le jeune Norandel promettoit, le portèrent à requérir un don à Lifvard. Que pourrois-je refufer à mon Chevalier, lui dit ce Prince? Eh bien! Sire, lui répondit Galaor,

vous venez de m'accorder de me donner le jeune Norandel pour mon compagnon pendant la première année qu'il portera les armes. Ah! Seigneur, s'écria le nouveau Chevalier qui s'approchant alors entendit ces derniers mots, puissé-je mériter de l'être toute ma vie! Lisvard permit à Galaor de mettre Oriane dans sa confidence: cette Princesse fut charmée d'avoir un frère aimable, pour lequel la sympathie s'étoit déja fait sentir dans son cœur; elle remercia tendrement Galaor du soin qu'il vouloit prendre de le former aux armes, elle joignit à ses remercimens des louanges bien méritées; mais les ayant portées jusqu'à comparer Galaor au Héros dont elle aimoit à répéter le nom, Galaor n'osa ni ne voulut admettre de parité entre Amadis & lui. Ce fut une occasion de s'étendre sur les vertus, les actes & les perfections de ce frère si tendrement aimé. Qu'il est doux d'entendre louer ce qu'on aime! & que la sensible Oriane se sut bon gré d'avoir mis Galaor à même de lui parler d'Amadis, comme s'il avoit lu dans son cœur!

Tout étant prêt pour l'expédition que le Roi de la grande Bretagne vouloit faire sur l'isle de Montgase, dès le lendemain du jour de la réception de Norandel, ce Prince fut coucher en rade, & donna l'ordre d'appareiller au lever

du ſoleil. Ce départ vint bien à propos pour Oriane; elle ne pouvoit plus cacher ſon état; & dès que le Roi ſon père fut parti, les deux Princeſſes & la Demoiſelle de Danemarck retournèrent promptement à Mirefleur. Un gros tems & les vents contraires rendirent le trajet de la flotte de Liſvard difficile: ce Prince n'arriva que le huitième jour à l'iſle de Montgaſe, & fut très-affligé d'apprendre en arrivant que le Roi Arban de Norgales avoit été forcé de ſe retirer & de ſe retrancher ſur une montagne, après avoir perdu la moitié de ſon armée, & que Gaſquilan, Roi de Sueſſe, avoit été bleſſé très-dangereuſement par Floreſtan: il deſcendit ſans eſſuyer de réſiſtance, & jura de ne point partir de cette iſle ſans avoir tiré raiſon des Chevaliers de l'Iſle ferme, qui s'en étoient emparés pour la remettre à Madaſime.

Liſvard voulut les attirer au combat, mais la ſupériorité de ſes forces déterminant Galvanes & Floreſtan à ſe tenir ſur la défenſive juſqu'à ce qu'ils euſſent reçu des ſecours que le Prince Agrayes étoit allé chercher, cette guerre devint plus longue que Liſvard ne l'avoit cru: il fut obligé de former un ſiége en règle. Dans ce tems-là les préparatifs en étoient toujours fort longs, par le tems qu'il falloit employer à la conſtruction des machines néceſſaires; & les

approches

approches de la place furent très-difficiles, par les fréquentes ſorties que faiſoient les Chevaliers de l'Iſle ferme, qui ſouvent réuſſiſſoient à ruiner les travaux des aſſiégeans.

Rien ne fut plus heureux pour Oriane que cet événement; la longueur de cette expédition lui donna le tems & la tranquillité dont elle avoit beſoin; & les douleurs l'ayant priſe trois ſemaines après le départ de Liſvard, elle eut le courage d'étouffer ſes cris, & mit au monde un fils que la Demoiſelle de Danemarck reçut, & dont elle prit ſoin pendant que Mabille s'occupoit de la mère. La Demoiſelle fut très-ſurpriſe en voulant couvrir cet enfant des langes qu'elle avoit préparés, de voir pluſieurs caractères qui paroiſſoient écrits ſur ſon ſein; les uns étoient d'un rouge éclatant, les autres étoient blancs; mais les uns & les autres lui furent également inconnus.

Oriane ſentit d'abord bien vivement la joie d'avoir un fils, & d'être délivrée; mais bientôt la terreur que lui cauſoit la deſtinée d'un enfant ſi cher, & la cruelle néceſſité de s'en ſéparer, penſa lui coûter la vie: l'Abbeſſe avoit été inflexible à tout ce que la Demoiſelle de Danemarck avoit pu lui dire. La pitié réſide rarement dans les Monaſtères; & l'Abbeſſe, s'excuſant ſur ſa règle, n'avoit jamais voulu con-

ſentir que Mabille exposât ſon prétendu fils à la porte du Couvent : cette Demoiſelle fut obligée de lui tout cacher, & de prendre d'autres meſures; elle n'en trouva point de meilleures que celle d'avertir ſon frère, le fidèle Durin, de ſe trouver avec deux chevaux ſous les murs du Couvent, d'attendre un ſignal après lequel il recevroit l'enfant qu'elle deſcendroit par la fenêtre dans une corbeille ; & dès que Durin l'auroit reçu, la Demoiſelle devoit deſcendre, le joindre, & monter à cheval avec lui, pour aller porter l'enfant en nourrice dans un lieu sûr. Pendant le tems néceſſaire pour tout préparer, Oriane tenoit ſon fils entre ſes bras, & le baignoit de ſes larmes : Hélas! diſoit-elle, chère petite créature, puiſſes-tu devenir auſſi vertueux, auſſi renommé que ton père! Mais qui pourra t'inſpirer des ſentimens propres à t'élever aux grandes actions ? Quelle ſera la nourrice qui te donnera ſon ſein ? En diſant ces mots, elle lui préſentoit le ſien : Hélas! continuoit-elle, on te croira fils d'une ſimple Demoiſelle ; tu ne recevras ni les leçons, ni l'exemple du héros dont tu tiens le jour.

Durin ayant fait le ſignal convenu, le moment d'après, Mabille & la Demoiſelle de Danemarck furent obligées d'arracher l'enfant, des bras d'Oriane gémiſſante & déſeſpérée : elles le mirent

dans une corbeille, & prenant toutes les précautions néceſſaires, elles le deſcendirent doucement dans les bras de Durin. La Demoiſelle de Danemarck ne perdit pas un moment pour rejoindre ſon frère, & baiſant la main tremblante d'Oriane: Madame, lui dit-elle, ſoyez tranquille; votre fils porte ſur ſon ſein des ſignes qui le feront toujours reconnoître, & je vous réponds de ne le pas quitter que je ne l'aie placé dans de bonnes mains. Alors, ſe dérobant aux plaintes d'Oriane dont les cris étouffés lui recommandoient ſon fils, la Demoiſelle deſcend, joint ſon frère, monte à cheval avec lui; & tous les deux, crainte d'être découverts, s'éloignent promptement avec l'enfant, & s'enfoncent dans la forêt.

Ils marchèrent toute la nuit, & s'éloignèrent aſſez pour n'avoir plus rien à craindre de ceux qui pouvoient alors les rencontrer : ils arrivèrent, à la première clarté du jour, au bord d'une fontaine qui tomboit en caſcades d'un rocher, & qui couloit & s'enfonçoit dans une vallée profonde, couverte de gros buiſſons & de roches où le ſoleil n'avoit jamais pénétré : ils apperçurent à l'entrée de cette vallée un petit hermitage, & ſe rappellèrent que depuis long-tems cette retraite ſauvage étoit habitée par un ſaint hermite, nommé Naſcian, homme

agréable à l'Être ſuprême, & qui, tel que ſaint Paul hermite, en recevoit ſouvent les alimens néceſſaires à ſes beſoins. Il ſembloit que le pouvoir ſuprême ſe fût étendu pour lui juſques ſur le naturel farouche des bêtes féroces de cette forêt, dont les repaires ſe trouvoient en grand nombre dans la vallée: les lions & les ours avoient l'air de reſpecter le ſaint vieillard. Une lionne entre autres, dont le repaire étoit celui de tous le plus près de ſon hermitage, s'étoit ſi bien accoutumée à le voir, & à recevoir du pain & des careſſes de ſa main, qu'elle le laiſſoit entrer librement dans l'antre qui lui ſervoit de retraite, & ſouvent l'amuſement du bon-homme Naſcian étoit d'aller voir jouer ſes petits lionceaux; il ſembloit même que cette lionne aimât à les confier à ſa garde; & très-ſouvent, lorſqu'elle voyoit Naſcian s'amuſer avec ſes lionceaux, elle prenoit ce tems pour ſortir de ſon antre, & chercher quelque nouvelle proie.

Cette lionne, ce même matin, s'étant approchée de la fontaine au bord de laquelle Durin & ſa ſœur s'étoient arrêtés, fit des rugiſſemens affreux en voyant des inconnus & des chevaux ſi près de ſa caverne; celui de la Demoiſelle de Danemarck en fut ſi fort épouvanté, qu'il s'enfuit & l'emporta dans la vallée au-

travers des roches & des halliers. La Demoiſelle effrayée & ne pouvant le retenir, jettoit des cris lamentables en appellant ſon frère à ſon ſecours. Pendant que Durin, qui venoit de deſcendre de cheval au bord de l'eau pour ſe rafraîchir, & mettre quelques gouttes d'eau dans la bouche de l'enfant qui crioit dans ſes bras, ce cheval avoit rompu ſa bride, & s'étoit enfui comme celui de la Demoiſelle.

Durin entendant redoubler les cris de ſa ſœur, & ſe trouvant à pied, poſa doucement l'enfant ſur le gazon, pour voler plus promptement à ſon ſecours : il trouva ſa ſœur tombée dans un buiſſon épineux, dont il eut peine à la retirer ; & voyant à peu de diſtance le cheval embarraſſé dans un autre buiſſon, il le joignit, le dégagea, & le ramenant à ſa ſœur, tous les deux revinrent promptement à la fontaine où Durin avoit laiſſé l'enfant.

Quel fut leur déſeſpoir lorſqu'ils ne le retrouvèrent plus ſur le gazon, & que Durin apperçut à deux pas ſur un peu de ſable les traces fraîches de la lionne ! Ils ne purent douter alors qu'elle n'eût emporté ce cher & malheureux enfant.

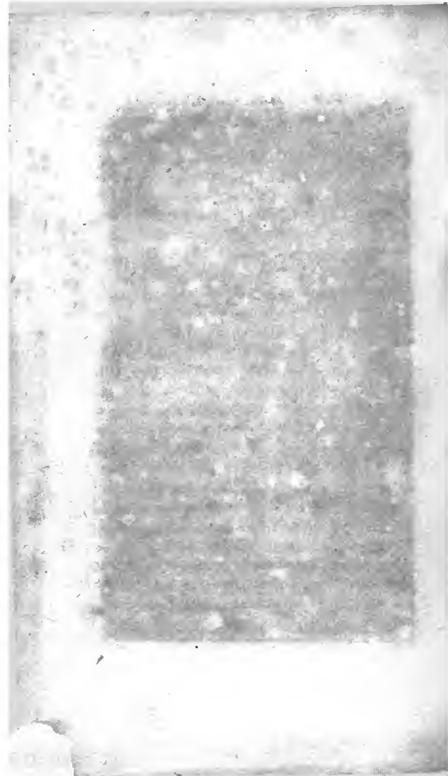
En effet, la lionne l'ayant trouvé ſur le bord de la fontaine, l'avoit pris dans ſa gueule ; &, contente de cette proie, elle étoit retournée

promptement à ſon repaire pour ſervir de pâture à ſes lionceaux.

Heureuſement Naſcian, après avoir dit la meſſe, étoit venu prendre ſon amuſement ordinaire, en voyant jouer ces petits animaux auxquels il partageoit alors une partie d'un faon de chevreuil, que ſon neveu venoit de trouver étranglé dans les filets qu'il avoit tendus la veille. Naſcian fut bien étonné de voir arriver la lionne tenant dans ſa gueule un enfant couvert de riches langes. Plein de foi dans l'Etre ſuprême, Naſcian n'héſite pas à prendre l'enfant dans la gueule de la lionne qui ne l'avoit nullement bleſſé. Qui t'a donné du pouvoir, dit-il avec véhémence, ſur cette créature que le Dieu vivant fit à ſon image? Je te conjure en ſon nom, ajouta-t-il en levant les yeux au Ciel, je t'ordonne de ſa part, non-ſeulement de l'épargner, mais de lui faire partager le lait que tu donnes à tes petits. La lionne ayant l'air de l'entendre, vint baiſſer la tête à ſes pieds, & de-là s'étendit doucement près de ſes petits; le ſaint homme alors, voyant les lèvres de l'enfant deſſéchées, & plein de confiance dans le pouvoir céleſte, porta l'enfant entre les cuiſſes de la lionne, & mettant une de ſes mamelles dans la petite bouche de l'enfant, il ſe jetta ſur le champ à genoux, les yeux baignés de larmes,

Qui lui donne du pouvoir sur cette créature
que le Dieu vivant fit à son image?





pour remercier l'Eternel d'avoir écouté ſa voix : bientôt il apperçut la lionne lécher doucement l'enfant, & lui préſenter en ſe tournant une ſeconde mamelle lorſqu'il eut vidé la première.

Naſcian eût été très-embarraſſé de prendre ſoin de cet enfant qu'il ne perdit pas de vue pendant les premières vingt-quatre heures ; mais ayant envoyé promptement ſon neveu chercher ſa mère qui demeuroit dans le village voiſin, cette femme, ſœur de Naſcian, arriva le lendemain matin avec une brebis pleine de lait, qui avoit agnelé la veille. Le premier ſoin de la ſœur de Naſcian fut de démailloter l'enfant ; & le frère & la ſœur furent bien ſurpris en voyant les caractères tracés ſur ſon ſein. Naſcian lut ſans peine les caractères latins qui traçoient le nom d'Eſplandian ; mais il ne put rien connoître dans les autres, qu'il jugea devoir être écrits en langue Ruſtique.

Naſcian & ſa ſœur ayant pris l'enfant pour le porter à l'Hermitage, la lionne eut l'air de ne le voir enlever de ſon antre qu'avec regret ; elle les ſuivit, comme un chien apprivoiſé, juſques dans la cabane de l'Hermite, & depuis ce jour elle venoit tous les matins voir l'enfant qui crioit ſouvent pour qu'on la lui laiſsât téter, & qui, paſſant ſes petites mains dans ſa crinière épaiſſe, la careſſoit à ſa façon.

Le premier ſoin de l'Hermite avoit été de baptiſer l'enfant, auquel il avoit cru devoir donner le nom d'Eſplandian, écrit en lettres latines ſur ſon ſein. Quelques jours après, le mari de ſa ſœur étant revenu d'un long voyage, l'Hermite Naſcian crut que l'enfant trouveroit mieux tous les ſecours convenables à ſon âge dans la petite ville que ſa ſœur habitoit, que dans ſon pauvre Hermitage; il lui confia cet enfant pour l'élever, en le lui recommandant comme un dépôt que la Providence avoit remis entre ſes mains, & qui devoit en être aimé, puiſqu'elle l'avoit voulu tirer d'un auſſi grand péril.

La ſœur de Naſcian & ſon mari ſe rendirent dignes par leurs ſoins de la confiance de l'Hermite; & bientôt le petit Eſplandian qui ſurpaſſoit les autres enfans de ſon âge par la taille, la force & la beauté, leur devint auſſi cher, que s'il eût été l'un de leurs enfans.

On jugera ſans peine quel étoit le déſeſpoir de la Demoiſelle de Danemarck & de Durin, qui ne doutèrent point que l'enfant n'eût été dévoré par cette bête cruelle : la Demoiſelle ſe fût peut-être arraché la vie, ſi Durin n'eût fait renaître quelque légère eſpérance en ſon cœur, en lui citant l'hiſtoire de pluſieurs enfans enlevés comme celui-ci par des bêtes féroces; & que la

Providence avoit miraculeuſement conſervés. Ils réſolurent d'être quelques jours ſans retourner près d'Oriane, de ne lui rien dire qui pût l'alarmer ſur le ſort de ſon fils, & de ne confier les détails de cette cruelle aventure qu'à la Princeſſe Mabille dont ils connoiſſoient l'eſprit & la prudence.

Pendant ce tems le Roi Liſvard ayant reçu de nouveaux renforts, avoit ſerré d'aſſez près la ville de Montgaſe pour empêcher les aſſiégés de faire entrer des vivres. Galvanes, Floreſtan, craignant que la diſette ne ſe fît bientôt ſentir, honteux même de ſe tenir renfermés dans cette place, en préſence d'un ennemi qui venoit ſouvent les braver juſqu'aux dernières barrières, prirent le parti de faire une ſortie générale, & de livrer bataille au Roi Liſvard, quoique le ſecours qu'Agrayes avoit été chercher ne fût point encore arrivé.

Cette ſortie ne fut point heureuſe; & malgré la valeur & les efforts de Galvanes, de Floreſtan, de Quedragant & d'Angriotes, la multitude des ennemis leur fit bientôt perdre l'avantage qu'ils avoient eu dans la première charge, pendant laquelle Floreſtan s'étoit vu maître de la vie de Liſvard qu'il avoit déja terraſſé ſous lui; mais, reconnoiſſant ce Prince au moment où ſon bras étoit prêt à le frapper,

il ne put se résoudre à donner la mort au père d'Oriane ; &, voyant son frère Galaor & Norandel accourir au secours de ce Prince, il porta ses armes d'un autre côté, & laissa relever Lisvard que ces deux Chevaliers couvroient de leurs boucliers pendant qu'il remontoit à cheval.

Le Roi Arban de Norgales étoit descendu de la montagne, où jusqu'alors il avoit campé; ce Prince chargea avec impétuosité la petite armée des Chevaliers de l'Isle ferme, déja fatiguée par un combat inégal, & ne pouvant qu'à peine porter encore leurs armes : tout ce que Galvanes, Angriotes & Sarquilles purent faire, fut de gagner la même montagne qu'Arban avoit occupée; & Florestan & Quedragant couverts de blessures & démontés restèrent à demi morts sur le champ de bataille, & furent faits prisonniers.

Galaor qui pendant le combat les avoit reconnus à leurs armes, & qui n'avoit pu se résoudre à les combattre, vola promptement à leur secours, & les fit porter sous ses tentes, où bientôt les Chirurgiens ayant arrêté leur sang, rassurèrent Galaor sur leurs jours.

La suite de cette victoire fut la reddition de la forte ville de Montgase, dont un Héraut partit pour aller demander à Lisvard de capituler, de la part de la belle Madasime. Lisvard

étoit né fier & colère, mais généreux; content de voir ses ennemis vaincus, & l'isle de Montgase en sa puissance, il accorda la capitulation la plus honorable; & même, à la prière de Galaor, la liberté de Florestan & de Quedragant fut comprise dans les articles, sous la condition de ne pouvoir combattre pendant un an contre lui.

Lisvard s'étant approché le lendemain de la Cité de Montgase, trouva hors de la principale porte la belle Madasime en long habit de deuil, qui vint lui présenter les clefs. Madame, lui dit ce Prince, il vous eût été plus facile d'obtenir de ma générosité, ce que vous & Galvanes avez cru qu'il vous seroit facile de me ravir par les armes; j'oublie tout en ce moment, & je vous rends vos Etats. Si le Prince d'Ecosse vous est cher, vous êtes la maîtresse de les partager avec lui, & j'espère que tous deux, en me rendant hommage des Etats que je vous remets, vous ne me refuserez pas votre attachement. Madasime, pénétrée de reconnoissance, voulut se jetter à ses genoux; Lisvard l'embrassa; &, la plaçant à sa droite, il marcha vers le palais, où faisant assembler les principaux de cette isle, il leur fit prêter serment à Madasime en sa présence. Pendant ce tems, Galaor avoit envoyé porter cette nouvelle à

Galvanes qui vint avec transport remercier Lisvard, & prêter hommage dans ses mains. Dès le lendemain l'Evêque de Montgase l'unit avec Madasime, en présence du Roi de la grande Bretagne. Galaor fut témoin de cette cérémonie; & quoiqu'il eût la discrétion de ne pas attacher ses yeux sur ceux de Madasime, lorsqu'après la cérémonie il fut lui faire son compliment, & lui baiser la main, Madasime ne put s'empêcher de rougir & de soupirer en secret en se rappellant l'aventure du château, de laquelle nous avons parlé dans le premier Livre, & pensant à la différence qu'elle trouvoit entre le jeune Galaor, & Galvanes depuis près de trente ans armé Chevalier.

Lisvard remonta le lendemain sur ses vaisseaux pour retourner dans la grande Bretagne, & calmer par sa présence quelques séditions, que la race toujours perfide de l'enchanteur Arcalaüs avoit excitées pendant l'absence de près de quatre mois qu'il avoit employés à la guerre qu'il venoit de terminer. Galaor, Norandel & Gasquilan guéri de ses blessures, s'embarquèrent avec lui; & les Chevaliers de l'isle ferme, après avoir laissé Galvanes paisible possesseur de Madasime & de l'isle de Montgase, partirent pour l'isle ferme, dès que Florestan & Quedragant purent soutenir la mer.

Le Prince Ecossois, Galvanes, reçut de nouvelles marques de la générosité de Lisvard, dès que ce Prince fut de retour à Londres : peut-être Galaor se dit-il à lui-même qu'il devoit quelques petits dédomagemens à cet oncle de son cousin & fidèle ami le Prince Agrayes; il se servit du crédit qu'il avoit sur Lisvard, pour faire joindre plusieurs fiefs considérables à l'isle de Montgase, & Galvanes âgé déja de cinquante ans, sans en avoir possédé aucun jusqu'alors, se trouva tout-à-coup très-riche & très-heureux avec Madasime, sans se douter de toutes les espèces d'obligations qu'il avoit à Galaor qui avoit applani toutes les difficultés qui pouvoient s'opposer à son bonheur. Il fut bientôt à portée de prouver sa reconnoissance au Roi de la grande Bretagne; &, sachant que ce Prince étoit près d'être attaqué par le Roi Aravigne, & ceux que le perfide Arcalaüs avoit su liguer contre son Souverain, il quitta sa nouvelle épouse pour voler à Londres, avec un nombre suffisant de Chevaliers pour que sa troupe pût porter une bannière quarrée *.

* Un Seigneur n'étoit Banneret & ne pouvoit porter la bannière quarrée, que lorsqu'il pouvoit entretenir à ses dépens un certain nombre de Chevaliers & d'Ecuyers, avec leur suite à la guerre; jusques-là son étendard avoit

Galvanes se rendit au port de Gracedonie où Lisvard s'étoit arrêté pendant quelques jours avec la Reine & les Princesses Oriane & Mabille, qui s'étoient rendues dans cette ville pour le féliciter de sa victoire, & de l'usage généreux qu'il en avoit fait. Lisvard ne se dissimula point à lui-même quelle étoit la puissance de la ligue qu'Arcalaüs avoit formée contre lui; &, quoiqu'il fût entouré de Chevaliers qui, sous ses yeux, venoient de se couvrir de gloire, il ne pouvoit s'empêcher de regretter Amadis & ceux de l'isle ferme qu'il avoit perdus.

Pendant ce temps, quelque sensible que fût Amadis à la tendresse que lui marquoient le père & la mère les plus tendres, il étoit plongé souvent dans la plus profonde mélancolie; son plus grand plaisir étoit d'aller souvent s'asseoir sur la pointe d'un cap du Boulonnois, d'où l'on découvroit les côtes blanches de la grande Bretagne: Ah! c'est-là qu'habite mon Oriane, disoit-il souvent les yeux baignés de larmes! c'est de-là que son injuste père a banni peut-être pour toujours le plus tendre & le plus fidèle des amans! Son ame étoit tellement absorbée

---

deux queues ou fanons, & quand il devenoit plus puissant, son Souverain coupoit lui-même les fanons de son étendard, pour le rendre quarré.

un jour dans ces triftes réflexions, qu'il ne s'apperçut pas d'un dard qui lui frifa la tête; il n'eût peut-être pas évité le fecond qu'on lui lança, fans les cris de Gandalin. Amadis, fe relevant, voulut courir fur une efpèce de monftre couvert de peau d'ours, qu'il vit armé d'un fecond dard; mais cette étrange figure étant fautée fur fon cheval, s'enfuit au travers des rochers; &, lorfqu'il apprit de Gandalin que c'étoit la cruelle géante Andadoue, il dédaigna de la pourfuivre, & retourna fe raffeoir à la même place d'où fes yeux découvroient l'ifle d'Albion. Il n'y fut pas long-temps fans voir un efquif léger qui, venant de cette ifle, voguoit avec rapidité, & vint aborder dans une petite anfe au pied de ce cap. Amadis fut au-devant de ceux qui defcendoient, pour les obferver, & redoubla de viteffe lorfqu'il crut reconnoître Durin. C'étoit en effet ce fidèle Ecuyer qu'Oriane envoyoit pour lui donner de fes nouvelles, & lui faire favoir qu'il avoit un fils. La lettre d'Oriane pénétra le cœur d'Amadis de la joie la plus vive; mais la prière qu'Oriane lui faifoit de refter en Gaule jufqu'à ce qu'il eût de fes nouvelles, la modéra. Une prière d'Oriane étoit l'ordre le plus facré pour cet amant refpectueux. Dans ce moment même Gandalin rejoignit Amadis avec la tête d'Andadoue, pendue à l'arçon de

ſa ſelle. Gandalin l'avoit pourſuivie, & le cheval d'Amadis ne pouvant courir avec le poids énorme qui le ſurchargeoit, Andadoue étoit tombée, & Gandalin avoit purgé la terre de ce monſtre. Que veux-tu que je faſſe, dit-il, de ce beau préſent ? porte-le plutôt à Bruneau, ce Prince n'eſt que trop payé pour en connoître le prix.

Durin ſe garda bien d'apprendre l'aventure ſiniſtre de l'enfant d'Oriane, & dit au Prince de Gaule que la Demoiſelle de Danemarck s'étoit chargée d'en prendre les ſoins les plus attentifs. Amadis le chargea des lettres les plus tendres pour ſa chère Oriane & ſon aimable couſine; il ne put cependant s'empêcher de prier Durin de repréſenter à la ſouveraine maîtreſſe de ſes volontés, que l'ordre qu'il ſuivroit de demeurer ſi long-temps dans l'inaction, pouvoit nuire à ſa renommée, & qu'il la ſupplioit de lui permettre de retourner bientôt chercher de nouvelles occaſions d'acquérir de la gloire. La demande qu'Amadis faiſoit à Durin, fut entendue de Bruneau de Bonnemer. Ce jeune Chevalier dont l'ame étoit élevée & courageuſe, réfléchit à l'inſtant qu'il étoit encore plus qu'Amadis dans le cas de chercher les aventures qui pouvoient augmenter ſa renommée; &, quelque épris qu'il fût de Mélicie, quelque heureux qu'il

fût

fût en paſſant tous ſes jours auprès d'elle, & quoique affligé de ſe ſéparer d'Amadis, il crut que ſon honneur ne lui permettoit pas de demeurer plus long-temps à la Cour de Perion. Amadis aimoit trop Bruneau pour s'oppoſer à ſon deſſein, il regrettoit bien vivement de ne pouvoir l'imiter ; mais les ordres d'Oriane étoient ſi ſacrés pour lui, que rien ne pouvoit les lui faire enfreindre. Il conduiſit lui-même Bruneau chez Périon, pour prendre congé de lui, & le vit avec plaiſir les larmes aux yeux lorſqu'il alloit rendre les mêmes devoirs à ſa ſœur. Belle Mélicie, lui dit Bruneau, en fléchiſſant un genou, je vous dois la vie; je vous l'avois déja conſacrée, & quoiqu'il en coûte à mon cœur, je pars pour travailler à l'illuſtrer; ce n'eſt qu'en marchant ſur les traces de vos frères que je peux eſpérer de me rendre digne de vous. Ah! belle & chère Mélicie, ſouvenez-vous de Bruneau qui ne reſpire que par vos ſoins & pour vous adorer. Seigneur, répondit Mélicie, en baiſſant ſes beaux yeux obſcurcis déja par ſes larmes, puiſſe le Ciel conſerver vos jours, & puiſſent ceux dont je tiens la naiſſance vous choiſir pour faire le bonheur de ceux de Mélicie!

Amadis reconduiſit ſon ami aux portes de la ville, après avoir joui du plaiſir de le voir em-

braſſer par Périon & Eliſène, comme s'il eût été l'un de leurs enfans. Nous ne rapporterons point pluſieurs aventures également étranges & périlleuſes, dans leſquelles Bruneau ſe couvrit de gloire, & ſe montra digne d'un ſort heureux, & de devenir le frère d'Amadis.

Le Prince de Gaule tomba dans la plus profonde mélancolie après le départ de Bruneau; ne point voir Oriane, languir dans un repos dont ſa grande ame étoit humiliée, c'en étoit trop pour ne le pas plonger dans les plus triſtes & les plus ſombres rêveries; heureuſement il en fut bientôt tiré par l'événement le plus embarraſſant pour lui, dans la poſition où ce Prince ſe trouvoit vis-à-vis le Roi de la grande Bretagne.

A peine Liſvard étoit-il de retour en ſes Etats de l'expédition de l'iſle de Montgaſe, qu'il apprit que le Roi Aravigne, accompagné de pluſieurs Souverains & d'Arcalaüs, aſſembloit une armée formidable dans l'iſle Léonile, pour venir l'attaquer. Combien ne regreta-t-il pas alors de s'être privé du ſecours d'Amadis, & de celui des Chevaliers qui l'avoient ſuivi dans l'iſle ferme? Quelques propos qu'il tînt à ce ſujet en préſence d'Oriane, excitèrent bien facilement en elle les mêmes regrets; cependant elle ne ſe crut point en droit de prier

Amadis de fecourir fon père; mais elle connoiffoit le cœur de fon Amant.... Ah! peut-être, dit-elle en elle-même, faifira-t-il cette occafion de forcer mon père à lui rendre juftice. Elle eut donc la délicateffe de ne lui rien demander; &, fe concertant avec Mabille, elle écrivit feulement qu'elle lui laiffoit la liberté de quitter la Gaule, & d'aller où fes intérêts perfonnels & l'honneur l'appelleroient.

Le même jour qu'Amadis reçut cette lettre, & que tranfporté de joie d'avoir la liberté, ce Prince fe propofoit de partir pour l'ifle ferme, il fe promenoit fur le foir avec le Roi Perion, lorfqu'ils virent arriver un Chevalier dont le cheval très-fatigué & dont les armes à moitié brifées témoignoient qu'il avoit livré quelque violent combat. Ce Chevalier, reconnoiffant Amadis, délaça promptement fon cafque, accourut & l'embraffa tendrement; c'étoit Floreftan. Amadis enchanté de le revoir, le ferra dans fes bras un inftant, & lui dit: Mon frère, quoi! ne connoiffez-vous pas encore le Roi de Gaule? Floreftan ne répondit qu'en jettant un cri; & fe précipitant aux genoux de Perion, qu'il ferroit avec tendreffe: Ah! Seigneur, s'écria-t-il, daignerez-vous reconnoître Floreftan qui ne s'eft pas encore rendu affez digne de vous? Perion étant inftruit par les deux fils

d'Elisène, des actions & des vertus de Floreſtan : Oui, mon cher fils, lui dit-il, c'eſt avec la joie & la tendreſſe la plus vive que votre père vous reconnoît & vous reçoit dans ſes bras. Perion n'héſita pas même à le préſenter comme ſon fils à la Reine Elisène. Cette Princeſſe, inſtruite de toutes les circonſtances de la naiſſance de Floreſtan, ne pouvoit haïr en lui le fils d'une rivale ; elle rendit juſtice au fils de Perion, que la renommée annonçoit comme un héros.

Le lendemain matin les trois Princes s'étant raſſemblés, Amadis leur fit part de la poſition préſente du Roi Liſvard, & du danger où ce Prince étoit d'être accablé par ſes ennemis. Floreſtan n'écoutant alors que ſon reſſentiment, ſon premier mouvement fut de leur propoſer de ſe joindre aux ennemis de Liſvard pour le punir de ſon injuſtice. Amadis ne répondit rien, & voulut ſavoir ce que Perion penſoit avant de ſe déclarer. La généroſité de Perion ne lui permit pas de ſuivre l'avis de Floreſtan ; le ſien fut de s'en tenir à reſter neutres, & à voir quel ſeroit l'événement de cette guerre. Le grand cœur d'Amadis eût ſouffert preſque également en ſuivant l'un ou l'autre avis ; il leur repréſenta vivement à quel point Liſvard avoit illuſtré ſon règne & ſa vie, & par ſes grandes actions, &

par les graces qu'il avoit répandues ſur les Chevaliers dignes d'eſtime, avant qu'il eût eu la foibleſſe d'écouter de lâches flatteurs & des traîtres. Nous ne pouvons, leur dit-il, nous venger plus noblement des dégoûts qu'il a fini par nous donner, qu'en allant à ſon ſecours, & j'en demande la permiſſion au Roi mon père; mais, pour que ce Prince n'en puiſſe tirer aucun avantage ſur nous, & qu'il ne préſume pas que nous cherchions un moyen de nous raccommoder avec lui, je ſaurai me déguiſer de façon à n'en être pas connu; & quand même je lui ſauverois la vie, & contribuerois à lui faire remporter la victoire, il ne ſaura jamais que celui qui ſortit mécontent de ſa Cour, ait employé ſon bras à ſon ſervice. Floreſtan étoit d'un ſang trop généreux pour ne pas revenir ſur le champ à l'avis de ſon frère: L'offenſe cruelle qu'il oſa vous faire, lui dit-il, me déterminoit ſeule à prendre les armes contre lui: j'admire & j'aime trop mon illuſtre frère pour ne le pas ſuivre, & je jure d'employer mon bras & mon épée pour le ſervice de Liſvard. A ces mots, Perion les ſerra tous les deux dans ſes bras: Mes enfans, leur dit-il, je n'euſſe oſé vous le propoſer; mais vous pénétrez mon cœur de joie & d'admiration, par une réſolution auſſi noble: ne voyons dans Liſvard qu'un grand Roi qu'un

Prince noirci de crimes veut accabler ; c'est agir en vrais Chevaliers que de s'oppofer à l'injuftice, & fachez que votre père ne perdra pas cette occafion d'acquérir une vraie gloire avec vous : partons tous trois enfemble, & partageons les mêmes périls & la même fortune. Les deux Princes, pénétrés de refpect & de tendreffe, baisèrent les mains de Perion : Ah ! lui dirent-ils, qui pourroit nous réfifter, quand nous vous fuivrons & que nous combattrons fous vos yeux ? Cette réfolution étant prife, Perion les conduifit vers fon arfenal : Je me fouviens, dit-il, d'avoir trois bonnes armures femblables, allons les voir enfemble & les effayer. Ils étoient prêts d'entrer dans cet arfenal, lorfqu'ils furent arrêtés par l'arrivée d'une Demoifelle richement vêtue ; elle étoit fuivie par deux Ecuyers qui portoient un grand coffre de bois de cèdre qu'ils déposèrent : Seigneur Amadis, dit elle à ce Chevalier, ma maîtreffe vous mande par moi, que voici ce qu'il vous faut pour réparer le temps que vous venez de perdre : & vous, Sire, continua-t-elle en s'adreffant à Perion, voilà de quoi vous aider dans le fecours que vous vous propofez de donner au Roi Lifvard. A ces mots, elle ouvrit le grand coffre, d'où les Ecuyers tirèrent trois cafques, trois cottes-d'armes, & trois écus également ornés ; les écus

étoient tous les trois d'argent ſemés de ſerpens d'or; l'un des caſques étoit blanc, ce fut celui qu'elle préſenta de la part de ſa maîtreſſe à Perion; un caſque doré fut le partage d'Amadis; un caſque vert fut celui de Floreſtan.

Perion, très-étonné d'un ſi beau préſent arrivé preſque dans le même moment où ſes deux fils & lui venoient de prendre la réſolution de ſecourir Liſvard, témoigna ſa ſurpriſe à la Demoiſelle qui lui répondit en ſouriant : Ma maîtreſſe eſt bien habile, & vous trouveriez difficilement une auſſi bonne amie. Seigneur Amadis, ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'elle aime à lire dans votre cœur. A ces mots, elle ſe retira ſans qu'il fût poſſible de l'arrêter, & tous les trois ne doutèrent point qu'ils ne duſſent ce beau préſent à la ſage Urgande.

La promptitude avec laquelle les armes leur avoient été portées leur faiſant juger que la bataille ſe donneroit avant peu de jours, ils envoyèrent ſur le champ préparer un vaiſſeau, & le vent s'étant trouvé favorable, ils s'embarquèrent dès la nuit ſuivante; ils firent en moins de huit heures le trajet, & vinrent aborder dans la grande Bretagne, aſſez près du canton où l'armée de Liſvard campoit, à peu de diſtance de celle d'Aravigne, d'Arcalaüs, & des cinq petits Souverains leurs alliés. Amadis envoya

l'un des Ecuyers à la découverte de l'armée ennemie ; il lui rapporta qu'elle étoit beaucoup plus nombreuse que celle de Lisvard qu'il découvroit du sommet d'une colline couverte d'un bois, dans lequel les Chevaliers résolurent de se tenir cachés. Un autre Ecuyer fut envoyé de la part de Perion, à Galaor; ce Prince lui fit dire par cet Ecuyer, qu'ils étoient restés dans la Gaule, & qu'ils le prioient de leur faire donner de ses nouvelles & de celles de ses amis après la bataille. L'Ecuyer s'acquitta bien adroitement de sa commission. Galaor ne put s'empêcher de verser quelques larmes, lorsqu'il crut que Perion, Amadis & Florestan étoient restés en Gaule : Ah ! mon ami, dit-il à cet Ecuyer, que mon frère regrettera de n'être pas avec nous dans ce moment si décisif ! Tu vois d'ici le haut des donjons de la forteresse où la Reine Brisène & les Princesses se sont renfermées; l'armée des ennemis, très-supérieure en nombre, entoure ce château, & le Roi Lisvard est résolu, quoique plus foible, d'attaquer dès demain ses ennemis, par la terreur que nous avons tous, que ce château ne puisse longtemps résister aux attaques qu'ils commencent à faire.

Le rapport fidèle que l'Ecuyer fit à son retour, redoubla l'ardeur de Perion & de ses

deux fils. Amadis ne pouvoit penſer ſans frémir que ſa chère Oriane couroit quelque riſque ; mais il remercioit l'Etre ſuprême de l'avoir conduit à temps à ſon ſecours. Combattre pour celle qu'il adore, c'eſt le plus beau jour de la vie d'un héros.

Les trois Princes de Gaule, dès la pointe du jour, virent ébranler la petite armée du Roi Liſvard, qui s'avançoit fiérement & en bon ordre pour attaquer Aravigne. Ce Prince averti par ſes troupes légères, s'étoit préparé pour combattre, & s'avançoit de ſon côté en étendant ſes aîles autant que le terrain pouvoit le lui permettre, dans le deſſein d'envelopper celle de la grande Bretagne. La Reine Briſène & les Princeſſes qui voyoient tous ces mouvemens du haut d'un donjon, frémiſſoient ; à tous momens le nom d'Amadis étoit ſur leurs lèvres, & n'en ſortoit jamais qu'avec les plus vifs regrets de n'avoir pas ce Prince pour défenſeur.

Amadis crut devoir propoſer à Perion de reſter cachés dans l'épaiſſeur du bois juſqu'après la première charge, afin de pouvoir porter du ſecours plus utilement où l'événement le rendroit le plus néceſſaire.

Les deux armées s'étant jointes, Briant & Galaor qui commandoient l'avant-garde de Liſvard, chargèrent avec fureur celle d'Aravigne,

& la mirent d'abord en désordre; mais ils furent arrêtés par le corps de bataille que commandoit Aravigne, accompagné des Rois Targadan, Absadan & Brutaxar.

Lisvard avoit placé ses meilleurs Chevaliers à cette avant-garde, & s'avançoit avec des forces bien inégales pour la soutenir; ce fut l'instant que Perion & ses deux fils saisirent pour combattre; & sortant aussi-tôt du bois où tous les trois s'étoient tenus cachés, ils fondirent la lance en arrêt sur les trois Rois ennemis qu'ils renversèrent par terre mortellement blessés, & tirant leurs redoutables épées, ils portèrent l'épouvante & la mort dans les rangs de l'ennemi. Galaor qui venoit de remettre en ordre l'avant-garde, & le Roi Lisvard & Cildadan arrivant dans le même moment, furent dans l'admiration & la surprise des exploits surnaturels qu'ils voyoient faire aux trois Chevaliers des serpens, ne pouvant les désigner que par les écus pareils qu'ils portoient; & voyant les ennemis plier de toutes parts sous leurs coups, Galaor eut le plaisir d'entendre Lisvard s'écrier: Ah! grands Dieux, ou ce sont trois fantômes, ou ce sont trois Amadis. Galaor à son tour s'écria: Que n'est-il ici? mais quels que soient ces braves Chevaliers, suivons-les, & rendons-leur le secours qu'ils nous prêtent. A ces mots,

ils fondirent sur l'ennemi qui ne fit plus qu'une foible résistance. Le lâche Arcalaüs fut un des premiers à donner l'exemple d'une honteuse fuite; Aravigne le suivit de près. La déroute fut générale dans son armée, le massacre fut horrible; & les trois Chevaliers aux serpens, profitant du désordre & de la confusion qui régnoient dans les deux armées, se retirèrent dans l'épaisseur du bois, regagnèrent les bords de la mer, & retrouvant leur vaisseau dans une petite anse où ces Princes l'avoient laissé caché par quelques rochers, ils s'embarquèrent pour retourner en Gaule.

On croira sans peine que le premier soin de Lisvard, après la défaite des ennemis, fut de s'informer des trois Chevaliers aux serpens, & de les demander avec empressement; il ne put en avoir aucunes nouvelles, hors par un Ecuyer qui dit les avoir rencontrés comme ils étoient prêts à s'embarquer: il ajouta qu'ils l'avoient prié d'assurer le Roi de leurs respects, qu'ils le prioient de les excuser, mais qu'ils étoient forcés à repartir à l'instant, & qu'ils lui demandoient seulement de donner la part du butin qu'il auroit pu leur destiner, aux Dames & aux Demoiselles qui s'étoient défendues si bravement dans la forteresse que l'armée d'Aravigne avoit entourée. Lisvard & Cildadan ne

purent ſe perſuader, aux coups terribles qu'ils avoient vu porter, qu'Amadis ne fût pas un des trois Chevaliers inconnus ; mais Galaor perſiſtoit à les en diſſuader, en leur diſant qu'il en avoit reçu la veille une lettre qu'il lui écrivoit du royaume de Gaule. Galaor eût peut-être évité bien de nouveaux malheurs, s'il n'eût pas été trompé lui-même par la lettre d'Amadis ; Liſvard n'eût peut-être point tenu contre un trait ſi touchant de l'attachement & de la généroſité d'un Prince qu'il avoit offenſé ; mais le deſtin en avoit ordonné différemment.

Liſvard reſta dans l'incertitude. Ce Prince dès le même ſoir rejoignit Briſène & les Princeſſes, qui exaltèrent avec lui la valeur & les ſervices des trois Chevaliers aux ſerpens ; il leur fit part de ſes ſoupçons, & tout ce que put dire Galaor ne put perſuader à la tendre Oriane que ſon Amadis ne fût pas un des trois Chevaliers ; mais la prudence lui fit renfermer ce ſecret dans ſon cœur.

Le Roi de Gaule & ſes trois fils eſpéroient faire un trajet auſſi favorable que lorſqu'ils étoient venus au ſecours de Liſvard ; mais un vent contraire s'étant élevé, il devint bientôt ſi violent, qu'il les rejetta ſur la côte de la grande Bretagne, à quinze lieues de l'anſe d'où ces Princes étoient partis. Ils paſsèrent la nuit à

l'ancre, à l'abri d'un cap, très-tourmentés par le roulis du vaiſſeau. Le lendemain matin, voyant que le même vent continuoit toujours, ils prirent le parti de deſcendre à terre; ils étoient aſſez éloignés de Liſvard pour ne pas craindre d'être reconnus par les Chevaliers de ce Prince, qui devoient alors n'être occupés que de leur victoire; & quelques autres aventures qui leur puſſent arriver, ils auroient plutôt deſiré de les éprouver, qu'ils n'auroient cherché à les éviter,

Ils marchèrent quelque temps le long des rochers qui bordoient le rivage, & arrivèrent dans une belle prairie où bientôt ils apperçurent une jeune & belle perſonne, ſuivie de Demoiſelles & d'Ecuyers, qui chaſſoit à l'oiſeau, & qui tenoit un faucon panaché ſur le poing. Cette Demoiſelle les ayant conſidérés attentivement, parut d'abord ſaiſie de quelque crainte; mais tout d'un coup prenant ſon parti, elle dit quelques mots aux gens de ſa ſuite, & s'avança vers eux avec l'air le plus prévenant. Elle les ſalua d'un air reſpectueux en les abordant, leur fit entendre par ſes ſignes qu'elle étoit muette; & leur montrant un beau château qui dominoit ſur cette prairie, elle leur fit comprendre qu'elle en étoit la maîtreſſe, & qu'elle les prioit de venir s'y repoſer. Les Princes de Gaule, très-fatigués de la nuit orageuſe

qu'ils avoient paſſée ſur leur vaiſſeau, remercièrent par leurs ſignes la Demoiſelle, acceptèrent ſon offre, & la ſuivirent à ſon château.

A peine y furent-ils arrivés, que la Demoiſelle les conduiſit dans une chambre magnifiquement meublée, & parut vouloir aider elle-même à les déſarmer ; dès qu'ils le furent, on apporta tous les préparatifs d'un feſtin, & la table fut bientôt couverte des mets les plus délicieux. Quatre jeunes Demoiſelles, accompagnées de quatre joueurs d'inſtrumens, commencèrent le concert le plus agréable, qui fut fort long, très-bon, & même aſſez gai ; car Floreſtan voyant que la Demoiſelle étoit ſourde & muette, & la trouvant d'ailleurs fort jolie, eſſaya de lier une eſpèce de converſation avec elle par ſignes, & ſes ſignes faiſoient ſouvent rire ſes compagnons ; mais la Demoiſelle avoit l'air de ne les jamais entendre, ſoit par modeſtie, ſoit pour les lui faire répéter.

Le repas finit enfin : il étoit déja tard ; & la Demoiſelle leur faiſant entendre qu'ils devoient avoir beſoin de repos, elle ſe retira en leur montrant un très-grand lit richement préparé. Dès que les Princes furent ſeuls, ils viſitèrent la chambre, crainte de quelque ſurpriſe; ils en fermèrent la porte avec de gros verroux, &, voyant leurs armes arrangées en bon état,

ils se couchèrent dans le grand lit, & s'endormirent profondément.

Le soleil brilloit déja depuis plus de deux heures lorsqu'ils se réveillèrent, & ils furent bien surpris de n'en point appercevoir la clarté. Florestan fut le premier à sauter du lit pour ouvrir une des fenêtres ou la porte de cet appartement ; mais quelle fut sa surprise, lorsqu'ayant trouvé le mur & l'ayant suivi en tournant, il ne sentit aucune issue, & ne trouva nulle tapisserie ni meubles dans la chambre, qu'il reconnut enfin pour une prison ! Ah ! Seigneur, ah ! mon frère, s'écria-t-il, nous sommes trahis. Perion & Amadis se levèrent promptemenr, parcoururent le triste lieu qu'ils occupoient, & le reconnurent comme Florestan pour une prison impossible à forcer. Bientôt ils entendirent quelques personnes au dessus de la voûte ; on ouvrit une fenêtre fort haute, & un ancien Chevalier y paroissant, leur cria : Ah ! c'est donc vous, déloyaux Chevaliers aux serpens, qui avez secouru ce méchant Roi Lisvard contre le puissant & magnanime Roi Aravigne ? mais vous le paierez de votre tête. Que le félon d'Amadis n'est-il avec vous ! je ne me coucherois pas sans lui couper le nez & les oreilles avant de lui arracher le cœur. La Demoiselle, qui la veille avoit si bien contrefait la muette, parut alors

un moment, & dit à l'ancien Chevalier : Mon oncle, vous ſaurez bientôt quels ſont les Chevaliers qui ſont en votre puiſſance; on vient d'arrêter un nain & deux Ecuyers qui demandoient des nouvelles des Chevaliers aux ſerpens, & vous ſaurez les forcer, en leur faiſant ſubir la torture, de vous déclarer le nom de leurs maîtres. A ces mots, l'oncle & la nièce ſe retirèrent pour quelque temps.

L'un & l'autre ſe propoſoient d'aller faire donner la queſtion aux nouveaux priſonniers qu'on leur avoit amenés; mais, apprenant qu'ils étoient déja dans le fond d'un cachot, ils remirent cet acte barbare au lendemain matin, & furent s'amuſer à tourmenter par des plaiſanteries offenſantes les trois Chevaliers qui ne pouvoient s'en défendre.

Mes amis, leur dit Arcalaüs, je penſe que depuis vingt-quatre heures que vous n'avez mangé, votre appétit doit être ouvert; à quelle heure voulez vous qu'on vous ſerve? Puiſque vous offrez ce ſecours ſi néceſſaire, dirent-ils, nous vous prions de ne pas différer; mais de grace commencez par ſoulager la ſoif horrible qui nous tourmente. J'y cours, leur répondit Arcalaüs; auſſitôt il leur fit jetter une pièce de vieux lard, toute pénétrée & couverte de ſel : Rafraîchiſſez-vous, leur dit-il, & faites bonne chère

chère en attendant que j'envoie vos têtes au Roi Aravigne. A ces mots, il ferma la fenêtre & les laissa plongés dans l'obscurité.

Amadis & Florestan, oubliant leur propre situation en ces cruels momens, n'étoient touchés que de celle d'un père qu'ils adoroient; mais Perion, incapable de sentir la moindre foiblesse, ne s'occupoit qu'à les consoler, à leur inspirer de la constance. Ce Prince élevoit ses yeux au Ciel, & prioit l'Etre suprême de les secourir; ses vœux en ce moment étoient écoutés.

Une Demoiselle que le traître Arcalaüs avoit enlevée dans ses courses, & qu'il avoit réduite dans une espèce d'esclavage, n'avoit pu voir sans pitié l'état cruel où ces trois braves Chevaliers étoient réduits. Etant chargée de porter du pain noir & de l'eau aux deux Ecuyers & au nain d'Amadis qu'on avoit descendus dans un cachot, au dessous de celui dans lequel les trois Princes étoient renfermés, elle joignit quelques provisions & un flacon de vin au pain noir qu'elle leur portoit.

Ne soyez point surpris de tout ce qui leur est arrivé, dit-elle; la perfide Demoiselle qui contrefaisoit la muette pour les trahir, est la fille d'Ardan Canille? elle brûle du desir de venger la mort de son père sur tous les Chevaliers de la Cour de Lisvard, espérant d'en trouver

quelqu'un qui soit de la race d'Amadis; &, sachant tout ce que les trois Chevaliers aux serpens avoient fait pour Lisvard le jour de la bataille, dès qu'elle les a reconnus dans la plaine, elle a formé le dessein de les attirer dans ce château, & de les faire tomber dans la puissance de son méchant oncle Arcalaüs. L'exécution de son noir projet étoit facile; le lit de la chambre qu'elle leur a fait préparer pose sur une pièce de parquet coupé dans le plancher; le tout ensemble pose sur la grosse vis, dont le fust en tournant est arrivé dans votre cachot; la pièce de parquet, & le lit descendu dans le cachot supérieur pendant que les Chevaliers dormoient, s'y sont posés & arrêtés: plût au Ciel que nos efforts réunis, puissent parvenir à remonter ce pesant écrou! Tenez-vous tranquilles jusqu'à ce que tout repose dans ce château; j'ai toutes les clefs de cette prison, je cours descendre par la fenêtre quelques rafraîchissemens à vos maîtres; & dès que tout sera tranquille, je reviendrai vous trouver, & nous essayerons de remonter le lit dans la chambre supérieure, d'où l'on n'a point enlevé leurs armes.

La Demoiselle leur tint tout ce qu'elle venoit de leur promettre; elle descendit des vivres & du vin aux Chevaliers, mais sans oser leur

parler, de peur d'être entendue; & dès qu'elle crut les habitans du château bien endormis, elle vint rejoindre leurs Ecuyers.

Les trois Princes, furpris du fecours inattendu qu'ils recevoient, commencèrent à ne plus défefpérer de leur fort; ils mangèrent & burent avec affez de tranquillité, fe couchèrent; & Perion & Floreftan s'endormirent de même.

Le feul Amadis veilloit: eh! pouvoit-il être un moment fans s'occuper de fa chère Oriane? La crainte d'en être féparé pour toujours, étoit plus cruelle pour lui que celle de la mort.

Gandalin, nourri du même lait qu'Amadis, étoit prefque d'une force égale à la fienne; fon compagnon étoit auffi très-vigoureux; mais le pauvre petit nain fe défefpéroit de ne leur être prefque d'aucune utilité: cependant le defir ardent de fauver leurs maîtres redoublant leur force & leur courage, ils parvinrent avec beaucoup d'efforts à faire tourner l'écrou, & à remonter le lit dans la chambre fupérieure.

Amadis qui ne dormoit point s'apperçut que le lit s'élevoit en tournant; il réveilla doucement Perion & Floreftan, il leur fit connoître ce qui leur arrivoit; & bientôt le lit fe trouvant à la hauteur du plancher de la chambre fupérieure, un rayon de la lumière de la lune qui pénétroit dans cette chambre leur fit con-

noître qu'ils étoient dans celle où deux jours avant ils avoient été reçus, & leur fit appercevoir leurs armes au même endroit où le soir ils les avoient placées.

Ils ne perdirent pas un instant à sauter du lit fatal & à se couvrir de leurs armes. On n'avoit point pris la précaution de fermer la porte de cette chambre; les trois Princes en liberté, s'élancèrent hors de ce lieu dangereux, & parcoururent rapidement le château en criant : Gaule! Gaule! d'une voix terrible, & faisant tomber leurs coups sur ceux qui furent assez téméraires pour oser leur résister.

Quelques momens après, ils furent joints par la Demoiselle qui les avoit délivrés: Gandalin accourut, & serra son cher Amadis dans ses bras. Ce Prince dédaignant de donner la mort aux vils satellites d'Arcalaüs qui fuyoient de toutes parts, se fit montrer par la Demoiselle l'appartement d'Arcalaüs: il y voloit pour le punir de toutes ses trahisons; mais le lâche enchanteur éveillé par le bruit, & entendant le cri redoutable de Gaule, s'étoit sauvé dans une forte tour, par une échelle qu'il avoit retirée après lui. Pendant ce temps le jour vint à paroître; & ces Princes voyant qu'il étoit impossible de forcer cette tour sans un temps fort long & des machines, prirent le parti de

faire apporter autour beaucoup de matières combustibles auxquelles ils mirent le feu, espérant faire brûler ou étouffer l'enchanteur dans sa tour. Le feu se communiqua de toutes parts au château ; & les Princes le voyant la proie des flammes, montèrent à cheval avec leurs Ecuyers & leur libératrice, & se portèrent sur une colline d'où l'on pouvoit voir que le château dans peu d'heures seroit absolument détruit.

Arcalaüs l'eût été lui-même sans le secours de Dinarde : cette méchante créature s'étoit cachée dans un souterrain, au moment où le cri de Gaule avoit frappé ses oreilles ; & dès qu'elle sçut les Chevaliers partis, elle fut au secours de son oncle. Il étoit temps ; Arcalaüs étoit déja presque étouffé par la fumée, & son visage & ses bras étoient roussis par l'ardeur du feu : elle réussit à lui conserver la vie. Si le nain Ardan l'eût sçu, son dépit eût été bien grand ; en ce moment même il faisoit mourir de rire les Princes de Gaule, en criant de toutes ses forces : Souviens-toi, scélérat, du jour où tu me suspendis par une jambe au dessus de plusieurs fascines gaudronnées, dans ton château de Valderin.

La Demoiselle se souvenant d'avoir entendu crier Gaule, eût bien desiré de voir les trois

Chevaliers au grand jour ; mais ayant pris leurs casques au moment où l'aurore commençoit à paroître, elle n'avoit pu démêler leurs traits, & n'osant les prier de lever la visière, elle conjura Gandalin de lui dire si le Prince Amadis étoit l'un des trois. On lui devoit trop de reconnoissance pour se cacher d'elle ; Gandalin n'hésita pas à lui dire que le Chevalier qui portoit un casque doré étoit Amadis, & que le casque blanc couvroit la tête du Roi Perion. La Demoiselle poussa des cris de surprise & de joie, & courut se précipiter aux genoux d'Amadis : Ah ! Seigneur, dit-elle, pardonnez-moi. Ah dieux ! quoi, c'est vous que je revois ! Seigneur, vous voyez en moi cette Dariolette qui fut forcée d'exposer vos jours ; il y alloit de la vie & de l'honneur de la Reine votre mère : hélas ! le peu que je viens de faire pour vous, pourra-t-il m'obtenir mon pardon ? Tandis qu'Amadis la relevoit, le Roi Perion sauta légérement à terre, & se souvenant de tout ce qu'il devoit à la bonne Dariolette, il délaça son casque & l'embrassa tendrement. Dariolette fut très-caressée & très-fêtée par les trois Princes qui se firent un devoir & un plaisir le plus sensible de la faire embarquer avec eux, & de la conduire en Gaule. Perion ne pouvoit se lasser de se rappeller avec elle la première nuit de

ſon mariage avec Eliſène ; Amadis lui diſoit qu'elle avoit fait ſon devoir en l'expoſant, & qu'il n'oublieroit jamais qu'il lui devoit deux fois le jour ; il ſentoit un ſecret plaiſir à ramener près d'Eliſène l'adroite & prudente Dariolette qui venoit de ſauver la vie de Perion & la ſienne.

Arcalaüs étant un peu revenu de l'état dangereux où la fumée & le feu l'avoient mis, eut de plus le déſeſpoir de voir ſes domeſtiques favoris nageant dans leur ſang, & ſon beau château dévoré par les flammes. Sa nièce fit faire à la hâte une eſpèce de litière qu'on nommoit alors une litière chevalereſſe, pour le tranſporter au Mont-Aldan ; & Dinarde avec une de ſes couſines, auſſi jeune & preſque auſſi méchante qu'elle, ayant aſſemblé cinq Chevaliers d'Arcalaüs qui s'étoient dérobés aux coups des trois Princes, ſe mit en chemin avec ſon oncle. Cette petite troupe avoit à peine fait une lieue, qu'elle apperçut à cent pas deux Chevaliers richement armés qui ſe repoſoient ſur le bord d'une fontaine.

Arcalaüs frappé de la beauté de leurs armes, & l'eſprit de rapine ne pouvant s'éteindre en lui dans l'état même où le lâche ſe trouvoit, il dit à ſes cinq Chevaliers de courir ſur eux, de leur enlever leurs belles armes, &

de leur couper la tête s'ils leur réſiſtoient. Les cinq Chevaliers, accoutumés à de pareils actes, obéirent ; mais l'exécution de l'ordre qu'ils avoient reçu ſe trouva plus difficile qu'ils ne croyoient : ces deux Chevaliers étoient Galaor & ſon compagnon Norandel ; tous les deux voyant la grande Bretagne tranquille, & Liſvard ſans ennemis, avoient prié ce Prince de leur permettre d'aller chercher des aventures ; mais le ſecret motif du départ de Galaor, étoit de chercher & de revoir ſon frère Amadis. Les deux jeunes Princes, ſurpris de l'inſolence du meſſage des cinq Chevaliers, ne leur répondirent qu'en mettant l'épée à la main ; ils ſçurent éviter, étant à pied, l'atteinte de leurs lances, & firent tomber morts les deux premiers qu'ils frappèrent en paſſant. Galaor fendit la tête d'un troiſième, & les deux autres s'enfuirent dans l'épaiſſeur de la forêt. Dinarde, qui vit leur défaite, ſe jetta dans le fond d'une maſure avec ſa couſine, & la litière d'Arcalaüs fut abſolument abandonnée ; Galaor & Norandel y coururent pour ſe venger du lâche qui les avoit fait attaquer.

Arcalaüs fertile en menſonges s'excuſa ſur ce qu'il avoit cru que c'étoit une nouvelle embuſcade que ſes ennemis avoient formée contre lui. Le traître réuſſit à les attendrir en leur montrant

les cheveux gris, & l'état affreux où il étoit. Galaor lui demanda ſon nom : Hélas! dit-il, je ſuis Granfiles, couſin germain du vertueux Chevalier Grumedan ; & quelques alliés d'Arcalaüs ayant détruit mon château, & m'ayant mis dans l'état où vous me voyez, je m'en allois à la Cour de Liſvard où j'eſpérois, par l'entremiſe de mon couſin Grumedan, obtenir la protection & le bras du grand Amadis ou du brave Galaor ſon frère. Les deux jeunes Princes ayant entendu parler de Granfiles comme d'un Chevalier très-digne d'eſtime, non-ſeulement s'appaisèrent, mais même ils offrirent de l'eſcorter. Non, Seigneur, leur dit-il, ce garçon ſeul ſuffit pour me conduire ; à moins d'un quart de lieue d'ici, je retrouverai mon cortége qui m'attend, & je ſuis près d'un château qui m'appartient. Ayant reçu ſes adieux qu'il leur fit de l'air le plus affectueux, ils perdirent bientôt de vue la litière qui, par des routes détournées, s'enfonça dans l'endroit le plus épais de la forêt.

Dans ce même tems, les Ecuyers des deux Princes qui s'étoient trouvés éloignés pour chercher des vivres pendant le combat, arrivèrent avec leurs chevaux qu'ils leur ramenoient. La nuit étoit preſque fermée, & la lune commençoit à briller : Galaor & Norandel ſe conſultoient entre eux ſur le parti qu'ils avoient à

prendre, & n'avoient appris qu'avec humeur de leurs Ecuyers, qu'ils n'avoient trouvé dans les environs aucun endroit habité. Nous avons bien l'air, dit Galaor à son compagnon, d'être mal hébergés & de passer la nuit sans souper. Pas tant que vous le croyez, leur dit un homme de leur suite, resté en arrière, & qui les vit assez tristes; je viens de trouver à quatre pas un mulet bien chargé de vivres; & même, dit-il en souriant à Galaor dont il connoissoit les mœurs & la gaieté, je ne vous cacherai pas que peut-être cette nuit pourroit devenir bien agréable, car j'ai entrevu deux très-jolies personnes se cacher près d'ici dans une masure où j'imagine qu'elles ne seront pas trop fâchées que vous alliez les trouver.

Qu'en dites-vous, mon compagnon, dit promptement Galaor à Norandel? Ma foi, répondit-il, après avoir juré de ne pas vous quitter pendant un an, ce ne sera pas sûrement en cette occasion que je romprai mon serment. Tous les deux se prirent par la main en riant, & volèrent à la masure qui leur étoit indiquée. Ils n'eurent pas de peine à trouver Dinarde & sa cousine qui n'en furent pas trop effrayées; car les jeunes Princes alors n'avoient pas leurs casques, & leur jeunesse & leur beauté étoient bien propres à rassurer deux jeunes & jolies

Demoiſelles qui, forcées à paſſer une nuit entière au fond d'un bois & dans une vieille maſure, pouvoient bien aiſément avoir peur des eſprits & des loups. L'une & l'autre, bien réſolues de ne ſe point faire connoître, ſe laiſsèrent doucement conduire hors de la maſure par ces deux beaux Chevaliers, & s'abandonnèrent généreuſement à la deſtinée que peut-être dans leur cœur elles commençoient à prévoir.

Galaor s'étoit emparé de la main de Dinarde, & Norandel de celle de ſa couſine; c'eſt ainſi qu'ils ſortirent tous les quatre de la maſure. Galaor, prévoyant que ſes Ecuyers auroient ſoin de leur préparer à ſouper, crut leur devoir laiſſer tout le tems néceſſaire; & loin de ſe rapprocher d'eux, les Chevaliers conduiſirent les deux couſines du côté qui leur étoit oppoſé. Il étoit aſſez difficile de part & d'autre d'entamer la converſation; ils ne s'étoient jamais vus; ils ignoroient s'ils parloient la même langue.... Il en eſt une que tous les êtres ſenſibles ſavent entendre. Dinarde, accoutumée à s'exprimer par ſignes, fut alors plus muette que jamais; mais elle parut pluſieurs fois entendre Galaor & lui répondre: ſa couſine l'imita, quoiqu'elle en fût aſſez éloignée pour ignorer le parti que Dinarde auroit pris; & ces premiers momens leur parurent ſi doux, ils

établirent une telle confiance, que lorsque les deux cousines se rapprochèrent pour aller souper avec les deux Chevaliers, elles se dirent tout bas qu'elles leur avoient trouvé beaucoup de galanterie & d'esprit. Le souper fut très-bon & très-gai; la nuit étoit si belle, le tems si calme, l'air si doux, qu'aucun des quatre ne put penser à dormir; ils se promenèrent presque toute la nuit dans la forêt; & Norandel, plus curieux que Galaor, eut toujours soin de se séparer à quelque distance de lui, pour questionner la jeune amie qu'il espéroit s'être bien acquise. Celle-ci n'avoit pas autant de prudence que Dinarde; elle ne put cacher à Norandel qu'elle étoit nièce d'Arcalaüs, que c'étoit cet enchanteur qu'il avoit trouvé dans la litière sous le nom de Granfiles, & que sa cousine étoit Dinarde, fille d'Ardan Canille.

Les deux Chevaliers s'étant rejoints au lever de l'aurore, Norandel lut facilement dans les yeux de Galaor qu'il avoit sur le cœur de Dinarde les mêmes droits qu'il se flattoit d'avoir sur celui de sa cousine; croyant alors n'avoir plus rien à ménager, il fit des plaisanteries très-douces & très-gaies sur l'aventure qui venoit d'unir quatre personnes de leur âge, qui jusqu'alors s'étoient haïes sans se connoître, comme les ennemis les plus irréconciliables.

Galaor ne fut point du tout ému en apprenant que la nouvelle amie qui lui paroissoit si tendre étoit la nièce d'Arcalaüs ; Dinarde affecta de son côté de n'être point surprise de se trouver avec le frère d'Amadis, elle n'en parut que plus empressée pour lui, accoutumée dès ses plus jeunes ans à cacher ses pensées. Galaor fut bien persuadé que les deux cousines avoient renoncé pour jamais à l'ancienne haine de leur race, & le jour & la nuit suivante ne lui parurent pas trop longs pour s'en assurer.

Les provisions étoient finies, on ne peut point passer toute sa vie dans le fond d'un bois ; deux nuits amènent quelques réflexions prudentes, & le tems devenoit nébuleux. Galaor fut donc le premier à dire aux deux cousines qu'il seroit sage de sortir de la forêt, & de chercher un asyle plus agréable. Il me l'eût été toujours avec vous, lui dit tendrement Dinarde ; mais l'orage qui paroît se préparer, me fait approuver votre avis : nous pouvons, continüa-t-elle, trouver assez près d'ici l'asyle que nous desirons, & ne nous point séparer. A ces mots, les Ecuyers furent appellés ; ils amenèrent les chevaux, & les deux Chevaliers prenant en croupe leurs jeunes amies, Dinarde leur fit prendre une route qui les conduisit en deux heures au château d'un Chevalier de ses

proches parens, nommé Ambares. Celui-ci leur fit les honneurs de son château, ne connoissant encore que celle qui les amenoit chez lui; mais quelle fut la surprise & l'indignation de ce parent & ami d'Arcalaüs, lorsque dans le courant du jour il apprit de Dinarde qu'il avoit pour hôtes le frère d'Amadis & le fils du Roi Lisvard! Il proposa sur le-champ à Dinarde de les attaquer pendant la nuit; mais, soit qu'elle desirât peut-être secrettement que cette nuit pût ressembler aux deux précédentes, soit en effet qu'elle redoutât la colère & le courage des deux Chevaliers, elle persuada facilement Ambares de demeurer tranquille, & de lui laisser employer l'adresse & la ruse pour les éloigner & se séparer d'eux. Ambares se retira de bonne heure pour donner ses ordres; ces quatre tendres amis restèrent les maîtres du château: tous les quatre s'y promenèrent, & s'éloignèrent les uns des autres comme dans la forêt, & dès que le jour parut, les deux cousines eurent l'air de se préparer à partir avec leurs Chevaliers.

Ils descendirent tous quatre dans la cour; ils y trouvèrent le maître du château tout armé, se proposant de les reconduire jusqu'à la sortie de son domaine. Il avoit fait préparer deux beaux palefrois pour les deux cousines, en disant aux Chevaliers qu'ils en seroient plus à leur

aiſe & plus en état de combattre, s'ils rencontroient quelques aventures. Tout ſe paſſa, tout ſe dit avec tant de politeſſe & l'air d'une ſi grande cordialité, que Galaor & Norandel ſe confondoient en remerciemens, & en offres de ſervices pour l'avenir ; ils montèrent tous à cheval. Ambares & les Chevaliers ſortirent les premiers. Dinarde feint de faire raccommoder quelque choſe qui la gêne à ſa ſelle ; auſſi-tôt qu'Ambares s'en apperçoit, il rentre dans le château pour voir lui-même ce qui peut la bleſſer ; mais tout-à-coup la herſe de la porte tombe avec un bruit terrible, le pont-levis s'élève, & Galaor & Norandel ſe trouvent dehors, ſéparés de leurs amies, & ne voient plus auprès d'eux que leurs Ecuyers qui ſe contraignoient beaucoup pour s'empêcher de rire de l'aventure de leurs maîtres.

Les deux Chevaliers furieux ne purent rien imaginer, ſi ce n'étoit que le perfide maître du château vouloit leur enlever leurs amies ; ils firent un vacarme & jettèrent les plus hauts cris contre cette trahiſon ; & voyant Ambares paroître aux crénaux au deſſus de la porte, ils lui demandèrent avec fureur de leur rendre les deux Demoiſelles, ou de venir les leur diſputer par les armes : Ah ! parbleu, s'écria le méchant Ambares, me croyez-vous aſſez peu ja-

loux de ma réputation, pour m'abaiffer à me mefurer avec de vils poliffons tels que vous? Etiez-vous dignes des Demoifelles que le hafard avoit mifes entre vos mains, & que la contrainte feule a forcées d'y demeurer? Ce fecond propos indigna plus encore que le premier les deux jeunes Chevaliers; leurs foins pour plaire à leurs nouvelles amies avoient été fi bien reçus, ils avoient été fi multipliés, qu'ils ne pouvoient les foupçonner d'être affez ingrates pour en perdre fi-tôt le fouvenir. Lâche & vil raviffeur, lui cria Galaor, ofes-tu dire que ce n'eft pas forcément que tu les retiens? Pauvres dupes, lui répondit Ambares, auriez-vous donc la préfomption de croire qu'elles vous aiment? Parbleu, répondirent-ils tous d'une voix, nous croyons l'avoir bien mérité; nos charmantes amies nous en ont donné trop de marques pour en douter. Apprenez cependant, continua le méchant Ambares, que c'eft à leurs prières que je les délivre de votre odieufe préfence, & que c'eft de concert avec elles que j'ai fçu vous chaffer de mon château. Ah! traître, s'écria Galaor, peux-tu joindre le menfonge à la perfidie? Laiffe-les paroître un moment; mais tu ne l'ofes pas, & tu crains trop que leurs larmes & leurs regrets ne te confondent.

Dans ce moment, Dinarde parut à côté d'Ambares,

d'Ambares, l'œil sec & avec un air plein de dignité. Ah ! divine amie, s'écria Galaor dès qu'il l'apperçut, venez démentir ce scélérat. Vraiment, dit-elle, je m'en garderai bien, je lui dois trop de reconnoissance de nous avoir délivrées de vous deux; croyez-vous donc que la fille d'Ardan Canille & la nièce d'Arcalaüs ne vissent pas avec plaisir à leurs pieds la tête de Galaor & celle d'un fils de Lisvard? Galaor furieux, confondu de l'ingratitude & de l'audace de Dinarde, ne put s'empêcher de lui faire quelques reproches amers ; & Norandel se joignit à lui, voyant paroître l'autre Demoiselle qui le regardoit d'un air riant & moqueur. S'il étoit possible de se repentir d'avoir joui des plaisirs les plus vifs & les plus doux, les deux Chevaliers eussent bien regretté les trois nuits qu'ils avoient vainement passées à s'assurer de leur tendresse. La conversation fut très-aigre de part & d'autre; les Demoiselles osèrent même joindre le mépris à l'infidélité dans leurs réponses. Galaor & Norandel regardèrent cette dernière injure comme le comble de l'ingratitude, & les Demoiselles écoutèrent avec un front d'airain tout ce qu'ils rappellèrent pour le leur prouver. De quoi vous plaignez-vous, dit d'un grand sang froid Dinarde ? Nous sommes ennemis, vous passez dans ce bois, le hasard

fait que nous nous trouvons ſans nous connoître, nous ne nous voyons qu'en paſſant; & lorſque nous reconnoiſſons que vous êtes de la race d'Amadis, nous regrettons les trois jours que nous avons paſſés avec vous. Du moins, dit Galaor, j'eſpère que vous regretterez les trois nuits. Ah! dit-elle avec le plus grand dédain, elles ſont déja effacées de mon ſouvenir, & je ſerois bien fâchée de vous en faire paſſer de pareilles. Par ma foi, Demoiſelle, dit Galaor indigné, je m'en paſſerai bien, & votre ingratitude me paſſe. Un Ecuyer de Galaor qui s'amuſoit beaucoup de cette converſation, s'occupa le ſoir à l'écrire.

Quelque tems après, elle devint aſſez publique; & ce fut vraiſemblablement ce qui fit alors imaginer le mot de Paſſade, dont l'uſage eſt venu juſqu'à nous.

Galaor & Norandel voyant qu'ils ne pouvoient forcer ce château, & qu'Ambares & les deux couſines étoient également dignes de leur mépris, prirent le parti de rire de cette aventure, & de s'éloigner aſſez promptement pour ne plus entendre les huées qui partoient ſur eux du château, parmi leſquelles les deux Demoiſelles faiſoient diſtinguer leurs voix. C'étoit la première fois qu'ils avoient été trompés par un ſexe enchanteur auquel on doit encore de la

reconnoissance, même quand il nous trompe; cette leçon aussi ne les empêcha pas de l'aimer toujours; & l'un & l'autre ne pensèrent jamais aux trois nuits qu'ils avoient passées avec les deux cousines, sans desirer d'être encore quelquefois trompés à pareil prix.

Pendant trois jours qu'ils marchèrent sans rencontrer d'autres aventures, ils ne cessèrent de parler de ce qu'ils venoient d'essuyer. Ils arrivèrent le troisième jour au port d'Arsil, où trouvant un vaisseau qui partoit pour la Gaule, ils s'embarquèrent pour y passer; ils y descendirent après un trajet heureux, & prirent le chemin d'une ville voisine où Perion faisoit sa résidence. L'abordage du navire ayant été découvert d'un phare de cette ville, Amadis & Florestan montèrent à cheval, pour savoir si quelque Chevalier de leur connoissance n'étoit pas arrivé par ce vaisseau: les deux frères étant désarmés, Galaor qui les reconnut de loin accourut à toute bride pour se jetter dans leurs bras; il leur présenta son compagnon Norandel, & le sensible Amadis fut bien vivement ému en pensant qu'il embrassoit un frère de sa chère Oriane.

L'arrivée de ces deux Princes causa la plus grande joie dans la famille & la Cour de Périon. Galaor ne put s'empêcher de leur conter tout ce

qui leur étoit arrivé lorsqu'ils rencontrèrent Arcalaüs; l'adresse avec laquelle cet enchanteur s'étoit tiré de leurs mains; & même, avec un embarras mêlé de plaisir & de honte, ils racontèrent ingénument toute leur aventure avec ses deux nièces. Amadis & Perion en rirent beaucoup; mais le premier ne put perdre cette occasion de reprocher à son cher Galaor sa promptitude à s'enflammer d'une ardeur toujours trop légère. Galaor écouta son frère en homme soumis, mais incorrigible; & changeant promptement de conversation, il parla du vœu qu'il avoit fait avec Norandel de passer un an dans la recherche des trois Chevaliers aux serpens, qui s'étoient couverts de gloire dans la bataille de Lisvard contre Aravigne. Perion se mit à sourire, & leur dit que cette recherche lui paroissoit très-difficile.

Amadis, voyant Elisène & Perion entourés de beaucoup de personnes qui leur étoient chères, saisit ce tems pour prendre congé d'eux & chercher des aventures dignes de son courage. Ce héros croyoit que l'amant d'Oriane devoit sans cesse faire parler la renommée de ses nouveaux exploits; & c'est peut-être d'après cette façon de penser d'Amadis, qu'un homme d'esprit de ce siècle a dit que les grandes réputations courent risque de se perdre, dès qu'elles cessent d'augmenter.

Floreſtan eût deſiré vivement de ſuivre Amadis; mais celui-ci, ne voulant pas laiſſer partager à ſon frère les périls & la gloire qu'il alloit chercher, pria Floreſtan de reſter avec le Roi ſon père, que Galaor devoit quitter dans peu de jours; & deſirant s'occuper ſans ceſſe & ſans en être diſtrait, de ſa chère Oriane, il s'embarqua le jour ſuivant, n'ayant à ſa ſuite que le nain Ardân & ſon cher & fidèle Gandalin.

Galaor & Norandel passèrent huit jours chez Perion, adorés des Chevaliers & des Dames de cette Cour. Dariolette que l'on y avoit reçue avec la plus tendre amitié, & toute la diſtinction que méritoient ſes anciens ſervices pour Eliſène, & la dernière aventure où ſon adreſſe & ſa préſence d'eſprit avoit ſauvé la vie aux trois Princes de Gaule; Dariolette aſſez jeune encore, trouva Galaor charmant & moins ſérieux qu'Amadis: elle ne put s'empêcher d'employer pour lui les petits talens que nous avons vu qu'elle poſſédoit; le bruit courut ſourdement à cette Cour qu'elle y avoit réuſſi, & que quoique Galaor n'eût pu lui faire accepter aucun préſent, Dariolette fut très-ſatisfaite de ſa reconnoiſſance.

Périon, voyant Galaor & Norandel bien déterminés à pourſuivre leur recherche des trois Chevaliers aux ſerpens, vit bien qu'il étoit

temps d'abréger pour eux une peine inutile; deux jours avant leur départ, il les mena dans son arsenal: Ne seroit-ce point cela que vous cherchez, dit il, en leur montrant les trois armures que ses deux fils & lui portoient le jour de la défaite d'Aravigne? Galaor & Norandel voyant ces armes marquées des coups qu'elles avoient parés, & reconnoissant les boucliers semés de serpens: Ah! c'est vous, Seigneur, c'est Amadis & Florestan qui les portiez, s'écrièrent-ils en baisant ses mains victorieuses, & notre recherche est finie. Norandel se mit à ses genoux, & lui demanda ces trois armures avec instance: Laissez-moi, dit-il, les porter à Lisvard, & que le Roi mon père n'ignore pas plus long-tems quelle est la reconnoissance qu'il vous doit.

Périon aussi modeste que vaillant, se laissa long-tems presser pour lui donner ces armes: il se rendit enfin; & les deux Princes les ayant renfermées telles qu'elles étoient dans le même coffre qui venoit de la sage Urgande, ils le firent porter à leur vaisseau; & le même jour qu'ils arrivèrent près de Lisvard, ils présentèrent le coffre à ce Prince, en lui disant qu'ils étoient quittes de leur vœu, & que leur recherche étoit finie. Lisvard, ouvrant lui-même ce coffre, reconnut facilement ces armes em-

ployées si courageusement pour son service : Je reconnois bien les armes, leur dit-il, mais j'ignore quels étoient ceux qui les portoient. Ah ! Sire, ne put s'empêcher de s'écrier Galaor, si votre cœur n'étoit pas fermé pour mes proches, vous les devineriez sans peine. Eh bien ! Sire, apprenez donc que ce casque d'argent étoit celui du Roi Périon, que le casque vert couvroit la tête de Florestan, & que c'est sous le casque doré que celle d'Amadis s'exposoit aux plus grands périls pour votre service & pour votre gloire.

Lisvard eut presque autant de peine que la belle Oriane à cacher la tendre émotion qui l'agita dans ce moment : celle d'Oriane ne vint que d'avoir entendu prononcer le nom d'Amadis ; car son cœur ne l'avoit pas laissé douter un moment, après la lettre qu'elle avoit écrite, que ce ne fût ce Héros qui dans ce jour mémorable eût combattu pour son père.

Il en eût coûté trop à l'ancien ressentiment de Lisvard pour s'étendre sur les louanges d'Amadis ; mais, ne pouvant se refuser à celles qu'il devoit à Périon, il fit l'éloge de ce Prince à Norandel, & se plaignit à lui de ce qu'il ne connoissoit encore Périon que par sa valeur, ne l'ayant jamais vu qu'armé. Ah ! Sire, dit Norandel, Périon joint à toutes les grandes qualités que vous lui connoissez la figure la plus

belle & la plus majeſtueuſe; ce puiſſant Prince poſſede de vaſtes États, commande à la nation la plus brave, la plus aimable & la plus paſſionnée pour ſon maître. La Reine Elisène joint les graces & les vertus les plus touchantes à la beauté; & ce qui comble le bonheur de ces illuſtres époux, c'eſt d'avoir dans leurs enfans des héros dignes de leur naiſſance. Liſvard ne répondit rien, mais Oriane vint embraſſer ſon frère; &, quoiqu'elle l'aimât tendrement, ce ne fut peut-être en ce moment qu'à celui qui venoit de louer Amadis, qu'elle donnoit cette marque de tendreſſe.

Un intérêt bien juſte & bien tendre nous rappelle à parler du petit Eſplandian. Le ſaint hermite Naſcian l'ayant remis à ſa ſœur, femme d'un ancien & brave Chevalier nommé Sergil, cette ſœur prit les ſoins les plus tendres de cet enfant; & Naſcian ſachant qu'à peine âgé de quatre ans, Eſplandian ſurpaſſoit en intelligence comme en force tous les enfans de ſon âge, il jugea qu'il étoit tems de l'inſtruire, & le fit revenir à ſon Hermitage, accompagné de ſon neveu Sergil, plus âgé de deux ans que celui qu'il ſe propoſoit d'élever lui-même.

Eſplandian ſe prit du plus tendre attachement pour le bon-homme Naſcian: docile à ſes leçons, il ſembloit n'être occupé que de lui plaire. Naſ-

cian de ſon côté l'aimoit comme s'il eût été ſon fils, & déſiroit former ſon corps aux exercices pénibles, en même tems qu'il travailloit à l'inſtruire, & à former ſon caractère & ſes mœurs.

Naſcian pourvut ces deux enfans de deux petits chiens, d'arcs & de flèches pour aller à la chaſſe, & ne craignoit pour eux que la fatigue qui la ſuit. Au retour d'une chaſſe aſſez longue, Eſplandian s'étant endormi ſur le bord d'un ruiſſeau, la lionne qui l'avoit nourri de ſon lait les premiers jours de ſa naiſſance, paſſa près de lui, le flaira, le reconnut, & ſe coucha ſur l'herbe à ſes côtés. Le petit Sergil, s'étant rapproché d'Eſplandian au moment où la lionne le flairoit, eut grand'peur & s'enfuit à l'Hermitage, en criant à Naſcian de courir à ſon compagnon qu'un grand chien vouloit dévorer. Le ſaint Hermite y courut auſſi-tôt, & vit de loin Eſplandian qui s'étoit réveillé, & qui badinoit avec la lionne qui léchoit doucement ſes petites mains. Mon père, dit-il à Naſcian, en le voyant arriver, ce beau grand chien eſt-il à nous? Mon ami, lui dit Naſcian, cet animal eſt libre, mais il eſt à Dieu qui créa tous les êtres; & ſans doute il lui obéit, puiſqu'il vous careſſe malgré la férocité de ſon naturel. Ah! que je deſirerois, dit l'enfant, que ce bel animal voulût ſe donner

à nous & nous ſuivre juſqu'à notre Hermitage ! Eh bien ! mon fils, dit Naſcian, eſſayez de lui donner à manger. A ces mots, il tira de ſa beſace un quartier de daim qu'Eſplandian préſenta à la lionne qui ſe laiſſoit careſſer & prendre les oreilles pendant qu'elle mangeoit ſa proie. Dès ce moment la lionne ne voulut plus le quitter, & Sergil ceſſant d'en avoir peur, ils la conduiſirent à l'Hermitage où ſans peine ils l'accoutumèrent à ſe laiſſer paſſer autour du cou une petite leſſe, & à ſe laiſſer conduire à la chaſſe avec eux. Dès qu'ils avoient bleſſé quelque bête fauve, ils la lâchoient ſur elle ; la lionne s'élançoit pour ſaiſir la proie, & recevoir de leurs mains le partage qu'ils vouloient lui faire. C'eſt ainſi que ces enfans passèrent les premières années de leur jeuneſſe ; c'eſt ainſi que le fils d'Oriane & d'un héros héritier de la Gaule étoit élevé, tandis que ſon malheureux père fugitif, déſeſpéré, cachant ſa renommée & ſa naiſſance, éloigné de ſa chère Oriane, expoſoit tous les jours ſa vie à de nouveaux périls, & n'en paſſoit pas un ſans gémir du ſort barbare qui le ſéparoit preſque ſans aucun eſpoir de la Princeſſe qu'il adoroit.

Ce Prince, en ſortant de la Gaule, vogua ſur pluſieurs mers, parcourut différentes contrées, couvert d'armes ſimples, ſans deviſe ſur

ſon bouclier ; &, ne pouvant être reconnu dans les grandes entrepriſes qu'il mettoit à fin, que par le fourreau de la belle épée que ſa loyauté lui avoit fait conquérir, & qui brilloit d'un vert éclatant, ne fut très long-tems déſigné que par le nom du Chevalier à la verte épée.

Etant arrivé juſques dans la Bohême, il fut rencontré ſur le bord d'un fleuve qu'il côtoyoit par le Roi Taffinor, ſouverain de ce pays : ce Prince, alors ſans armes & ſans ſuite, fut d'abord en ſuſpens s'il aborderoit un Chevalier inconnu, dont l'air paroiſſoit impoſant ; mais reconnoiſſant que c'étoit le Chevalier de la verte épée, dont la haute réputation de valeur & de générosité étoit parvenue juſqu'à lui, il le prévint avec politeſſe, & lui dit qu'il ſe tiendroit heureux s'il pouvoit arrêter quelque tems dans ſes Etats un Chevalier dont la renommée célébroit les vertus & les exploits.

Amadis répondit avec reſpect aux prévenances du Roi de Bohême, le ſuivit dans ſon palais, où ce Prince lui fit rendre les plus grands honneurs. Amadis s'y prit bientôt d'amitié pour le Prince Graſandor, fils du Roi Taffinor. Ce jeune Chevalier s'étoit déja rendu recommandable par de belles actions ; & ſon humeur douce & gaie, ſon deſir de plaire & ſa générosité lui gagnoient facilement tous les cœurs. Amadis apprit de ce

Prince que le Chevalier Patin ayant été bleſſé dans un combat, avoit été forcé de renoncer pour quelque tems aux démarches qu'il avoit faites pour obtenir la Princeſſe Oriane; que s'étant fait tranſporter à Rome, il avoit été près d'un an ſans pouvoir ſe remettre de cette bleſſure, & que pendant ce tems, l'Empereur ſon frère étant mort, il lui avoit ſuccédé. Ces Princes lui dirent auſſi qu'à peine Patin étoit-il monté ſur le trône des Céſars, que ſon orgueil lui faiſoit commettre les plus grandes injuſtices, qu'il avoit même exigé que le Roi de Bohême lui payât un tribut; mais qu'il l'avoit refuſé comme n'ayant jamais relevé de l'Empire: ils ajoutèrent qu'ils attendoient de jour en jour de ſa part quelque acte de violence, qu'ils étoient réſolus de repouſſer par les armes.

En effet, on annonça dès le lendemain à Taffinor qu'un Chevalier, nommé Garadan, proche parent de l'Empereur, étoit arrivé ſuivi de douze autres Chevaliers, & demandoit à lui parler. Taffinor qui connoiſſoit la préſomption & l'arrogance de Garadan, fut tenté de le renvoyer ſans lui donner audience; mais Amadis ſut le réſoudre à l'écouter. Garadan ſe préſenta fiérement devant le Roi de Bohême, & dit d'un ton impérieux, que, quoique ſon maître eût des armées ſuffiſantes pour conquérir les Etats

d'un plus puiſſant Prince que lui, cet Empereur ne voulant pas expoſer le ſang de ſes ſujets pour une ſi médiocre conquête, il venoit offrir de ſa part le combat de douze Chevaliers Romains contre douze des ſiens, ſi toutefois il pouvoit en raſſembler douze qui fuſſent aſſez téméraires pour oſer combattre contre lui.

Amadis, indigné de l'inſolence d'un pareil meſſage, ne laiſſa point à Taffinor le tems de répondre à ce défi. Amadis déteſtoit Patin depuis le combat dans lequel il l'avoit bleſſé à la ſortie de l'Iſle ferme, lorſque Patin s'étoit vanté fauſſement dans une chanſon, d'être aimé de la belle Oriane; il fut bien aiſe d'humilier l'orgueil de Garadan, & de pouvoir en même tems mortifier Patin qu'il regardoit comme ſon plus irréconciliable ennemi.

Il prit donc la parole; il répondit à Garadan avec mépris & le défia. Garadan, fier de ſes forces qu'il avoit ſouvent éprouvées, & du rang qu'il tenoit dans l'Empire, accepta ſur le champ le combat. Les Chevaliers Romains, parmi leſquels ſe trouvoit Arquiſil, jeune & brave Chevalier, & parent auſſi proche que Garadan de l'Empereur, voulurent proteſter contre ce combat, diſant que Garadan outre-paſſoit les ordres de l'Empereur, en voulant remettre le ſort de ce combat à ſon bras, tandis que l'Empereur avoit

décidé qu'il feroit de part & d'autre entre douze Chevaliers.

Qu'à cela ne tienne, leur dit Amadis; voyez-moi vider ma querelle avec Garadan, vous prendrez après le parti qui vous conviendra le mieux. Garadan, de fon côté, mit tant de chaleur dans la difpute qu'il eut avec fes compagnons, qu'ils s'accordèrent à lui laiffer éprouver le fort des armes; mais toujours fous la condition que ce combat ne feroit point décifif, & que fi Garadan fuccomboit, les onze autres feroient les maîtres de foutenir la même querelle.

Il fut donc décidé que le lendemain Amadis & Garadan combattroient enfemble, en préfence des onze autres Chevaliers Romains, & que Taffinor choifiroit ceux qu'il voudroit leur oppofer après le combat particulier entre les deux Chevaliers qui s'étoient défiés.

Taffinor eut bientôt fait fon choix, & fon fils Grafandor fut le premier qu'il nomma dans le nombre des Chevaliers Bohémiens.

Le combat entre Amadis & Garadan ne fut pas long-tems douteux, & ce dernier mordit bientôt la pouffière. Le brave Arquifil le voyant étendu dans la lice, demanda fur le champ que les conditions du combat fuffent remplies: les Chevaliers Romains & les Bohémiens fe char-

gèrent avec fureur ; mais les premiers ne purent résister aux coups que Grasandor & le Chevalier à la verte épée leur portèrent. Arquisil s'étoit attaché pendant toute l'affaire à combattre Amadis ; & celui ci voyant presque tous les Romains déja morts, ou sans défense, ne voulut point répandre le sang du jeune Arquisil dont la conduite lui paroissoit noble & digne d'estime : il prit son tems ; &, le désarmant d'une main victorieuse, il le força de lui donner sa parole & de se rendre à lui.

Arquisil s'étant relevé lui demanda la permission de faire emporter les corps de ses compagnons morts, & de secourir ceux qui pouvoient vivre encore. Amadis lui fit donner tous les secours dont il avoit besoin ; &, trouvant de plus en plus dans le jeune Arquisil des raisons pour l'aimer & l'estimer, il lui permit, de l'agrément de Taffinor, de retourner à Rome, sur sa parole d'honneur de le revenir joindre dès qu'il l'en requerroit sous le nom de Chevalier à la verte épée.

Amadis témoin des prodiges de valeur que Grasandor avoit faits, quatre Chevaliers Romains étant tombés l'un après l'autre sous ses coups, redoubla pour lui d'estime, lui jura l'amitié la plus durable, & l'un & l'autre ne perdirent jamais l'occasion de s'en donner des marques réciproques.

Amadis n'avoit point reçu depuis long-tems de nouvelles de sa chère Oriane : il soupiroit nuit & jour en pensant à cette belle Princesse, aux jours heureux, aux nuits plus heureuses encore qu'il avoit passées près d'elle : il ne pouvoit penser sans frémir à la longue distance qui l'en tenoit séparé. Voyant Taffinor & Grasandor tranquilles dans leurs Etats, il prit le parti de les quitter, pour se rapprocher de la grande Bretagne.

Taffinor ne put s'empêcher de verser des larmes lorsqu'Amadis lui demanda la permission de le quitter; il conduisit ce Prince dans son cabinet, où, faisant de nouveaux efforts pour le retenir, il en vit aussi couler des yeux d'Amadis; il les donnoit à sa séparation d'Oriane, & à la cruelle position où le sort l'avoit mis : s'il ne pouvoit retourner auprès d'elle, du moins vouloit-il s'en rapprocher. Taffinor connut bientôt que ses prières seroient inutiles : Je vois, seigneur, que quelques intérêts bien chers vous appellent; puisse la fortune la plus heureuse remplir votre espoir! mais aurez-vous la dureté de céler votre nom & votre naissance à celui qui vous doit tant de reconnoissance? Je vois que jusqu'ici vous m'avez caché l'un & l'autre; mais si vous voulez achever de m'attacher à vous à jamais, donnez-moi la marque de con-

fiance

fiance de m'avouer qui vous êtes ; & je vous jure ſur mon honneur, & ſur tout ce qu'il y a de plus ſacré, de renfermer ce ſecret dans mon cœur. Je me rends, ſeigneur, lui répondit le Chevalier de la verte épée : il faut donc vous avouer que je ſuis cet Amadis, fils du Roi de Gaule, & le Chevalier le plus malheureux qui reſpire. Ah ! s'écria Taffinor, je m'en étois déja douté ; mais je ne pouvois croire qu'un ſi grand Prince pût être auſſi long-tems abſent de la Cour du Roi ſon père, & de celle du Roi Liſvard. Amadis lui raconta la plus grande partie de ſes démêlés avec ce Prince, & l'apparence même qu'il ſeroit bientôt en guerre ouverte avec lui, pour la défenſe de l'Iſle ferme. Taffinor le pria d'accepter ſon ſecours, & jura de lui envoyer l'élite de ſes troupes, commandées par ſon fils Graſandor, dès qu'il le lui demanderoit, ſoit au nom du Chevalier de la verte épée, ſoit à ce nom qu'il avoit rendu ſi glorieux & ſi redoutable.

Les deux Princes ſe ſéparèrent avec les plus grandes marques d'eſtime & de tendreſſe. Mon cher Prince, dit Amadis à Graſandor en l'embraſſant, peut-être le ſort ceſſera-t-il de me perſécuter ; j'eſpère que nous nous reverrons dans un tems plus heureux pour moi, & que notre amitié ſera durable. Taffinor & Graſandor le

reconduisirent jusqu'à la barque sur laquelle il alloit descendre un fleuve qui se jettoit à vingt lieues plus bas dans la mer.

Le projet d'Amadis étoit de se rapprocher de la grande Bretagne; mais le sort en avoit autrement ordonné, & bientôt les plus terribles aventures devoient éprouver son courage.

Tandis que ce malheureux Prince erroit de Royaumes en Royaumes, éloigné de tout ce qui l'attachoit à la vie, l'injuste Lisvard étoit tranquille dans ses Etats : sa Cour étoit redevenue florissante, les plaisirs y renaissoient; des fêtes & de grandes parties de chasse où les Dames de sa Cour présidoient, attiroient dans ses Etats un grand nombre de Chevaliers étrangers.

Lisvard avoit été passer le mois de Mai à la belle maison de campagne qu'il avoit dans la forêt de Windsor, & chaque jour une chasse différente étoit l'amusement qui lui plaisoit le plus. Un grand cerf s'étant un jour échappé des toiles qu'il avoit eu la force & la légéreté de franchir, s'éloigna suivi de quelques chiens; & Lisvard animé vivement à sa poursuite, se trouva seul à l'extrémité de la forêt. Son ardeur n'avoit point été vaine, & le cerf très-mal mené étoit presque aux abois, lorsque Lisvard apperçut deux beaux enfans de six à sept ans,

dont l'un tenoit une grande lionne en lesse. Cet enfant, voyant passer près de lui ce cerf très-échauffé, lâcha la lionne qu'il anima par ses cris à sa poursuite; la lionne l'atteignit sans peine, & le terrassa fort près d'un buisson où Lisvard s'étoit caché pour observer la chasse singulière de ces enfans, & voir la fin de cette aventure. Les deux enfans accoururent en entendant le cerf qui bramoit sous les ongles tranchans de la lionne; le plus beau des deux fit la curée à cette bête, si terrible pour tout autre, & si douce pour lui, pendant que son compagnon, sonnant d'un cor, appelloit deux petits chiens courans qui vinrent les rejoindre pour partager ce que l'autre enfant leur avoit destiné.

Tous deux, après que la curée fut finie, couplèrent les deux chiens, remirent la lesse à la lionne, & reprenoient le chemin de l'Hermitage; ils commençoient à s'éloigner, lorsque Lisvard sortit du buisson en appellant doucement celui qui tenoit la lionne, qui s'arrêta & le joignit d'un air assuré : Aimable enfant, lui dit Lisvard, apprenez-moi qui vous êtes. Sire Chevalier, répondit-il, Nascian le saint Hermite m'a nourri jusqu'ici, & je ne connois que lui pour père.

Lisvard fut étonné de cette réponse; Nascian

étoit très-vieux, & sa réputation de sainteté ne permettoit pas de le soupçonner d'avoir un enfant de cet âge: desirant donc être mieux instruit, il se fit conduire par l'enfant à l'Hermitage. Il étoit situé sur une roche environnée de buissons épais; c'est-là que Lisvard trouva le saint homme en prière: Mon père, lui dit-il, j'ai quitté ma chasse pour suivre ce bel enfant que j'ai vu mener une lionne en lesse; je vous prie de m'apprendre quelle est sa naissance; sa physionomie & son maintien sont trop nobles pour qu'il ne soit pas né de parens illustres.

Pendant que Lisvard parloit, Nascian qui le regardoit attentivement, le reconnut pour son Roi; &, se jettant à ses genoux, il lui demanda pardon de ne lui avoir pas d'abord rendu les respects qu'il lui devoit. Mon père, lui dit Lisvard en le relevant avec affection, & le prenant par la main, puisque vous me connoissez, j'espère que vous ne refuserez pas de m'éclaircir sur la naissance de ce charmant enfant: vous pensez bien que la connoissance que vous m'en donnerez, ne lui peut être qu'avantageuse. En vérité, Sire, répondit Nascian, il est bien vrai que depuis plus de six ans je le nourris & l'aime comme si c'étoit mon fils; mais il ne l'est point, c'est un enfant que la Providence a jetté dans mes bras. Hélas! je l'ôtai de la

gueule de la lionne que vous avez vue, lorsqu'elle se portoit à ses petits sans l'avoir blessé, & l'enfant paroissoit n'être né que du jour précédent; cette même lionne, qui me connoissoit, obéit à ma voix, &, par la permission divine, laissa téter cet enfant avec ses lionceaux. Voilà, Sire, tout ce que je sais de son sort; j'ajouterai seulement que lorsque je voulus le baptiser, j'apperçus plusieurs caractères, les uns très-blancs, & les autres vermeils, imprimés sur son sein; je lus dans ceux que je pus entendre, le mot Esplandian, & c'est le nom que je lui donnai. L'autre enfant est fils de ma sœur & de l'ancien Chevalier Sergil. Mon père, lui dit le Roi plus surpris que jamais, cette aventure est vraiment merveilleuse; nous ne pouvons douter qu'il ne soit protégé par le Ciel, puisque la Providence l'a tiré d'un péril si terrible; je sens que le plus tendre intérêt m'émeut pour lui, & je vous prie en grace de vous trouver demain matin à la fontaine des sept Hêtres avec cet enfant, & le petit Sergil qui m'est cher aussi, puisqu'il est votre neveu, & que le brave Sergil que j'ai connu dans mes armées est son père. Nascian l'ayant assuré qu'il se rendroit à ses ordres, le Roi s'en retourna vers l'heure de midi. L'on commençoit à s'inquiéter de son absence, & Grumedan vint aussi-

tôt le prier, de la part de la Reine, de passer chez elle, pour lire une lettre qu'elle venoit de recevoir à l'instant. Cette lettre avoit été portée par une Demoiselle richement vêtue, montée sur un fort haubin *, & conduite par un nain. La lettre étoit scellée par une belle émeraude montée en or, sur laquelle étoient gravés ces mots : *Scel d'Urgande la Déconnue.*

Lisvard ouvrit cette lettre avec empressement, & lut : » Très-haut & très-puissant Prince, » Urgande la Déconnue qui vous aime, vous » avertit que le Damoisel allaité de trois diffé- » rentes nourrices doit vous être bien cher ; il » doit non-seulement sauver vos jours de la » plus périlleuse aventure, mais il assurera votre » gloire & votre repos, & sera cause de la paix » qui vous réunira, Sire, avec Amadis & la » Gaule. Le Damoisel est de race royale des » deux côtés, & surpassera, par sa valeur & » ses actions, les Chevaliers les plus renommés » de son tems. Il tiendra des trois nourrices » dont il a pris le lait : il aura la force, le » courage & la générosité de la lionne ; les » mœurs douces & la bienfaisance de la brebis ; » le don de plaire, la religion & l'esprit de la

* Cheval allant l'amble, & dont l'allure est très-vîte & très-douce.

» vertueuse nourrice qui lui donna son sein.
» Vous connoissez trop, Sire, le savoir de
» celle qui vous est tendrement attachée, pour
» hésiter à la croire. *Urgande la Déconnue.* «

Lisvard, plein de confiance pour Urgande, ne douta point qu'elle n'eût voulu lui parler de l'enfant à la lionne, qu'il venoit de trouver dans la forêt; il étonna beaucoup la Reine Brisène, en lui disant: Je suis sûr, Madame, que je viens de voir à l'instant l'enfant qu'Urgande m'annonce dans sa lettre, & que dès demain vous aurez le même plaisir que moi, lorsque vous verrez en lui la plus charmante créature qui respire. A ces mots, il lui raconta la rencontre qu'il avoit faite du petit Esplandian, & tout ce qu'il en avoit appris de la bouche de Nascian.

Galaor & la belle Oriane étoient présens à ce récit. Galaor assura le Roi que, quoiqu'il ne pût rien comprendre à cette aventure comme à la lettre d'Urgande, la certitude qu'il avoit qu'elle ne pouvoit jamais se tromper, lui rendoit cet enfant bien cher, puisqu'il en espéroit tout ce qu'il desiroit avec le plus d'ardeur, la réunion de la Gaule & d'Amadis avec la grande Bretagne & le Prince dont il s'étoit déclaré le Chevalier.

Qui pourroit exprimer la tendre émotion &

le trouble du cœur d'Oriane ? qu'elle eut de peine à cacher les ſentimens qui l'agitoient!... Mabille avoit enfin appris de la Demoiſelle de Danemarck quel avoit été le ſort du fils de ſa couſine ; elle en avoit inſtruit Oriane avec tous les ménagemens néceſſaires ; & l'heureuſe Oriane, cette tendre mère, cette épouſe ſecrette d'Amadis, rapprochant alors toutes les circonſtances, ne doutoit déja plus que le charmant enfant qu'elle alloit bientôt voir ne fût ſon fils, & ne fût ce gage ſi cher de l'amour le plus malheureux & le plus fidèle.

Le lendemain matin Liſvard & Briſène ſe rendirent de bonne heure avec les Princeſſes & les premiers de leur Cour, à la fontaine des ſept Hêtres où l'on avoit tendu de riches pavillons ; la Reine fit relever les murailles du ſien ; & la tendre Oriane, à moitié ſoutenue par Mabille, & contraignant à peine les mouvemens impétueux de crainte, d'eſpérance & de tendreſſe qui la mettoient hors d'elle-même, avoit les yeux fixés ſur la route de la forêt qui conduiſoit à l'Hermitage.

Bientôt l'on vit arriver le bon-homme Naſcian, ſuivi de deux Vavaſſeurs de ſes parens ; il conduiſoit les deux enfans par la main, & tout ce petit cortége étoit bien intéreſſant par ſa ſingularité. Eſplandian, beau comme l'amour,

portoit ſur ſon dos un grand lièvre, & dans ſes mains deux perdrix qu'il avoit tuées à coups de flèches ; Sergil tenoit la lionne en leſſe, & les deux Vavaſſeurs portoient ſur un brancard le grand cerf que les enfans avoient pris la veille ; les deux petits chiens couplés ſuivoient Sergil, en jouant & badinant autour de la lionne. Les Dames eurent d'abord un peu de peur de cette bête redoutable ; mais elles furent raſſurées par la préſence de Naſcian qui la fit coucher à ſes pieds.

Liſvard fit quelques pas au devant de Naſcian, l'embraſſa, le prit d'une main & le bel Eſplandian de l'autre, & fut les préſenter à Briſène : Voyez, lui dit-il, Madame, le plus beau Damoiſel que nous ayons jamais vu paroître dans cette Cour. Eſplandian, avec un maintien aſſuré, mais reſpectueux, parut l'avoir habitée depuis ſa naiſſance : Sire, dit-il, recevez avec plaiſir la chaſſe que je viens de faire ; ayez la bonté d'en faire le partage. Non, mon mignon, lui dit Liſvard, il faut que ce ſoit vous-même qui le faſſiez. Eſplandian rougit & n'en devint que plus beau. Tout-à-coup il prit ſon parti : Sire, dit-il, ce beau cerf eſt le plus noble des animaux que j'apporte, il eſt bien juſte que je vous le préſente ; je prie la Reine d'accepter ce lièvre ; & je meurs d'envie d'offrir ces deux

perdrix à cette belle Dame que j'ai tant de plaisir à voir. A ces mots, l'enfant n'osant s'avancer, alongeoit ses petits bras, & présentoit ses perdrix à la belle Oriane, avec une expression si touchante & si vive, que chacun admira son esprit comme sa beauté. Lisvard (heureusement pour Oriane qui ne pouvoit plus résister à ses premiers mouvemens) interrompit Esplandian en lui disant : Mais, mon mignon, il ne vous reste plus rien pour donner aux autres personnes de ma Cour. Ah! Sire, n'est-ce pas de votre main que ceux qui vous suivent doivent recevoir des graces, & ce grand cerf ne suffit-il pas pour celles que vous voudrez leur faire ? Le Roi, surpris & charmé de la gentillesse de cette réponse, l'embrassa pour la seconde fois.

Mon père, dit-il à Nascian, vous m'avez dit que le Ciel l'avoit conservé, pour le mettre en vos bras, & que désormais ce seroit à moi à seconder les vues que la Providence a sur lui. Je vous demande ces deux enfans; accordez-les moi pour les élever dans ma Cour, & les instruire de tout ce qui leur est nécessaire pour se rendre dignes & capables d'accomplir la destinée qu'Urgande annonce dans sa lettre. Nascian remit à l'instant l'un & l'autre enfant dans les mains de Lisvard & de Brisène, & se jet-

tant à genoux les yeux & les bras élevés au Ciel: Chers enfans, leur dit-il après quelques momens de silence, puisse l'Éternel vous bénir à jamais comme le fait un pauvre pécheur ! A ces mots, les deux enfans s'élançant des bras de Lisvard & de la Reine, volèrent aux genoux de Nascian qui les embrassa les yeux baignés de larmes.

La Reine se levant alors dit à Nascian: Puisque vous nous les accordez, je vais en faire le partage; je me charge de votre neveu; le premier mouvement du petit Esplandian ayant paru pour ma fille, je le remets entre ses mains. A ces mots, elle conduisit elle-même Esplandian à la belle Oriane qui le serra dans ses bras, éperdue de joie & de tendresse, sans oser ni sans pouvoir exprimer tout ce qu'elle sentoit en cet heureux moment.

Oriane étoit pleine de religion; elle n'a jamais plus de pouvoir que sur les âmes tendres & fidelles; cette Princesse avoit d'ailleurs besoin de conseils & d'ouvrir un cœur trop plein de l'excès de son bonheur; elle pria Nascian de l'écouter en confession avant son départ. Ce fut à ses genoux qu'elle avoua son mariage secret avec Amadis, la naissance de son fils, l'aventure affreuse qui l'avoit arraché de ses bras, & la certitude presque complette qu'Esplandian étoit

ce fils qui depuis six ans lui coûtoit tant de larmes. Nascian acheva facilement de lever les doutes que son cœur vouloit rejetter, en lui peignant exactement les langes dans lesquels il avoit trouvé son enfant enveloppé. Cette confession d'Oriane eut une suite bien heureuse, puisqu'elle instruisit Nascian du secret de cette naissance, & qu'il put dans la suite, & de l'aveu d'Oriane, s'en servir utilement pour la réunion des deux plus puissans Princes de l'Europe.

Cette réunion étoit encore bien éloignée; il sembloit que le sort eût fait choix d'Amadis pour donner l'exemple de tous les changemens de fortune, & de tous les périls que peuvent éprouver la constance, le courage & la vertu.

Ce Prince, en sortant de la Bohême & de la Cour de Taffinor pour se rapprocher un peu de la grande Bretagne, se trouvoit sur les confins de la Romanie, & près d'un port de mer tirant son nom de la ville de Sadine, qui s'élevoit en amphithéâtre sur les deux côtés qui le couvroient, & qui formoient l'aspect le plus majestueux & le plus agréable. Amadis, en tournant autour de cette ville dans laquelle il ne vouloit entrer que la nuit, pour que rien ne pût le distraire du dessein qu'il avoit pris de s'embarquer, vit au détour d'un rocher qui lui cachoit une belle plaine, une troupe nom-

breuſe & brillante de jeunes Dames accompagnées de pluſieurs Chevaliers armés qui ſe promenoient dans une belle prairie ; bientôt au milieu de cette troupe il en diſtingua une d'une blancheur éclatante qui paroiſſoit les commander ; & lorſqu'il eſpéroit être encore à tems de s'en éloigner, il s'apperçut avec quelque chagrin qu'une Demoiſelle ſuivie d'un Chevalier ſe détachoit pour lui parler.

Amadis crut qu'il ſeroit impoli de ne la pas attendre. Cette Demoiſelle l'abordant auſſi-tôt, vint lui dire que la belle Graſſinde ſa maîtreſſe le prioit de lui venir parler ; le premier mouvement d'Amadis fut de la refuſer. La Demoiſelle redoublant inutilement ſes inſtances, le Chevalier qui la ſuivoit, entendant cette converſation, s'avança d'un air préſomptueux, en lui diſant qu'il falloit bien de gré ou de force qu'il vînt parler à la Princeſſe Graſſinde. Amadis n'étoit pas accoutumé qu'on lui propoſât une pareille alternative : J'aurois pu, dit-il au Chevalier, me rendre à la prière que cette Demoiſelle m'a faite ; mais il me ſuffit que vous l'exigiez, pour que je m'y refuſe. Oh ! parbleu, s'écria le Chevalier, Brandafidel ſait punir les téméraires qui le refuſent ; & maintenant je vous ordonne de deſcendre de cheval, & d'y remonter après, la tête tournée du côté de la croupe,

tenant la queue de votre cheval au lieu de bride; & c'eſt dans cet état que je veux que vous vous préſentiez devant Graſſinde. C'eſt ce qu'il faudra voir, dit Amadis en ébranlant ſa lance; & peut-être aurez-vous bientôt la honte de paroître vous-même en cet état.

Ce Brandaſidel, fier de ſa force & de ſon adreſſe, courut auſſi-tôt ſur Amadis: il briſa ſa lance ſur ſon écu, ſans l'ébranler des arçons; mais un éclat de la lance briſée bleſſa dangereuſement Amadis à la gorge. Le coup de celui-ci fut pareil à ceux qu'il avoit coutume de porter. Brandaſidel enlevé des arçons, roula ſans connoiſſance ſur la pouſſière. Amadis s'appercevant qu'il n'étoit qu'étourdi de la force du coup, ſe porta ſur lui l'épée haute, en lui diſant: Chevalier, vous êtes mort ſi vous ne ſubiſſez les mêmes conditions que vous avez oſé me propoſer. Le préſomptueux Brandaſidel fut quelque tems ſans vouloir répondre; mais voyant briller l'épée d'Amadis à quatre doigts de ſa gorge, il eut la honte & la douleur d'être obligé de crier merci, de monter à cheval à reculons, & de rejoindre ainſi la belle Graſſinde. Cette Princeſſe, couſine de Taffinor, avoit trop entendu parler du Chevalier à la verte épée, pour ne pas le reconnoître à celle qui brilloit à ſon côté, comme à la valeur & à la force

avec laquelle il avoit vaincu Brandafidel qui paſſoit pour le plus redoutable Chevalier de cette contrée. Voyant le ſang qui couloit en abondance de la gorge d'Amadis, elle le ramena promptement à ſon palais où maître Héliſabel, fameux Chirurgien, fut promptement appellé. Héliſabel trouva la bleſſure aſſez profonde, pour annoncer au Prince de Gaule que la cure ſeroit longue, & que de plus de vingt jours il ne ſeroit en état de porter ſes armes.

Malgré toute la conſtance d'Amadis, il ne put apprendre ſans la plus vive douleur qu'il alloit être obligé de perdre un tems auſſi long ſans pouvoir ſe rapprocher d'Oriane.

Occupé ſans ceſſe de l'amour qu'il avoit pour elle, ce Prince ne s'apperçut point de celui dont Graſſinde ne put ſe défendre. Cette jeune Reine n'avoit été mariée qu'un an; elle en avoit à peine vingt; &, quoiqu'elle eût pris la réſolution de ne ſe point donner un maître, elle ne put vaincre le penchant qu'elle ſe ſentoit pour Amadis. Elle ne paſſoit pas un jour ſans aller ſavoir de ſes nouvelles; ſouvent elle étoit prête à lui découvrir les ſentimens qui l'agitoient; mais la timidité jointe à la modeſtie naturelle à ſon ſexe, la retinrent. Chaque fois qu'elle fut prête à ſe déclarer, l'air poli, mais froid, qu'Amadis eut toujours avec elle, lui

fit garder le ſilence. Graſſinde d'ailleurs chercha vainement à connoître quel étoit le Chevalier de la verte épée; elle ne pouvoit douter qu'il ne fût d'une bien haute naiſſance; mais elle ne put acquérir aucune connoiſſance, même ſur le pays qui l'avoit vu naître.

Depuis long-tems Amadis deſiroit de voir la Cour de l'Empereur de Grèce; & ne s'en trouvant pas éloigné, dès qu'il fut guéri de ſa bleſſure, & qu'il fut en état de porter les armes, il ſupplia Graſſinde de lui permettre d'aller à la Cour de l'Empereur d'Orient. Seigneur, lui dit-elle, il me ſeroit cher de vous retenir plus long-tems, mais je ſens qu'il ſeroit trop indiſcret de vous arrêter. Je deſirerois du moins obtenir une grace de vous avant votre départ. Ah! Madame, répondit vivement Amadis, ordonnez; il n'eſt rien que je ne doive & que je ne veuille faire pour vous prouver ma reconnoiſſance. Eh bien! Seigneur, j'avoue que j'ai le ſecret le plus important de ma vie à vous confier; mais il m'en coûteroit trop de vous ouvrir mon cœur en ce moment. Partez, Seigneur; le meilleur vaiſſeau de ma flotte vous portera dans les ports de la Grèce; Héliſabel ne vous quittera point: je connois trop à quel point votre courage peut vous expoſer à ne pouvoir vous paſſer de ſon ſecours. Tout ce que

j'oſe

j'ose exiger de vous, c'eſt de revenir me voir à votre retour de Grèce avant qu'une année ſoit expirée. Amadis le lui promit, lui baiſa la main, prit congé d'elle; & le vent étant favorable, il s'embarqua dès le lendemain avec ſes Ecuyers & maître Héliſabel. Il parcourut d'abord pluſieurs iſles de la Romanie, où ſouvent il eut occaſion d'exercer ſa valeur; mais il ne fut jamais connu, dans toutes ces occaſions, que ſous le nom du Chevalier à la verte épée.

Amadis étoit alors prêt d'éprouver preſque à la fois l'événement le plus cruel pour ſon amour, & le péril le plus affreux où ſa vie pût être expoſée.

Patin, que la mort de ſon frère avoit élevé ſur le trône des Céſars, ne pouvoit éteindre dans ſon cœur la flamme dont il brûloit pour Oriane: ſa préſomption naturelle & la dignité ſuprême dont il étoit revêtu, ne lui laiſſa pas craindre que Liſvard pût refuſer Oriane à ſes vœux; mais dans les premiers tems de ſon règne, n'oſant s'éloigner de Rome où l'ancien eſprit républicain fermentoit encore quelquefois, il envoya vers Liſvard l'ambaſſade la plus ſolemnelle, pour lui demander Oriane en mariage. Cette ambaſſade fut compoſée du Prince Saluſte Guide, ſon proche parent, de l'Archevêque de Tarente, & de la Reine Sardamire. Cette Prin-

ceſſe, douée de toutes les vertus & des qualités les plus aimables, étoit dans le printems de ſon âge & de la beauté la plus parfaite; l'Empereur l'envoyoit comme la perſonne la plus propre à gagner la confiance & l'amitié d'Oriane, & comme devant la recevoir des mains du Roi ſon père, & l'accompagner lorſqu'elle viendroit à Rome. Nous verrons plus loin quelle fut la ſuite funeſte de cette ambaſſade: les périls affreux qu'Amadis eſt prêt d'eſſuyer, ſont trop intéreſſans pour perdre ce Héros de vue.

Ce Prince, après avoir parcouru pluſieurs autres iſles de cette mer, après avoir vu les ruines de Troie & le tombeau d'Hector, comptoit ſe rendre en peu de jours à la Cour de l'Empereur de Grèce, un vent favorable ſembloit l'y porter; mais tout-à-coup un orage furieux s'étant élevé, la mer irritée & les Aquilons déchaînés le tinrent pendant trois jours & trois nuits dans l'attente d'un naufrage qui paroiſſoit inévitable. Le gouvernail briſé, les voiles déchirées ne laiſſoient plus d'eſpérance au Pilote; & les ténèbres d'une nuit obſcure l'euſſent d'ailleurs empêché de diriger ſon vaiſſeau vers quelque aſyle qui pût le mettre en sûreté. C'eſt dans l'attente d'une mort prochaine, que tous ceux qui montoient ce vaiſſeau le virent entrer dans un canal étroit entre des

roches escarpées, & sentirent une secousse capable de le faire engloutir, lorsqu'il toucha sur un bas-fond où dans l'instant même il fut arrêté. Le vaisseau qui se trouvoit être de la meilleure construction, résista pendant le reste de la nuit au choc des vagues qui le battoient; & la mer s'étant appaisée vers la pointe du jour, Amadis reconnut que le vaisseau, quoique échoué, n'étoit point endommagé, & qu'ayant touché sur un fond de sable très-près du rivage, il étoit facile de descendre à terre.

Amadis ayant fait préparer ses chevaux, & s'étant fait couvrir de ses armes, se préparoit à descendre à terre, lorsque le Pilote, après avoir monté au haut du mât pour reconnoître le pays, accourut à lui pour le retenir: Ah! Seigneur, lui cria-t-il, tous les écueils & tous les goufres de la mer sont moins à craindre que le lieu funeste où notre mauvais sort nous a jettés. Cette isle infortunée est nommée par le peuple l'isle du Diable. Depuis près de quarante ans un monstre horrible l'habite, & l'a dépeuplée de ses anciens habitans; rien ne peut résister à sa force, & aux défenses cruelles dont il est armé: sa bouche impure souffle ou des feux dévorans, ou le poison le plus mortel; la force, le courage ne peuvent rien contre ce monstre impénétrable à tous les coups.

Le cœur d'Amadis étoit trop grand, pour que rien pût y répandre la terreur; mais voulant s'inſtruire davantage, il feignit une eſpèce de crainte, & pria le Pilote de lui dire tout ce qu'il ſavoit au ſujet de ce monſtre ſi redoutable.

La naiſſance de ce monſtre, lui dit le Pilote, eſt affreuſe comme ſon exiſtence, & je frémis en vous la racontant.

Il y a quarante ans qu'un redoutable géant régnoit dans cette iſle, l'une des plus fertiles & des plus peuplées de la mer Egée. Ce géant étoit payen; il adoroit trois idoles monſtrueuſes, & le démon les animoit ſouvent pour répondre aux vœux du géant. Une fille aſſez belle, mais ayant des mœurs plus atroces encore que ſon père, étoit l'unique fruit qu'il eût de ſon mariage avec une Dame vertueuſe & chrétienne, qui gémiſſoit des vices que chaque jour elle voyoit développer dans le cœur de ſa fille. Cette jeune géante, contrainte par la ſévérité de ſa mère, conçut un amour inceſtueux pour ſon père; & celui-ci n'étant point retenu par les loix ſacrées de la religion & de la nature, un crime affreux ſuivit de près ce coupable amour.

La jeune géante ſentit bientôt que ce crime avoit des ſuites qu'elle ne pourroit jamais cacher; & ſe promenant un jour avec ſa vertueuſe mère ſur les bords d'un abîme, elle eut la

barbarie de l'y précipiter. Le géant libre par la mort de son épouse, consulta les Dieux, & le démon se servant de cet organe, lui conseilla d'épouser publiquement sa fille, & lui promit que l'enfant qu'elle mettroit au jour tiendroit d'eux trois pour la figure, qu'il seroit d'une force surnaturelle, & couvert par la nature d'armes impénétrables.

Les neuf mois étant expirés, l'incestueuse géante mit au monde un monstre dont la tête étoit celle d'un tigre, la stature & les bras d'un homme; ses mains & ses pieds étoient armés des griffes tranchantes d'un lion; un poil hérissé, dur comme le plus fort acier, couvroit sa peau écailleuse; deux longues ailes de chauve-souris enveloppoient son corps presque en entier, & lui servoient également pour s'élever en l'air & pour le couvrir. Le géant remarqua que les Dieux ne l'avoient point trompé, & que son fils rassembloit tous les traits qui caractérisoient chacun d'eux: il voulut en vain lui donner des nourrices, le monstre dévora le sein des trois premières qui lui furent offertes, & l'on fut contraint à le faire vivre du lait de vingt vaches qui suffisoient à peine pour lui.

Six semaines après sa naissance, le monstre surpassoit déja le géant son père en hauteur. Sa mère voulut le voir dès qu'elle fut rétablie, &

le géant la conduisit dans la tour où jusques-là le monstre, qu'on avoit nommé l'Endriaque, avoit été renfermé. A peine eut-il apperçu sa mère, qu'il s'élança sur elle, & que lui déchirant le sein avec ses griffes tranchantes, il lui dévora le cœur. Le géant outré de colère, voulut lui donner la mort, & lui lança son épée avec violence; mais la pointe n'ayant pu percer les écailles du monstre, l'épée rejaillit, se retourna, & revint percer le cœur du géant. L'Endriaque alors s'élança hors de la tour, déploya ses grandes ailes, & s'envola sur la cime d'un rocher d'où bientôt il fondit sur les malheureux habitans de l'isle qu'il dévora tous les uns après les autres, ne conservant que les quadrupèdes dont chaque jour il faisoit sa nourriture.

Depuis quarante ans, continua le Pilote, ce monstre existe, & nul voyageur malheureux n'aborde dans cette isle funeste qu'il n'en soit dévoré.

Amadis, plus saisi d'horreur de la naissance de ce monstre que du péril de le combattre, résolut d'en purger la terre, & de ne paroître à la Cour de l'Empereur de Grèce qu'après l'avoir exterminé, pour remettre sous la puissance de cet Empereur une isle florissante autrefois, & comprise alors dans les Etats soumis à cet Empire.

Il ſe fit deſcendre à terre avec Gandalin, Héliſabel & ſon nain; &, quoiqu'ils ſe jettaſſent en larmes à ſes genoux, rien ne put le diſſuader de chercher le monſtre & de le combattre.

Lorſqu'Amadis apperçut de loin un vaſte grouppe de rochers noirs où le monſtre avoit choiſi ſa retraite, il fit entrer ceux qui le ſuivoient dans une caverne, leur ordonna de s'y cacher & de l'attendre: Cher Gandalin, dit-il à ſon Ecuyer, ſi je ſuccombe dans cette cruelle aventure, porte mon anneau à la charmante Oriane, & dis-lui que la mort la plus affreuſe m'a paru encore plus ſupportable qu'une cruelle abſence. Gandalin baigné de larmes promit d'obéir, & le héros s'avança vers le pied du mont couvert par les rochers.

Bientôt un ſiflement aigu & quelques tourbillons de fumée annoncèrent que le monſtre étoit proche. Le cheval d'Amadis reculant épouvanté à l'aſpect horrible de l'Endriaque, Amadis fut obligé de deſcendre; &, ſe ſaiſiſſant de ſa lance pour parer le premier choc, il s'avança ſur le monſtre qui, déployant à moitié ſes longues ailes, ſe préparoit à fondre ſur lui.

Amadis joignant le ſang-froid à l'intrépidité des héros, & ſachant que le monſtre étoit invulnérable, eſpéra du moins que ſes deux gros

yeux qui brilloient comme des charbons allumés, ne le feroient pas; il eut l'adreffe dans la première atteinte de frapper l'Endriaque du fer de fa lance dans l'œil gauche qu'il lui creva. Le monftre recula quelques pas par la force de la douleur, en jettant un cri terrible; mais bientôt s'élançant fur Amadis qui lui porta fa lance à la gueule, il fe jetta de lui-même deffus pour la brifer avec fes dents: elle fut en effet brifée; mais le fer & le tronçon du fuft reftèrent attachés dans le fond de la gueule du monftre, de façon qu'il verfoit un torrent de fang qui lui tomboit dans l'eftomac, lui faifoit perdre haleine, & même empêchoit fa gueule meurtrière de pouvoir ferrer une proie.

Amadis lui porta vainement des coups terribles de fa bonne épée; la lame rebondit chaque fois fans l'entamer, comme s'il eût frappé fur une enclume; il réuffit cependant à lui enfoncer profondément fon épée dans les nafeaux avant que d'être faifi, & ce nouveau coup augmenta beaucoup l'effufion du fang dont ce monftre étoit à moitié fuffoqué. Le Prince de Gaule fe crut à fa dernière heure, lorfque l'Endriaque, malgré les bleffures qu'il avoit reçues, parvint enfin à le faifir entre fes griffes cruelles qui brifoient les mailles de fon haubert, & pénétroient dans fon corps: Je meurs en t'ado-

rant, divine Oriane, s'écria-t-il en cet affreux moment; mais l'Amour veilla ſans doute ſur la vie du plus parfait de tous les amans. En cet inſtant même le monſtre, étouffé par la quantité de ſang qu'il avaloit, détendit ſes griffes, tomba ſur le dos, & ſur le champ expira, en vomiſſant un torrent de feux & d'une fumée empoiſonnée, parmi lequel Héliſabel & Gandalin qui s'étoient avancés crurent voir un noir démon qui ſe précipita dans un abîme.

Amadis s'étant relevé, fit quelques pas en chancelant; il fut heureuſement apperçu par ſes deux fidèles ſerviteurs qui volèrent à ſon ſecours, mais qui ne purent arriver que lorſqu'il étoit déja étendu ſur le ſable ſans aucune connoiſſance.

Gandalin délaça promptement ſon caſque, & s'apperçut qu'il reſpiroit encore. L'odeur empeſtée qui les ſaiſit, leur fit juger que la force du poiſon agiſſoit encore plus ſur Amadis, que les bleſſures dont ſon corps étoit couvert. Héliſabel heureuſement l'avoit prévu, & lui verſant dans la bouche & dans le nez un élixir précieux, Amadis entr'ouvrit un œil mourant. J'expire, ô mon cher Gandalin! Ah! je te conjure de joindre à l'anneau que je t'ai donné pour porter à la divine Oriane, ce cœur qui n'aima jamais qu'elle, & qui brûle encore pour

elle à mon dernier ſoupir. Gandalin penſa mille fois expirer de douleur à ces paroles; mais Hélifabel ſoulevant la tête d'Amadis, & le frottant de nouveau de ſon élixir: Banniſſez ces idées funeſtes, Seigneur, s'écria-t-il; ne ſuis-je pas avec vous pour vous rappeller à la vie? En effet, Amadis commença bientôt à reprendre ſes ſens & quelque force; mais le ſang commençant à couler plus vivement de ſes bleſſures, ils le déſarmèrent promptement; & le ſavant Hélifabel ſut arrêter ce ſang, & traiter ſes bleſſures avec tant d'adreſſe, qu'ils reconnurent qu'Amadis alloit bientôt ſe trouver en état d'être tranſporté.

Pendant les premiers momens de calme, Gandalin ſonna d'un cor pour appeller les gens de l'équipage, ainſi qu'il en étoit convenu, ſi ſon maître étoit vainqueur; & tandis qu'ils accouroient pleins de ſurpriſe & de joie, il examinoit avec horreur le monſtre affreux qui couvroit un vaſte terrain de ſon corps.

Les gens de l'équipage tendirent promptement un pavillon ſous lequel Amadis fut porté. Hélifabel & Gandalin, par leurs ſecours aſſidus, achevèrent de le rappeller à la vie; & dès le ſecond jour Hélifabel l'aſſura que la ſeule perte qu'il avoit faite de preſque tout ſon ſang rendroit la cure un peu longue, & il ne lui

laiffa pas efpérer de pouvoir fortir de fon lit avant la fin du mois.

Amadis, regrettant vivement tous les momens qu'il perdoit fans fe rapprocher d'Oriane, crut auffi n'en devoir pas perdre pour faire favoir à l'Empereur que l'ifle de l'Endriaque étoit délivrée de ce monftre ; que le Chevalier de la verte épée la remettoit fous fa puiffance ; mais que, bleffé dans le combat, il étoit encore hors d'état de pouvoir lui aller embraffer les genoux.

Hélifabel étant très-connu dans la Cour de l'Empereur de Grèce, écrivit tous les détails de ce combat terrible ; & chargea l'Exprès de remettre fa lettre au Comte de Salender, frère de la belle Graffinde, pour que ce Prince la préfentât à l'Empereur.

La furprife & l'admiratlon de ce Prince fut extrême, en apprenant la fin de l'horrible aventure dans laquelle tant de braves Chevaliers de fes Etats avoient perdu la vie. Son premier mouvement fut de vouloir lui-même voler au fecours du Chevalier de la verte épée ; mais fon âge & la prière de l'Impératrice l'ayant retenu, l'Empereur députa le Prince Gaftilles fon neveu, avec le Comte de Salender, pour aller trouver le Chevalier de la verte épée, lui rendre les plus grands honneurs, & l'amener le plutôt qu'il feroit poffible dans fa Cour ; il

les fit ſuivre par le meilleur Peintre de ſes Etats, avec ordre de deſſiner exactement l'Endriaque, ce Prince ayant réſolu d'élever un monument dans ſa capitale & dans l'iſle, où l'on verroit en bronze, de grandeur naturelle, ce monſtre effroyable, & le brave Chevalier qui l'avoit terraſſé ſous ſes coups.

Gaſtilles & le Comte de Salender firent en peu d'heures le trajet qui les ſéparoit de l'iſle de l'Endriaque, & rendirent au Chevalier de la verte épée l'hommage qu'ils devoient à ſa valeur. Malgré ſa pâleur & ſa foibleſſe, ils admirèrent la nobleſſe & la beauté de ſa figure, & jugèrent à ſes propos que ce ne pouvoit être que quelque grand perſonnage qui cachoit ſon véritable nom.

Dès le lendemain matin ils allèrent viſiter le cadavre de l'Endriaque, & ne purent le voir ſans horreur & ſans la plus grande ſurpriſe qu'un Chevalier eût pu vaincre tout ſeul un pareil monſtre : malgré la puanteur exceſſive qu'il exhaloit, un habile Peintre en prit la meſure, & le peignit avec exactitude.

Deux jours après leur arrivée, Héliſabel, voyant que le Chevalier bleſſé pouvoit ſoutenir la mer, le fit tranſporter dans le vaiſſeau dont le trajet fut également heureux ; & ſon arrivée étant annoncée déja dans le port de Conſtan-

tinople, le vaisseau qui portoit ce Chevalier de la verte épée fut salué par tous les vaisseaux de la flotte impériale, & par tous les forts qui défendoient l'entrée du port.

L'Empereur croyant ne pouvoir trop honorer sa valeur, vint au-devant de lui, suivi d'une riche litière, l'embrassa tendrement, & le fit conduire à son palais. L'Impératrice ne tarda pas à paroître, & malgré la foiblesse d'Amadis, il se mit à ses genoux pour lui baiser la main; mais la Reine le releva d'un air plein de grace, & le força de s'asseoir auprès d'elle. La jeune Reine Menoresse qui suivoit l'Impératrice, cherchoit en vain à démêler ses traits. Ayant dans un voyage été défendue par Galaor qui punit des brigands qui l'avoient attaquée, elle avoit été frappée de la ressemblance que le Chevalier de la verte épée avoit avec lui. Elle soupçonna que ce Chevalier pouvoit être de l'illustre race des Princes de Gaule, & communiqua son soupçon à l'Empereur; mais ce Prince, aussi rempli d'égards que magnanime, respecta le secret dans lequel le Chevalier de la verte épée vouloit tenir son nom, & se contenta de dire que, quel qu'il pût être, ce Chevalier honoroit toutes les Cours qui le recevoient, & qu'heureux seroit le Souverain qui l'acquerroit pour son gendre ou pour son beau-frère.

Les Dames étoient prêtes à demander au Chevalier les détails de ſon périlleux combat, lorſque la jeune Princeſſe Léonorine, fille unique de l'Empereur, âgée de ſept à huit ans, parut avec deux jeunes Princeſſes de ſon âge, filles du Roi de Hongrie. Léonorine eût été priſe pour la Déeſſe de la jeuneſſe; elle en avoit la grace & la beauté. Amadis, en la voyant, fut ſi vivement frappé de la trouver ſi belle, qu'il ſe rappella le premier moment où la divine Oriane, étant à peu près du même âge, parut la première fois à ſes yeux dans la Cour du Roi d'Ecoſſe: cette penſée le jetta dans une diſtraction ſi profonde, qu'il baiſſa ſes yeux d'où bientôt il ſortit un torrent de larmes. Toute la Cour fut ſurpriſe, & commençoit à le blâmer d'oublier la compagnie qui l'entouroit; mais l'Empereur reconnoiſſant qu'une violente paſſion dont il n'étoit pas le maître l'occupoit en ce moment, fut le premier à l'excuſer, & le prenant par la main: Seigneur Chevalier, lui dit-il, voici ma fille qui vient vous féliciter ſur votre victoire. Amadis, revenant à lui, rougit de l'état où l'Empereur l'avoit ſurpris, & répara cette faute avec toute la nobleſſe & la galanterie qui le rendoient auſſi ſupérieur dans les Cours, qu'il l'étoit dans les combats par ſa valeur.

La jeune Léonorine fut si frappée de tout ce qu'elle admiroit dans le vainqueur de l'Endriaque, que, passant promptement dans son appartement, elle en revint aussi-tôt avec deux riches couronnes à la main: Seigneur Chevalier, lui dit-elle, voici deux couronnes dont l'Empereur m'a fait présent pour en disposer à mon gré; toutes deux viennent de mon bisaïeul Apollidon qui les fit faire avec dix autres pour la belle Grimanèse; je ne peux en faire un meilleur usage que de vous les offrir, sous quelques conditions que je vous prie d'accepter avant que je vous les déclare. Ah! Madame, s'écria-t-il, je n'en imagine aucune qui puisse m'empêcher de vous obéir. Eh bien! Seigneur, dit Léonorine avec un air d'embarras qui parut animer les roses de son teint, j'exige que vous donniez l'une de ces deux couronnes à la Demoiselle que vous jugerez être la plus belle, que vous réserviez la seconde pour la plus excellente Dame que vous connoissiez, & que vous nous déclariez quel est le sujet des larmes que vous avez versées lorsque j'ai paru devant vous.

Amadis rougit, & se trouva dans le plus grand embarras; cette troisième demande étoit le secret de son ame. Se remettant enfin: Madame, lui dit-il, la plus brillante couronne

de l'univers feroit encore au deffous de celle que vos charmes naiffans méritent : permettez-moi donc de vous la rendre, & d'ofer en couronner vos beaux cheveux. Pour la feconde, il faut donc avouer que je la réferve pour une Dame qui raffemble les vertus & les perfections les plus céleftes ; elle n'avoit que votre âge lorfque je la vis la première fois. Ah ! Madame, vous m'avez fi fortement rappellé ce moment qui décida du refte de ma vie, que je vous avoue que je n'ai pu m'empêcher de verfer des larmes : je vous conjure de ne m'en pas demander davantage. Je m'en tiendrai donc, dit Léonorine avec autant de grace que de politeffe, à vous prier d'accorder à l'Empereur mon père le plus de tems que vous pourrez paffer loin de celle dont vous conservez un fouvenir auffi cher ; & puifque vous voulez que j'accepte cette couronne dont plufieurs Princeffes feroient plus dignes que moi, recevez du moins cet anneau, & ne le remettez jamais qu'à quelqu'un que vous jugerez digne d'être mon Chevalier. Ah ! divine Princeffe, je vous le jure, s'écria vivement Amadis ; & vous verrez peut-être bientôt à vos piéds l'un de mes proches parens vous préfenter cet anneau, & vous jurer une obéiffance éternelle. Amadis penfoit en ce moment à Galaor ; mais ce bonheur

heur étoit destiné pour un Chevalier plus fidèle, & qui devoit lui être encore plus cher: nous verrons dans la suite que ce fut Esplandian même qui rapporta cet anneau précieux à la belle Léonorine.

Amadis desiroit vivement partir & se rapprocher de la grande Bretagne; mais l'Empereur & les Princesses trouvoient toujours de nouveaux prétextes pour le retenir; la jeune Léonorine se plaisoit souvent à le tourmenter avec le badinage & les graces de son âge. Un jour entr'autres, voyant qu'un propos qu'il venoit de tenir annonçoit son départ pour le lendemain, elle fit signe aux enfans de son âge d'entourer le Chevalier: Voyons, lui dit-elle, si vous aurez autant de courage pour rompre les chaînes qui vous retiennent, que vous en montrâtes contre l'Endriaque. Vraiment, Madame, je n'avois alors à combattre qu'un démon, & je ne suis pas assez téméraire pour oser combattre des Anges. Eh bien, continua la charmante Léonorine, sachez que vous ne sortirez point de cette dure prison, que vous ne m'ayiez promis de rester encore trois jours avec nous, & que vous ne m'ayiez renouvellé le serment de me renvoyer l'anneau par celui d'entre vos proches que vous choisirez pour être mon Chevalier.

Amadis lui baiſa la main en le lui promettant.

L'Empereur regretta plus d'une fois dans ſon cœur que le Chevalier de la verte épée fût déja ſoumis au pouvoir de l'amour ; pénétré d'admiration pour lui, quoiqu'il ignorât ſa naiſſance, quoiqu'il fût alors homme fait, & que Léonorine ne fût encore qu'un enfant, il eût deſiré pouvoir ſe l'attacher par les liens les plus ſacrés, dès que ſa fille ſeroit en âge d'être mariée. Seigneur Chevalier, lui dit-il un jour, permettez-moi de vous ſommer ſérieuſement de tenir à ma fille la parole qu'elle a reçue de vous. Votre haute ſageſſe me rend sûr que vous ne pouvez choiſir qu'un Chevalier digne de l'héritière de cet Empire, & je ne permettrai point qu'elle en accepte d'autre que celui qui nous viendra de votre main. Amadis lui répondit reſpectueuſement qu'il tâcheroit de ſe rendre digne de la confiance dont il l'honoroit.

L'Impératrice, ſachant que le Chevalier de la verte épée brûloit du deſir de retourner dans la grande Bretagne, & qu'il avoit habité ſouvent ce Royaume, ne put s'empêcher de lui dire un jour qu'elle étoit ſurpriſe qu'il n'eût jamais parlé des merveilles du palais que ſon grand-père Apollidon avoit élevé ſi près de la grande Bretagne. Madame, lui répondit-il, j'ai

vu l'arc des loyaux amans; & j'ai ſouvent admiré tout ce que le grand Apollidon a raſſemblé dans l'iſle ferme. Ah! lui dit-elle, perſonne n'eût été plus propre que vous à mettre cette grande aventure à fin. Vous avez trop bonne opinion de moi, Madame, cette aventure étoit ſans doute réſervée aux plus grands Princes. On dit que l'Iſle ferme a depuis été conquiſe par Amadis, fils de Perion, Roi de Gaule. En vérité, dit auſſi-tôt l'Empereur, j'ai ſouvent penſé que vous êtes cet Amadis ſi renommé par ſes vertus & par ſa gloire; mais ce qui m'empêche de m'arrêter à cette idée, c'eſt que je ne peux imaginer qu'un ſi grand Prince eût quitté le cœur de l'Europe, & ſe trouvât preſque ſeul ſur les bords du Boſphore, ſi loin de tout ce qui doit l'attacher. Amadis embarraſſé laiſſa tomber ce propos ſans rien répondre; & l'inſtant d'après, l'idée de ſa chère Oriane maîtriſant ſes ſens & ſon cœur, il retomba dans la ſombre rêverie qu'on avoit déja remarquée, & quelques larmes coulèrent de ſes yeux. L'aimable Reine Menoreſſe, qui s'étoit priſe d'amitié pour lui, fut vivement touchée de ſon état: Ne retenons plus, dit-elle à l'Empereur, ce brave Chevalier, je vois qu'il en coûte trop à ſon cœur; & vous, belle Léonorine, dit-elle à la Princeſſe, laiſſez-le aller à la recherche du

Chevalier qu'il vous destine, & présentez-lui le dernier présent que vous lui réservez. Léonorine s'étant fait apporter aussi-tôt six épées d'une beauté parfaite, & dont les lames avoient été forgées en Syrie, par le plus habile ouvrier de Damas, elle le pria de les recevoir de sa main, & de n'en faire don qu'à ceux qu'il croiroit les plus dignes de les porter: Ah! Madame, ils ne les recevront de la mienne, qu'en jurant de vous servir avec le même zèle & le même attachement que je vous consacre à jamais.

Amadis ayant enfin pris congé de l'Empereur, s'embarqua le lendemain matin, enchanté de cette aimable Cour, & de tous les dons charmans qui brilloient dans la jeune Léonorine. Un vent favorable le porta dans peu de jours où la belle Grassinde devoit l'attendre; &, quoiqu'il fût loin encore de la grande Bretagne, il sentoit son cœur un peu moins oppressé d'avoir franchi quelques degrés de la distance qui le séparoit d'Oriane.

Grassinde fut bien attendrie en revoyant le Chevalier de la verte épée; &, connoissant que sa modestie le faisoit parler trop légérement sur les périls qu'il venoit d'essuyer, elle se fit rendre compte par Hélisabel de son combat contre l'Endriaque, & de tout ce qu'il avoit éprouvé

dans la ſuite de ce voyage. Amadis ſe plut à parler plus long-tems de la Cour de l'Empereur, de la jeune Léonorine, & de toutes les marques d'amitié qu'il avoit reçues dans cette Cour, & ſur-tout du Comte de Salender ſon frère. Je ne ſuis pas ſurpriſe, lui dit-elle, que mon frère ſe ſoit pris d'un tendre attachement pour vous : nous nous aimons dès notre enfance, & nos ſentimens furent toujours les mêmes. Vous ſerez peut-être ſurpris lorſque vous ſaurez que le don que vous m'avez promis, & qu'il eſt tems que je vous déclare, eſt une ſuite de l'excès de l'amitié qu'il eut toujours pour moi. Amadis frémit en entendant parler de ce don, & craignit vivement que quelque nouvelle entrepriſe à laquelle ce don l'engageroit, ne l'éloignât encore de ſa chère Oriane.

Le premier exploit de mon frère qui n'avoit encore nulle paſſion dans le cœur, dit-elle, fut de faire élever un perron ſur les frontières de la Romanie, d'y faire placer mon portrait, & de ſoutenir pendant trois mois contre tous les Chevaliers qui ſe préſenteroient, que je ſurpaſſois en beauté la Dame de leurs penſées. Mon frère, après avoir eſſuyé bien des combats, ſortit vainqueur de cette folle entrepriſe; & toutes les Dames des Royaumes voiſins furent

un peu humiliées par sa victoire. Je vous avoue, Seigneur, que je ne pus m'empêcher d'être sensible à ce triomphe, & que tout autre qu'un frère, quelque Chevalier qui vous eût ressemblé, en eût peut-être reçu la récompense; mais je n'oserois plus aujourd'hui tenter de jouir une seconde fois d'une pareille gloire, si je ne savois que rien ne peut vous résister. J'ai souvent entendu parler, continua-t-elle, de la beauté des Dames de la grande Bretagne; & le don que je vous demande, c'est de me conduire à cette Cour, & de me faire remporter sur les Dames de celle de Lisvard, le même avantage que j'ai sur celles de la Romanie.

Amadis, affligé d'une pareille demande, resta quelque tems sans répondre; il eût mieux aimé périr de mille morts, que d'attenter à la gloire de la belle des belles; & la divine Oriane lui paroissoit en tout si supérieure à Grassinde, qu'il auroit cru se trouver sans force & sans courage, au moment où son bras eût osé porter quelque atteinte à sa gloire. Grassinde commençoit à se trouver offensée de l'embarras qu'Amadis montroit à lui répondre, lorsque celui-ci reprenant ses esprits: Expliquez-vous, lui dit-il, Madame; vous ne prétendez sans doute remporter la palme de la beauté que sur les Demoiselles de cette Cour, & vous ne voudriez pas offenser la

belle Reine Brisène? Non, certes, lui répondit-elle, & je ne prétends qu'à vous voir forcer les Chevaliers Bretons d'avouer que celles au cœur desquelles ils prétendent, ne peuvent égaler la Princesse de Romanie. Amadis avoit eu l'adresse de bien établir cette distinction, en pensant que sa chère Oriane n'étoit plus du nombre des Demoiselles, & que par conséquent sa gloire ne pouvoit courir aucun risque par l'espèce de défi que Grassinde lui proposoit de faire; il lui dit donc qu'il étoit prêt à la suivre, & que peut-être, dès qu'elle paroîtroit à cette Cour, aucun Chevalier ne se présenteroit pour le combattre.

Grassinde, très-contente de cette réponse, ordonna les apprêts de tout ce qui pouvoit rendre son arrivée à Londres également brillante & magnifique. Pendant qu'on s'occupoit des préparatifs nécessaires, Amadis s'amusoit souvent à chasser; mais c'étoit bien moins le plaisir de courre un cerf qui l'attiroit dans la forêt, que le desir de la solitude, & de pouvoir se livrer tout entier à des pensées qui lui peignoient sans cesse celle qu'il adoroit: abandonnant presque toujours la chasse dès que le cerf étoit lancé, l'endroit le plus épais & le plus sauvage de la forêt étoit celui qui lui plaisoit le plus.

Un jour qu'il s'étoit égaré plus loin qu'à l'ordinaire avec le seul Gandalin à sa suite, il fut très-surpris en trouvant un beau cheval blanc étendu mort, & couvert de blessures qui saignoient encore ; le moment d'après, il entendit quelques foibles plaintes ; il y courut, & vit un Chevalier mourant, & dont le sang couloit sur l'herbe. Il s'empressa de lui donner du secours ; mais de quelle douleur ne fut-il pas saisi, lorsqu'après avoir essuyé le sang qui lui couvroit le visage, il le reconnut pour être son cher Bruneau de Bonnemer ? Il fit un cri, en mouillant son front de ses larmes & les mêlant avec son sang : Ah ! mon cher Lasinde, dit Bruneau d'une voix mourante, tu t'es fait bien long-tems attendre ; je me meurs. Qu'est devenu Angriotes ? Ah ! cher Amadis, que de larmes vous donnerez à votre meilleur ami ! Amadis ne s'occupa d'abord qu'à bander ses plaies, & à arrêter son sang ; il eût eu peine à réussir, sans le secours de Gandalin & de Lasinde, écuyer de Bruneau, qui revenoit en ce moment, avec deux têtes hideuses attachées à l'arçon de sa selle. Ce fut par Lasinde qu'Amadis apprit que Bruneau s'étant écarté d'Angriotes d'Estravaux son compagnon, il avoit été surpris par six brigands qui, commençant par tuer son cheval avant qu'il eût pu se mettre en défense, l'a-

voient aſſaſſiné ; qu'Angriotes étant accouru dans le moment où Bruneau tomboit, il avoit couru ſur ſes aſſaſſins, les avoit mis en fuite, aidé par ſon Ecuyer & par lui ; & que, tandis qu'Angriotes les pourſuivoit, il avoit été chercher du ſecours pour ſon maître. Un ancien Hermite qui ſuivoit Laſinde, arriva dans ce moment ; alors, tous les quatre déſarmant doucement Bruneau, l'Hermite viſita ſes bleſſures qui ſe trouvèrent plus nombreuſes que mortelles ; & le ſang étant arrêté, Bruneau reprit un peu ſes ſens, reconnut qu'il étoit dans les bras de ſon cher Amadis. Laſinde lui montra les deux têtes qu'Angriotes venoit de lui donner, en lui diſant qu'il ne ceſſeroit pas de pourſuivre le reſte des aſſaſſins de ſon compagnon.

L'Hermite ayant fait un brancard, fit tranſporter Bruneau dans ſon Hermitage. Pendant ce tems, Amadis entendant un bruit d'armes dans la forêt, ſe couvrit promptement de celles de Bruneau, & vola vers le lieu d'où ce bruit partoit ; il y trouva le brave Angriotes le dos appuyé contre un chêne, qui ſe défendoit avec courage contre huit hommes armés, dont l'un rendoit les derniers ſoupirs à ſes pieds. Le terrible Amadis en fit tomber deux autres des premiers coups qu'il frappa ; chargeant les cinq autres avec fureur, un ſeul reçut encore la

mort, les autres l'évitèrent par une prompte fuite. Angriotes avoit été bleſſé dans ce dernier combat par les quatre ſcélérats qui s'étoient joints à ceux qu'il pourſuivoit ; &, ſans le ſecours d'Amadis, qu'il prit d'abord pour Bruneau, ce Chevalier eût peut-être ſuccombé ſous leurs coups. Amadis ayant levé la viſière de ſon caſque, Angriotes l'embraſſa tendrement. Ils reprirent enſemble le chemin de l'Hermitage, dont l'hôte partagea ſes ſoins entre les deux bleſſés ; & le lendemain, l'Hermite les voyant en état d'être tranſportés, Amadis les fit conduire au château de Graſſinde qu'il trouva dans la plus mortelle inquiétude, & preſque ſeule : cette Princeſſe ayant envoyé tous ceux de ſa ſuite en état de porter les armes, pour chercher Amadis & lui donner des ſecours, craignant que les brigands de la montagne ne ſe fuſſent avancés juſques ſur ſes frontières, comme ils avoient oſé s'y porter quelquefois.

Les ſoins les plus aſſidus & l'habileté d'Héliſabel réuſſirent à remettre Angriotes & Bruneau de Bonnemer en état de ſortir ; & dès qu'ils purent s'armer, Graſſinde s'embarqua ſuivie de ces deux Chevaliers & d'Amadis, & fit voile pour la grande Bretagne.

Ce fut pendant le trajet, qui fut aſſez long, mais paiſible, qu'Amadis entendit parler pour

la première fois du jeune Esplandian; Angriotes, en causant avec lui de tout ce qui s'étoit passé depuis son absence à la Cour de Lisvard, lui raconta comment Nascian avoit remis entre les mains de ce Prince ce bel enfant dont on ignoroit la naissance, & dont les premiers jours avoient été marqués par des événemens aussi merveilleux. Angriotes ajouta que Lisvard avoit donné le petit Esplandian à sa fille Oriane, avec Ambor son fils; mais qu'il en étoit presque fâché, parce que son fils, quoique bien fait & grand pour son âge, paroissoit bien laid auprès d'Esplandian. N'importe, mon ami, dit Amadis, il ne peut sortir rien que de bon & d'estimable d'un aussi preux Chevalier; & dans le dessein où je suis d'armer Chevalier mon cher & brave Gandalin, qui devoit l'être avant Enil, si vous voulez me le confier pour quelques années, il remplacera Gandalin dès que nous serons arrivés dans l'isle ferme. Angriotes accepta cette offre avec reconnoissance.

Pendant le tems qui s'étoit écoulé, tant pour la guérison de Bruneau, que pour le voyage de Grassinde, il étoit arrivé bien des événemens à la Cour de Lisvard. La Reine Sardamire, le Prince Saluste Guide, Duc de Calabre, & l'Archevêque de Tarente, étoient arrivés pour faire la demande d'Oriane avec le

ſuperbe & nombreux cortége que l'Empereur Patin leur avoit donné ; une armée navale les avoit eſcortés & portés ſur les côtes de la grande Bretagne. Ils étoient abordés dans le port de la grande cité de Tagades où Liſvard ſe trouvoit alors, & les trois Ambaſſadeurs avoient eu déja l'audience la plus favorable du Roi de la grande Bretagne.

Oriane n'étoit point pour lors à la Cour ; & dans l'abſence de ſon cher Amadis, Mirefleur où ce Prince avoit embelli ſes jours, étoit le lieu qu'elle habitoit avec le plus de plaiſir ; c'eſt-là que cette malheureuſe Princeſſe pleuroit l'abſence d'un époux adoré, mais elle ne prévoyoit pas les nouveaux malheurs dont elle étoit menacée.

Le déſeſpoir d'Oriane fut extrême, lorſqu'elle ſçut l'arrivée des Ambaſſadeurs Romains, & l'accueil que le Roi ſon père leur avoit fait ; les penſées les plus noires, les projets les plus funeſtes l'occupèrent ; ſon parti déciſif fut de ſe donner la mort plutôt que de rompre ſes ſermens, & d'accepter la main de l'Empereur.

La Reine Sardamire crut devoir la prévenir de la demande qu'elle étoit chargée de faire, & demanda la permiſſion au Roi Liſvard d'aller voir la Princeſſe à Mirefleur. Sardamire partit de Tagades avec un brillant cortége ; elle

étoit escortee par cinq Chevaliers Romains qui, depuis leur arrivée dans la grande Bretagne, portoient la présomption jusqu'à mépriser les Chevaliers de cette Cour : leurs propos avoient souvent blessé le bon vieillard Grumedan qui, malgré le poids des années, se proposoit de les en faire repentir dès qu'il en trouveroit l'occasion.

Cette occasion sembla se présenter d'elle-même. Grumedan avoit été chargé par Lisvard de conduire la Reine Sardamire à Mirefleur; & comme la distance étoit trop grande pour la faire tout d'une traite, il avoit envoyé tendre sur le bord d'un ruisseau vers la moitié du chemin, cinq grands pavillons pour Sardamire & sa suite.

A peine les Chevaliers Romains furent-ils arrivés à ces pavillons, qu'ils s'emparèrent de celui qui leur étoit destiné ; &, selon la coutume des Chevaliers qui desiroient de combattre avec ceux qui passeroient à portée d'eux, ils firent attacher leurs cinq boucliers autour du dôme de leur pavillon, & dressèrent leurs cinq lances vis-à-vis.

Vous proposez-vous de jouter, leur dit Grumedan ? Nous le desirerions, lui répondirent-ils, mais nous ne l'espérons point ; & ce que nous connoissons des Chevaliers de ce pays, ne nous

fait pas imaginer qu'ils osent entrer en lice avec nous. Parbleu ! vous les connoissez mal, leur dit Grumedan, & tout vieux que je suis, je vous en ferois bien passer l'envie, si dans ce moment je pouvois disposer de ma personne; mais quand j'aurai rempli les ordres dont je suis chargé par mon maître, je me ferai une vraie fête, à notre retour, ou de vous faire changer d'opinion, ou de rabattre votre orgueil. Cette dispute auroit pu devenir fort vive ; mais elle fut interrompue par l'arrivée de Florestan, qui revenoit à la Cour de Lisvard, espérant y trouver des nouvelles d'Amadis qu'il avoit cherché vainement dans une grande partie de l'Europe. Florestan, bien couvert de ses armes, ne fut reconnu de personne ; & surpris de voir des pavillons tendus, il s'approcha de celui qui lui parut le plus considérable : les murailles en étoient relevées. Florestan resta quelques momens à considérer la Reine Sardamire, & les Dames de sa suite qu'il ne connoissoit point : il trouva cette jeune Reine si belle, qu'il resta long-tems immobile en l'admirant; cela déplut à l'une des Demoiselles de sa suite, qui se leva pour lui dire d'un ton fort dur : Il est bien impoli de regarder avec tant de curiosité des Dames, auparavant qu'on ne les ait saluées, & qu'on n'en ait obtenu la permission. Allez,

Chevalier, vous feriez mieux d'aller toucher l'un de ces écus; mais je ne crois pas que vous en ayiez le courage. Madame, dit Floreſtan à Sardamire, je ne m'attendois pas à trouver dans ce lieu tant de beautés raſſemblées, & je vous demande pardon d'une faute bien involontaire. Quant à ces écus, dit-il à la Demoiſelle, j'ignore quels ſont ceux qui les ont placés dans un lieu ſi apparent; &, comme je ne penſe pas qu'ils aient deſſein de les retirer, je ne paſſerai pas ſans les toucher. A ces mots, il les toucha tous les cinq l'un après l'autre du fer de ſa lance, en les faiſant fortement retentir, pour que les Chevaliers en fuſſent avertis.

Les cinq Chevaliers ſortirent enſemble, montèrent à cheval, & ſe préparoient à courir tous à-la-fois contre Floreſtan; mais Grumedan s'avançant, leur dit: Eſt-ce donc la coutume des Chevaliers Romains d'en attaquer un ſeul avec tant d'avantage? Sachez que de pareils actes ne ſont point ſoufferts dans ce Royaume; tout ce que vous pouvez faire, c'eſt de l'attaquer l'un après l'autre, dans le même ordre qu'il a mis à toucher vos boucliers. Le plus foible de nous, repartit Gradamor le plus apparent de tous, ſuffiroit pour en combattre cinq tels que vous avec lui. Le vieux Grumedan lui répondit d'un air moqueur: Oh! parbleu, c'eſt ce

que nous allons voir; quel que ſoit ce Chevalier, je ne lui manquerai point, en me mêlant d'un combat qu'il vient d'entreprendre : je le crois très-ſuffiſant pour vous vaincre; mais s'il a du déſavantage contre l'un de vous, je jure bien de le remplacer à l'inſtant. Ah! ah! Grumedan, vous voulez donc perdre auſſi votre cheval, & que votre bouclier aille orner le Capitole avec celui de ce Chevalier? Ma foi, j'ignore quel ſera l'événement de ce combat, dit Grumedan, pour moi je regarde les vôtres comme un trop médiocre trophée pour m'en parer; je me propoſe tout au plus de les faire traîner dans la pouſſière. Finiſſez vos radotages, vieux Grumedan, repartit Gradamor, ou je vous en punirai dès que nous ſerons à Tagades. Grumedan hors de lui, s'alloit emporter contre Gradamor; mais il fut arrêté par le commencement de la joute qui s'alloit faire. Le Chevalier Romain n'ébranla pas ſeulement Floreſtan qui le fit voler par-deſſus la croupe de ſon cheval, à moitié mort; il fit auſſitôt prendre ſon cheval & ſon écu par ſes Ecuyers.

Un ſecond Chevalier Romain s'étant préſenté, Floreſtan lui fit ſubir le même ſort, ainſi qu'aux deux ſuivans; tous les quatre furent tellement bleſſés par la violence de leur chûte, qu'il

qu'il fallut les emporter, & de long-tems ils ne furent en état de porter les armes.

Il ne restoit plus que Gradamor; mais, loin que le traitement fait à ses compagnons l'eût humilié, il n'en devint que plus arrogant, & Floreſtan se promit bien de l'en punir; il employa toute sa force & son adresse dans cette dernière course, & frappant Gradamor de droit fil au milieu du corps, il l'envoya par-dessus la croupe de son cheval, avec la selle entre les jambes, tomber à quatre pas dans une marre pleine de fange. Chevalier, lui dit Floreſtan, lorsqu'il le vit reprendre ses sens, il est juste que votre selle vous reste; mais pour mon cheval & mon écu, ils ne serviront pas à votre triomphe au Capitole.

Gradamor revenu de son premier étourdissement, se releva furieux, mit l'épée à la main, & voulut en donner dans les flancs du cheval de Floreſtan qui l'évita, sauta légérement à terre, & lui dit: Vous avez besoin qu'on vous donne des leçons de courtoisie, & que l'on vous corrige de votre orgueil: vous voyez que je ne veux pas me servir de l'avantage que j'ai sur vous; mais vous n'avez pas l'air d'être plus heureux à pied qu'à cheval. Gradamor ne lui répondit que par des coups précipités, que Floreſtan paroit avec adresse, en continuant à

lui faire les plaisanteries les plus amères. Voulant enfin terminer ce combat, en trois ou quatre coups il étourdit tellement Gradamor, que celui-ci tomba à la renverse : alors Florestan lui arracha son casque, le prit par une jambe, & le traîna dans la marre où d'abord il l'avoit jetté. Après avoir joui quelques instans du plaisir de le voir se débattre dans la boue : Chevalier arrogant, lui dit-il, il est tems de te punir. A ces mots, il lui porta la pointe de son épée sur la gorge, & Gradamor fut obligé de lui crier merci. Non, tu n'en mérites pas, lui répondit Florestan, à moins que tu ne consentes à deux conditions que je prétends t'imposer. Je m'y soumets, dit Gradamor, si tu me donnes la vie.

Eh bien! dit Florestan, j'exige que tu commences par écrire de ton propre sang ton nom, & celui de tes compagnons, sur les cinq boucliers ; je compte les envoyer à l'Isle ferme : ils y seront suspendus, non pas dans le rang de ceux qui sont consacrés par la gloire, & par le passage de leurs maîtres sous l'arc des loyaux amans, mais ils y seront au nombre de ceux qui furent assez mal défendus pour être enlevés par la valeur & par la force.

Il fallut obéir, la crainte de la mort fut la plus forte ; & le superbe Gradamor eut la honte

& le désespoir de tracer lui-même son nom & celui des quatre autres, avec le sang qui sortoit de ses blessures. Alors Florestan remontant à cheval, prit sa lance, revint sur Gradamor qui n'avoit encore osé se relever: Souviens-toi, lui dit-il, de tout ce que ton orgueil, si mal soutenu par ton foible courage, t'a fait dire au brave & vertueux Grumedan; ta vie est entre ses mains, & tu mourras s'il ne me la demande. Grumedan s'approcha, le regarda quelque tems d'un air de mépris, & dit à Florestan: Sire Chevalier, je vous prie de lui donner la vie; il est bon que lorsqu'il sera de retour à Rome il puisse raconter ses prouesses & le succès qu'elles ont eu contre vous. A ces mots, il fit signe aux gens de Gradamor de relever leur maître, & le laissa porter par eux à son pavillon.

Grumedan desiroit vivement de connoître le Chevalier qui venoit de rabattre l'orgueil des Romains, & duquel il avoit reçu tant de marques d'estime; mais Florestan lui dit: Je me sens coupable en effet d'une impolitesse vis-à-vis des Dames ici présentes, & je ne veux point me faire connoître que je ne l'aie réparée; je vais dans cet Hermitage voisin, & dans peu vous aurez de mes nouvelles.

Dès que Florestan fut arrivé dans le lieu

qu'il avoit choisi pour se retirer, il envoya le beau cheval de Gradamor, à Grumedan, le priant de l'accepter, comme venant de la main d'un de ses meilleurs amis; il envoya les quatre autres à la Demoiselle dont il avoit éprouvé les reproches, en lui demandant de nouveau pardon d'une impolitesse que la distraction lui avoit fait faire. La Demoiselle, bien surprise de cette réparation, pria l'Ecuyer de lui dire à quel point elle étoit honteuse & fâchée d'avoir pu parler aussi durement au plus brave & au plus courtois des Chevaliers.

Grumedan pressa si vivement l'Ecuyer de Florestan, qu'il apprit de lui le nom de son maître; il en fit part à la Reine Sardamire qui s'écria : Quoi ! c'est cet aimable Florestan, fils de Perion & de la Comtesse de Salendris ! Quelles louanges n'ai-je pas entendu lui donner par le Marquis d'Ancône, mon oncle ! mais je me suis bien gardée d'en parler devant l'Empereur qui déteste Amadis son frère. Eh ! pourquoi donc, Madame, déteste-t-il le meilleur Chevalier de la terre ? dit Grumedan, pour savoir quelle espèce de motif Patin donnoit à sa haine. Vraiment, dit-elle, c'est parce qu'il l'a précédé dans l'Isle ferme, dont Patin se proposoit de faire la conquête. Croyez-vous donc, répondit en riant Grumedan, que cette

conquête fût si facile ? Je reconnois bien à ce trait le même esprit qui faisoit parler Gradamor. Apprenez, Madame, quelle est la véritable cause de cette haine; alors il lui raconta le combat qu'Amadis avoit eu contre Patin, en sortant de l'Isle ferme, le jour que celui-ci se vantoit dans sa chanson d'être aimé de la belle Oriane; & la Reine Sardamire ne fut plus étonnée qu'Amadis fût odieux à cet orgueilleux Empereur.

Sardamire dissimula ce qu'elle pensoit de l'injuste haine de Patin; mais ayant un secret desir de revoir Florestan, dont elle avoit été frappée, & dont elle admiroit la valeur, elle dit en souriant à Grumedan: Seigneur, il me vient une idée que je désirerois qui pût vous plaire; mon escorte est hors d'état de servir, & je serois fâchée que Florestan pût conserver une mauvaise opinion de la politesse romaine; j'ai bien envie de lui répondre par son Ecuyer, que je le prie de venir m'accompagner avec vous jusqu'à Mirefleur. Grumedan étoit encore aimable, quoique bien vieux; il avoit été très-galant dans sa jeunesse, il n'avoit point oublié l'art de lire dans les yeux d'une jeune personne les sentimens les plus chers à son cœur; il crut trouver quelque émotion dans ceux de la belle Sardamire, lorsqu'elle lui proposa d'appeller

Floreſtan auprès d'elle. Ah! Madame, lui dit-il, rien n'eſt mieux imaginé que d'obliger Floreſtan à vous ſervir d'eſcorte; vous le punirez en même tems de ſon premier tort, & de la défaite de vos Chevaliers: mais je doute que Floreſtan regarde un ordre pareil comme une punition; je le connois trop galant & trop éclairé, pour qu'il ne puiſſe pas ſentir du plaiſir en ſe rapprochant de vous, & en vous devenant utile.

Sardamire envoya l'une de ſes Demoiſelles avec l'Ecuyer de Floreſtan, pour faire ce meſſage. Floreſtan ſurpris, mais enchanté, reprit ſur le champ ſes armes, monta à cheval, & ſuivit la Demoiſelle, qui le conduiſit d'abord au pavillon de Grumedan.

Les deux Chevaliers ſentirent la joie la plus vive en s'embraſſant, & Floreſtan lui raconta en peu de mots les aventures qu'il avoit éprouvées depuis leur ſéparation. Je ne ſais comment finira celle-ci, dit en riant Grumedan; le commencement en eſt bien glorieux, la fin pourroit bien en être agréable.

Grumedan préſenta Floreſtan à la belle Reine Sardamire; il fléchit un genou en lui baiſant la main. Leurs propos enſemble réunirent autant d'eſprit que de politeſſe; Sardamire écoutoit d'un air attentif & modeſte ceux de Flo-

restan, qui en avoit un bien tendre en lui disant: Madame, le hasard seul vous a portée à me demander de vous servir; puissé-je devoir à ma soumission à vos ordres, le bonheur de vous servir le reste de ma vie!

Grumedan fit préparer les équipages, & Sardamire se mit en marche pour Mirefleur. Oriane étoit prévenue de son arrivée, & quoique l'objet de son message fût odieux & désespérant pour elle, Sardamire ne put s'en appercevoir dans ce premier moment; l'attrait enchanteur des prévenances que lui fit Oriane, l'attachèrent à cette Princesse, dont bientôt elle plaignit la destinée dans son cœur.

Oriane fut très-aise de revoir le frère d'Amadis: Seigneur, lui dit-elle, l'absence de votre redoutable frère & la vôtre ont fait bien du tort à ceux & à celles qui sont venus pour implorer votre secours; combien de fois n'avez-vous pas été regrettés? Vous l'êtes en ce moment par une pauvre Demoiselle que l'on veut deshériter, qu'on veut forcer à quitter sa patrie, & qui bientôt n'aura d'autre ressource que la mort. Florestan fut bien attendri, connoissant qu'Oriane parloit d'elle-même: Rassurez-la, Madame, lui dit-il les larmes aux yeux; vous savez que je répandrois volontiers tout mon sang pour le service des Dames affligées, & je peux

vous répondre qu'Amadis eſt en bonne ſanté, qu'il s'eſt couvert de gloire en des pays aſſez éloignés, & peut-être même cette Demoiſelle le verra bientôt venir à ſon ſecours. La Reine Sardamire, entendant parler d'Amadis, ne put s'empêcher de dire qu'il ſeroit dangereux qu'il fût à portée de l'Empereur, qui nourriſſoit une haine invétérée contre lui. Je ne ſais, dit-elle, lequel eſt le plus odieux pour lui, d'Amadis ou d'un certain Chevalier qu'on diſtingue par le ſurnom de Chevalier du nain ou de la verte épée, le fourreau brillant de ſon épée étant de cette couleur; ce dernier non-ſeulement a tué dans un combat particulier Garadan, le proche parent & l'ami de l'Empereur; mais par la victoire qu'il a remportée ſur onze Chevaliers Romains, il a fait triompher Taffinor, Roi de Bohême; & ſes Etats que l'Empereur avoit preſque à moitié conquis, ont été délivrés de toute ſujétion.

C'eſt ainſi qu'Oriane & Floreſtan apprirent les nouveaux exploits d'Amadis, l'ayant reconnu ſans peine aux deux ſurnoms que Sardamire lui donnoit.

Oriane ayant conduit Sardamire dans une chambre magnifiquement ornée, ſe retira quelques momens dans la ſienne, pour faire part à ſon aimable couſine Mabille & à la Demoi-

ſelle de Danemarck, de ce qu'elle venoit d'apprendre. J'ai bien peu de confiance dans les ſonges, lui dit vivement Mabille ; mais je vous avoue, ma chère couſine, que je ſuis frappée de celui que j'ai fait cette nuit : il m'a ſemblé que nous étions enfermées ſous des cadenas dans une chambre ; qu'Amadis nous appelloit à haute voix, & que tout-à-coup ayant briſé la porte, il nous avoit conduites dans une forte tour, où ce Prince nous avoit dit de demeurer ſans crainte. Je me ſuis alors réveillée ; & ſi j'en crois mon ſonge & mes preſſentimens, Amadis viendra bientôt à notre ſecours, & vous délivrera de ceux qui veulent vous enlever & vous ravir à ſon amour. Ah ! puiſſe le Ciel vous écouter, dit Oriane en verſant de nouvelles larmes ! Elle fit alors appeller Grumedan, dont elle connoiſſoit la prudence, & ne put s'empêcher de le prier d'employer la confiance que Liſvard avoit pour lui, à lui repréſenter qu'en la livrant aux Romains, & la privant d'hériter du Royaume de la grande Bretagne, il commettoit la plus grande de toutes les injuſtices.

Je ferai de mon mieux, Madame, répondit Grumedan, & je n'en ſuis pas à le lui repréſenter ; mais vous connoiſſez quelle eſt la hauteur & l'entêtement du Roi votre père ; je ſçais qu'il

a voulu séduire Galaor & l'amener à son avis, en lui disant qu'il ne pouvoit mieux faire que de vous donner à l'Empereur, qui ne desiroit que votre seule personne; & que par ce moyen, les riches & vastes Etats de la grande Bretagne ne seroient point partagés à sa mort, & seroient en entier à Léonore sa seconde fille. Galaor, continua Grumedan, a combattu son avis par les raisons les plus fortes; voyant qu'il ne pouvoit le persuader, & ne voulant pas être témoin d'une si cruelle injustice, il a pris congé de Lisvard, disant que le Roi Périon l'appelloit près de lui; qu'il le conjuroit du moins de ne rien faire que de l'avis de son Conseil, & que ne partant que le lendemain matin, il alloit lui laisser son avis par écrit, étant bien persuadé qu'aucun homme de bien dans ses Etats ne pouvoit penser autrement. Grumedan ajouta que Lisvard étoit rentré mélancolique & rêveur dans son appartement, & que Galaor, après lui avoir envoyé son écrit de sa main, s'étoit embarqué dès le lendemain pour la Gaule.

Un rayon d'espérance luisoit encore dans le cœur d'Oriane; elle parut même plus belle à Sardamire la seconde fois qu'elle la vit, ses yeux étant alors un peu plus animés que dans le premier abord. Cette Reine saisit vainement quel-

ques occaſions de parler à la belle Oriane, de tous les honneurs qui l'attendoient à Rome, & de la gloire du premier trône de l'univers: Oriane rejetta toujours cette idée avec dédain; elle eut ſoin de faire remarquer à Sardamire qu'elle n'en avoit que pour des offres qui la bleſſoient, & que tout ce qui lui venoit d'elle perſonnellement ne lui pouvoit être qu'agréable.

Oriane ſachant que Floreſtan ne vouloit point paroître devant Liſvard dont il connoiſſoit la haine pour lui comme pour ſon frère, & que ce Prince alloit partir pour ſe rendre à l'Iſle ferme, ne put s'empêcher de lui demander de ne la pas abandonner à ſa malheureuſe deſtinée. Non, Madame, ne le craignez pas, lui dit avec feu Floreſtan; & ſi le ſort nous privoit encore long-tems du bras d'Amadis, croyez que Floreſtan & tous les Chevaliers de l'Iſle ferme répandroient tout leur ſang plutôt que de ne pas s'oppoſer à la plus affreuſe de toutes les injuſtices. Je compte être demain à l'Iſle ferme; je ſuis sûr d'y trouver Agrayes, Quedragant & maints bons Chevaliers qui ne ſouffriront point qu'on attente à votre liberté.

Dans le même tems que Floreſtan partoit pour l'Iſle ferme, Amadis arrivoit dans la grande Bretagne avec la belle Graſſinde, & ſes amis

Angriotes & Bruneau. Ce Prince résolut de ne quitter jamais ses armes de peur d'être connu, & pria Grassinde & sa suite de ne lui donner d'autre nom que celui du Chevalier Grec.

Au moment où le vaisseau arrivoit dans le port, ils virent un esquif léger qui les avoit précédés à jetter l'ancre. Hélisabel s'étant informé de quel pays venoit ce vaisseau, les Mariniers lui dirent qu'il venoit de l'Isle ferme, & qu'il portoit deux des Chevaliers de cette Isle. Amadis sentit la joie la plus vive, en pensant qu'il alloit voir deux de ses anciens compagnons; mais étant résolu de ne se point faire connoître, il pria Bruneau de leur parler. Les deux Chevaliers de l'Isle ferme ayant paru sur le tillac de leur esquif, furent reconnus pour être Dragonis & Enil. Bruneau leur ayant demandé s'ils n'avoient pas de nouvelles de ce qui se passoit à la Cour du Roi Lisvard : Nous savons peu de choses, répondirent-ils, de la Cour d'un Prince qui depuis long-tems nous a traités comme ennemis, & nous ne venons sur cette côte que pour tâcher d'avoir quelques nouvelles d'Amadis de Gaule. Bruneau leur répondit qu'il ignoroit où ce Prince pouvoit être, mais que du moins il pouvoit les assurer qu'il l'avoit vu depuis peu dans la Romanie, se proposant alors de repasser en peu de tems dans

l'Isle ferme. Il y trouvera bonne compagnie, dirent-ils ; tous les principaux Chevaliers de cette Isle y sont maintenant presque tous rassemblés, & Florestan s'y rendit même hier sur le soir, après avoir bien rabattu l'orgueil des Chevaliers Romains attachés à la suite des Ambassadeurs qui viennent chercher la Princesse Oriane. Ce seul mot fut un coup de foudre pour Amadis, qui pria tout bas Bruneau de faire raconter aux deux Chevaliers ce qu'ils savoient de cette ambassade. Ils lui dirent qu'ils n'en savoient point d'autres détails que ceux que Florestan leur avoit faits en arrivant à l'Isle ferme; que c'étoit par lui qu'ils avoient appris que le Roi Lisvard étoit dans la Ville de Tagades; que le Prince Saluste, Duc de Calabre, la Reine Sardamire & l'Archevêque de Tarente étoient arrivés dans ce port avec une armée navale; que leur commission étoit de demander au nom de l'Empereur Patin la Princesse Oriane, & que Lisvard paroissoit déterminé de la remettre entre leurs mains; mais qu'il doutoit que les Romains vinssent facilement à bout de leur entreprise, Florestan sachant que la Princesse Oriane se donneroit plutôt la mort que de consentir à ce mariage; & que sur ce qu'il leur en avoit dit en arrivant, tous les Chevaliers avoient pris le parti de s'opposer à

cette violence, & d'attaquer les Romains s'ils osoient enlever Oriane sans son consentement. Rien n'égale l'état cruel où se trouvoit Amadis en apprenant ces fâcheuses nouvelles. Cependant il remercioit l'Etre suprême de l'avoir fait arriver à tems de pouvoir secourir & délivrer sa chère Oriane. Amadis ayant tiré à part le fidèle Gandalin, lui dit de prendre sur le champ congé de Grassinde, & de lui annoncer qu'il alloit passer dans l'Isle ferme avec ces deux Chevaliers, pour avoir des nouvelles plus positives d'Amadis de Gaule; il lui donna pour instruction secrette de faire promptement armer tout ce qu'il pourroit assembler de vaisseaux, de prier de sa part les Chevaliers de l'Isle ferme de se tenir prêts pour une expédition importante, & de les assurer que dans peu de jours il s'y rendroit, pour en partager le péril & la gloire avec eux. Amadis, sachant aussi qu'Ardan son nain étoit connu dans la Cour de Lisvard, le fit partir avec Gandalin, en lui donnant pour instruction d'exécuter les ordres de cet Ecuyer, & de l'attendre à l'Isle ferme.

Les précautions qu'Amadis prit dans ce moment étoient bien essentielles, & pouvoient seules garantir la belle Oriane du sort funeste qui la menaçoit. Lisvard, depuis le départ de Galaor, s'étoit déterminé plus que jamais à

livrer Oriane entre les mains des Ambaſſadeurs; & tout ce que le ſage Argamon ſon oncle, & le Conſeil de ſes Barons purent dire, ne parvint point à l'ébranler.

Amadis, ayant vu repartir pour l'Iſle ferme l'eſquif qui portoit les deux Chevaliers & ſon Ecuyer, preſſa Graſſinde de ne pas perdre un moment pour exécuter ſon projet, & faiſant remettre à la voile le vaiſſeau qui les avoit conduits, ils abordèrent en moins de deux heures au port de Tagades. Graſſinde, dès qu'elle fut arrivée, députa près de Liſvard une de ſes Demoiſelles, en laquelle elle avoit toute confiance, & lui donna pour ce Prince une lettre qu'elle ne devoit lui remettre qu'après les formalités dont elle eut ſoin de l'inſtruire. Bruneau deſirant avoir des nouvelles plus particulières de cette Cour, fit déguiſer Laſinde ſon Ecuyer, en lui diſant de ſuivre de loin la Demoiſelle ſans qu'elle pût s'en douter, & de lui rapporter exactement tout ce qui ſe paſſoit alors à la Cour de Liſvard. Laſinde & la Demoiſelle s'acquittèrent également bien de la commiſſion dont ils étoient chargés. Dès que celle-ci fut arrivée au palais, elle demanda comment elle pourroit obtenir de parler au Roi. Le haſard ayant amené près d'elle le jeune Eſplandian dans ce moment, cet aimable enfant

lui présenta la main, & s'offrit de la conduire lui-même.

La Demoiselle trouva Lisvard qui se promenoit dans une galerie; aussi-tôt elle se mit à genoux, & le supplia d'écouter le message dont elle étoit chargée. Lisvard la releva lui-même d'un air affable, & lui dit qu'elle pouvoit parler. Sire, lui dit-elle, celle qui m'envoie m'a très-expressément ordonné de ne parler qu'en présence de la Reine, & ce ne doit être que de son aveu que je vous supplierai de m'accorder toute sûreté pour ceux qui desirent paroître devant vous. Lisvard envoya sur le champ prier la Reine, par Arban de Norgales, de passer un moment dans la galerie; la Demoiselle, dès qu'elle la vit entrer, embrassa ses genoux & lui baisa la main, en lui disant: Madame, votre Cour est renommée par la bonté dont vous honorez tous les Etrangers qui se présentent devant vous; j'espère que vous daignerez me traiter de même, & que vous ne serez point blessée de la lettre dont vous allez entendre la lecture. La Reine lui dit qu'elle pouvoit faire librement son message; & la Demoiselle ayant présenté la lettre de Grassinde à Lisvard, ce Prince y lut ce qui suit: » Très-haut & très-» magnanime Prince, moi Grassinde, belle sur » toutes les belles Dames de la Romanie, j'ai » l'honneur

» l'honneur de vous donner avis que je suis » arrivée depuis peu de jours dans vos Etats, » sous la garde d'un Chevalier Grec. Fière » d'avoir remporté la palme de la beauté dans » les belles contrées de la Romanie, j'ai desiré » jouir du même honneur au-delà des mers. Je » sçais, Sire, que les plus charmantes Demoi- » selles & les plus braves Chevaliers rendent » votre Cour la plus célèbre de l'Univers; » j'avoue que, ne prétendant rien disputer aux » Dames Bretonnes, j'ai l'ambition de rempor- » ter la victoire sur les Demoiselles dont les » Chevaliers voudront éprouver la valeur du » mien; & si Votre Majesté permet que je fasse » publier ce défi, je la prie de m'accorder un » sauf-conduit pour moi, mon Chevalier, & » ma suite. «

Très-volontiers, dit Lisvard à la Demoiselle: je vais faire publier le sauf-conduit que votre maîtresse desire; & si personne ne se présente pour lui disputer le prix, j'espère qu'elle sera contente d'ailleurs des égards que l'on aura pour elle.

Sire, ajouta la Demoiselle, deux compagnons du Chevalier Grec l'ont suivi dans cette Cour; tous les deux sont amoureux.... Eh! quel est l'amant qui ne pense pas que rien n'est si beau que celle qu'il adore? Ils se présenteront aussi,

prêts à combattre contre ceux de vos Chevaliers qui voudront soutenir que d'autres Beautés méritent la préférence. J'y consens, répondit Lisvard, & vous pouvez dire à votre maîtresse de se présenter avec ceux qui l'accompagnent. Sire, dit-elle, Votre Majesté peut être sûre qu'ils se trouveront tous demain matin dans la belle prairie voisine de cette ville.

La Demoiselle ayant rapporté la réponse favorable de Lisvard, Amadis & Grassinde envoyèrent tendre de riches pavillons dans la prairie pour s'y rendre au lever du soleil. A peine la Demoiselle de Grassinde eut-elle pris congé de Lisvard, que le Prince Saluste Guide s'avança suivi de plusieurs Chevaliers Romains; ils fléchirent un genou devant le Roi, Saluste portant la parole au nom de tous : Sire, dit-il, nous vous requérons un don qui ne peut que faire honneur à votre Cour. Certes, répondit le Roi, dans les termes où je suis avec vous, j'aurois mauvaise grace à ne vous pas l'accorder. Eh bien! reprit Saluste, il nous sera donc permis de soutenir la querelle de tant de belles Demoiselles ici présentes; je crois que nous y réussirons mieux que ne pourroient faire les Chevaliers de votre Cour; d'ailleurs, nous connoissons la façon de combattre des Grecs, & combien le seul nom de Romain leur inspire de crainte.

Le bon vieux Grumedan, qui ne pouvoit souffrir Saluste ni les Romains, ne perdit pas cette occasion de mortifier leur amour-propre. Sire, dit-il, quoique de semblables combats illustrent toujours les grandes Cours, la vôtre peut courir risque de perdre quelque chose de son ancien lustre; le Chevalier Grec & ses deux compagnons peuvent être plus redoutables que les Romains ne pensent; & quoique la querelle des Dames Bretonnes ne soit pas soutenue par des Chevaliers de votre Cour, il vous seroit très-désagréable qu'elles essuyassent une espèce de déshonneur en votre présence. Pourquoi Votre Majesté n'attendroit-elle pas plutôt cinq ou six jours? Galaor & Norandel seront alors de retour, Guilan le Pensif sera guéri de ses blessures, & vous serez alors plus certain du succès.

Il n'est plus tems, répondit Lisvard, puisque je viens d'accorder ce combat au Prince Saluste. A la bonne heure, reprit vivement Grumedan; mais Votre Majesté n'a pas consulté ces Demoiselles, & je doute qu'aucune d'elles veuillent remettre aux Chevaliers Romains le droit de défendre leur beauté.

Seigneur Grumedan, interrompit Saluste qui n'osoit montrer tout le dépit qui l'agitoit, vous direz tout ce qu'il vous plaira; mais j'es-

père soutenir avec gloire l'honneur de ces Demoiselles ; & lorsque j'aurai vaincu ce Chevalier Grec que vous estimez tant, je ferai fort aise de combattre aussi ses deux compagnons, & vous aussi, s'il vous en prend envie, pourvu que deux de mes Chevaliers rendent la partie égale. Parbleu ! s'écria Grumedan, je l'accepte de tout mon cœur, tant pour moi que pour ceux qui voudront être de mon côté. A ces mots, tirant son anneau de son doigt, il fut le présenter à Lisvard : Sire, dit-il, recevez mon gage, vous ne pouvez le refuser ; c'est le Prince Saluste qui, croyant me braver, a demandé lui-même ce combat ; il ne pourroit plus maintenant s'en dédire sans honte, & sans se déclarer vaincu. Ah ! s'écria Saluste, les mers sécheront avant qu'un Romain rétracte sa parole. Grumedan, je n'ai plus de pitié de votre vieillesse, & vous méritez trop d'être puni pour avoir conservé l'imprudence de votre jeune âge. Grumedan repartit avec aigreur ; & la querelle s'échauffant, le Roi Arban de Norgales & trente Chevaliers Bretons se levèrent, en disant qu'ils embrassoient tous la querelle du respectable Grumedan, & qu'ils ne souffriroient pas que les Romains osassent lui manquer en leur présence. Lisvard fut obligé de se lever aussi pour imposer silence, & les empêcher d'en venir aux

mains dès ce moment. Il sépara l'assemblée, & se retira dans son cabinet où le Comte Argamon l'attendoit pour lui faire de nouvelles représentations sur le mariage d'Oriane. Vous risquez, lui dit-il, de la rendre la plus malheureuse Princesse de l'Univers. Songez que si l'Empereur meurt avant elle, Oriane se trouvera dépendante des Romains & sans Etats. De quel droit la privez-vous des Royaumes dont elle doit hériter ? Et d'ailleurs, comme un bon père, ne deviez-vous pas consulter son cœur, & rompre un mariage que je prévois qui ne s'achevera pas, & qui lui coûtera la vie ?

Le caractère de Lisvard est trop connu pour qu'on puisse être surpris de la résistance qu'il sut opposer aux justes représentations d'Argamon ; & cet oncle se retira le cœur serré de la dureté de son neveu, comme de voir qu'il ne pouvoit plus empêcher les malheurs qui menaçoient Oriane.

L'écuyer de Florestan avoit été témoin de la querelle que Saluste & Grumedan avoient eue depuis le départ de la Demoiselle ; & le compte qu'il rendit de tout ce qui s'étoit passé, remplit le cœur d'Amadis de la joie la plus vive. Ce Prince craignoit mortellement que quelqu'un des Chevaliers qui lui devoient être les plus chers, n'embrassât la querelle des De

moiſelles Bretonnes; mais, lorſqu'il ſut que ſon frère Galaor étoit abſent, que ſon ami Guilan le Penſif étoit hors d'état de porter les armes, & que les ſeuls Chevaliers Romains avoient entrepris ce combat, quoiqu'il fût auſſi modeſte que valeureux, il ne put s'empêcher d'aſſurer Graſſinde d'une victoire éclatante. Ce Prince attendit avec impatience le jour qui devoit dégager la parole que Graſſinde avoit reçue de lui.

Amadis s'occupa toute la nuit à penſer à ſa chère Oriane, &, pour la première fois de ſa vie, il ne regretta point qu'elle ne fût pas témoin d'une affaire où ſon bras ne combattroit pas pour elle; il ſe ſentoit aſſez animé par la haine mortelle qu'il portoit aux Romains; & réveillant Graſſinde avant le jour, il la preſſa de le mettre à portée d'en venir aux mains avec eux.

Graſſinde, agréablement parée de tout ce qui pouvoit relever ſa beauté, & le front orné de la couronne brillante qu'elle avoit remportée ſur les Dames de la Romanie, ſe mit en marche, ſuivie du plus brillant cortége. Amadis marchoit à côté d'elle, & Bruneau de Bonnemer & Angriotes d'Eſtravaux portoient, l'un ſa lance, & l'autre ſon bouclier.

Étant arrivés dans la prairie, ils virent les

grands échafauds qu'on avoit préparés pour la Cour, avec le perron de marbre que Lisvard avoit fait élever, & sur lequel le Chevalier qui se présenteroit pour combattre, devoit poser une pièce de ses armes ou quelque rameau. Lisvard & la Reine Brisène ne tardèrent pas à paroître, suivis d'un grand nombre de jeunes Demoiselles, plus parées encore de leur jeunesse & de leur beauté, que des diamans entre-mêlés de fleurs qui renouoient leurs habits avec grace : celle que le brave Agrayes adoroit, la charmante Olinde se faisoit remarquer au milieu de cette troupe brillante, par l'élégance de sa taille & par la blancheur éclatante de son teint.

Le Prince Saluste Guide, couvert d'armes éclatantes & monté sur un grand & superbe coursier, parut bientôt à la tête des Chevaliers Romains, & fut se ranger sous l'échafaud sur lequel les Dames étoient assises. Amadis alors, prenant la couronne qui couvroit la tête de Grasinde, fut la poser sur le perron, & s'avançant avec grace & de l'air le plus respectueux vers le Roi Lisvard : Sire, lui dit-il en grec, si je n'eusse été prévenu par les Romains, mon respect & mon admiration pour vous me portoient à vous offrir mes services ; mais, puisque le sort en décide autrement, ordonnez, Sire, que le Chevalier qui se présentera pour com-

battre, demande à celle dont il fera choix la couronne qu'elle porte, & qu'il la pose sur le perron à côté de celle de la belle Grassinde; sous la condition que ces deux couronnes appartiendront à la Dame du Chevalier qui sera vainqueur. Après ce peu de mots, Amadis s'inclina profondément, & faisant bondir & passager son cheval avec grace, il fut rejoindre Grassinde. Lisvard n'entendoit point la langue grecque; mais Argamon ayant expliqué tout haut ce que le Chevalier Grec venoit de dire, le Prince Salusté s'avança vers l'échafaud; & s'adressant à la belle Olinde : Madame, lui dit-il, j'espère que vous voudrez bien me confier la couronne que vous portez, pour quelques momens; & je compte vous en présenter bientôt une seconde, comme à celle dont j'ai fait choix pour lui faire partager le rang & les honneurs dont je jouis auprès de l'Empereur des Romains. Olinde, très-choquée des propos que Salusté osoit lui tenir sans son aveu, ne lui répondit que par un regard méprisant; &, détournant la tête, elle se mit à causer avec une des autres Demoiselles. Salusté lui dit d'un air piqué : .... Vous devriez être plus sensible à la gloire du sort que je vous destine, & à l'honneur que je vais vous faire emporter, en terrassant à vos yeux ce foible ennemi que je voudrois trouver plus digne de

moi. L'impatience d'Olinde fut extrême & colora ses joues; elle n'en devint que plus belle & plus dédaigneuse: elle détourna la tête une seconde fois sans répondre.

Lisvard craignant de mécontenter les Romains, prit le parti de lever en riant la couronne d'Olinde de dessus sa tête, & la remit entre les mains de Saluste qui fut la poser sur le perron; alors prenant une forte lance qu'il ébranloit d'un air menaçant, il revint vers Lisvard, & lui dit : Vous allez voir, Sire, quelle est la force & la valeur des Chevaliers Romains; puissent les deux compagnons de ce Chevalier que vous verrez à l'instant étendu sur la poussière, essayer de le venger! & je vous apporterai bientôt leurs têtes en place de couronnes. L'impatient Grumedan ne put s'empêcher de lui dire: Seigneur Saluste, n'employez pas, je vous prie, toutes vos forces; réservez-en pour le combat que vous savez que nous devons avoir ensemble. Il ne m'en restera toujours que trop contre vous, lui dit Saluste d'un ton plus arrogant que jamais. Alors, baissant la visière de son casque, il fut se placer au bout de la lice. Les chevaux des deux Chevaliers volèrent au premier son des trompettes; les deux lances portèrent également, & se brisèrent en éclats; celle de Saluste perça l'écu d'Amadis sans ébran-

ler ce Héros, dont le bras victorieux étendit Saluste sans connoissance sur la poussière. Gentil Chevalier, dit Amadis en bravant Saluste à son tour, la Demoiselle dont vous avez pris la couronne vous doit peu de reconnoissance, puisqu'il faut que vous perdiez la tête, ou que vous me cédiez cette couronne pour la porter à Grasinde. Saluste brisé de la violence de sa chûte ne répondoit rien, & n'avoit pas encore l'usage de ses sens. Amadis s'avança près de Lisvard: Recevez, Sire, lui dit-il, ce Chevalier vaincu que je vous offre, ou trouvez bon que je poursuive ma victoire. Lisvard blessé dans le fond de son cœur de l'espèce de déshonneur qu'il croyoit partager avec Saluste, ne voulut rien répondre ; & sur le champ Amadis sauta légérement à terre, courut à Saluste, délaça son casque, & l'épée haute, il avoit l'air de se préparer à lui couper la tête. Lisvard le craignant, fut enfin obligé d'envoyer le Comte Argamon dire au Chevalier Grec, qu'il le reconnoissoit pour vainqueur, & qu'il recevoit de sa main Saluste hors d'état de défense. Amadis sur le champ marcha droit au perron ; il y prit les deux couronnes, & fut les porter à Grasinde; il alla se remettre ensuite au bout de la lice, &, prenant une nouvelle lance, il attendit celui des Romains qui se présenteroit,

N'en appercevant venir aucun, & voyant de loin quelques pour-parlers entre les Chevaliers de la suite de Lisvard, Amadis eut la précaution d'envoyer à ce Prince la même Demoiselle dont il s'étoit servi pour le premier message : Sire, dit-elle, le Chevalier Grec, qui dans son cœur vous est attaché, vous supplie d'empêcher vos Chevaliers de se mêler d'une querelle qu'il desire terminer contre les seuls Romains. Assurez-le de ma part, répondit Lisvard, que la haute idée qu'il vient de me donner de sa valeur, me fait regretter qu'il ne soit pas du nombre de mes sujets dont aucun ne se présentera contre lui. La Demoiselle ayant porté cette réponse : Madame, dit Amadis à Grassinde, je vois que personne n'ose plus vous disputer la palme de la beauté ; ces deux couronnes sont à vous ; recevez-les, Madame, comme le don qui m'acquitte avec vous.

Amadis sentit alors la joie la plus vive de se trouver acquitté du don que Grassinde avoit obtenu de lui. Ce Prince, maître de ses démarches & de son bras, se proposoit bien de ne les plus employer que pour Oriane; cependant l'antipathie qu'il se sentoit contre les Romains le portant à les braver, il résolut d'achever de leur faire connoître le peu d'estime qu'il avoit pour eux. A cet effet, portant son

écu ſur le perron: Puiſque perſonne, dit-il en élevant la voix, ne ſe préſente plus pour diſputer le prix à la belle Graſſinde, voyons ſi je trouverai des Romains aſſez braves pous toucher cet écu; je défie les deux plus renommés d'entr'eux d'oſer s'y haſarder en ma préſence.

Ce défi ne pouvoit manquer d'exciter une grande rumeur parmi les Chevaliers Romains; cependant ils reſtèrent long-tems en ſuſpens. Gradamor,, le plus vain d'entr'eux, remis à peine de ſon combat contre Floreſtan, entraîna le jeune Laſanor par ſes propos & ſon exemple; & tous les deux ſortant des rangs, s'avancerent vers le perron, d'où le Chevalier Grec s'étoit retiré. Laſanor ſe contenta de toucher légérement l'écu du fer de ſa lance; mais Gradamor, plein de colère & d'audace, frappa deſſus de toutes ſes forces, & le mit en pièces.

Amadis, furieux de cette nouvelle inſulte, ne ſe donna point le temps de prendre un nouveau bouclier; il fondit ſur tous les deux la lance en arrêt, reçut leur atteinte ſans perdre les arçons, enleva de la ſelle Laſanor qu'il atteignit; & pourſuivant Gradamor à grands coups d'épée, il l'étourdit par leur peſanteur, au point de le faire tomber ſans connoiſſance ſur le ſable. Voyant que Laſanor commençoit

à ſe relever, il courut ſur lui, & le força par les nouveaux coups qu'il lui portoit, à ſe retirer près de Gradamor ; alors, les ſaiſiſſant tous les deux d'une main puiſſante, il arracha leurs caſques, & fit croire à tous les ſpectateurs qu'il alloit leur donner la mort du même coup. Le jeune Eſplandian qui s'étoit avancé pour voir ce combat, fut vivement ému par ce ſpectacle : Ah ! ſire Chevalier, s'écria-t-il, en tendant les bras vers Amadis, accordez-moi la vie de ces deux Chevaliers qui vous crient merci.

Le ſon de la voix, la beauté d'Eſplandian, un mouvement inconnu que ſentit Amadis, ſuſpendirent le coup qu'il étoit prêt à porter : Aimable enfant, lui dit il, je vous accorde leur vie, & je n'en demande pour prix que de ſavoir qui vous êtes. Eſplandian ne ſe connoiſſant pas lui-même, étoit trés-embarraſſé pour lui répondre, lorſque le Comte Argamon, qui s'étoit avancé, prit la parole ; & ſe ſervant de la langue grecque avec Amadis, qu'il croyoit n'en point connoître d'autre, il lui raconta tout ce qu'on ſavoit juſqu'alors de cet enfant, dont l'éducation & les premiers jours portoient l'empreinte d'une deſtinée peu commune. Amadis deſira de voir les caracteres imprimés ſur ſon ſein, & ſon étonnement redoubla

beaucoup en les voyant. Pressé de retourner près de Grassinde, il serra tendrement Esplandian dans ses bras, en priant le Ciel de veiller sur tous les jours de sa vie, comme il avoit veillé sur ceux de son enfance.

Amadis fit des excuses à Grassinde sur le tems qu'il l'avoit fait attendre; & voyant que tout ce que cette Princesse avoit desiré s'étoit terminé d'une façon satisfaisante pour elle, il fit replier les pavillons: il marcha tout de suite vers le vaisseau qui les avoit portés; &, donnant à Grassinde le desir de voir toutes les merveilles du palais d'Apollidon, ils s'embarquerent dès le même soir, & les premiers rayons du soleil commençoient à peine à paroître, lorsqu'ils abordèrent dans le port de l'Isle ferme.

Amadis en partant n'avoit point oublié la querelle que le bon vieillard Grumedan s'étoit faite pour l'amour de lui-même sans le connoître; & se doutant bien que l'orgueil romain donneroit des suites à cette affaire, sur-tout contre un vieillard qui ne leur paroissoit pas à craindre, il pria ses compagnons Angriotes & Bruneau de rester à portée de soutenir sa querelle, au cas que les Romains voulussent l'attaquer; il s'assura pour eux d'une barque légere qui devoit les repasser à l'Isle ferme au

moment qu'ils apprendroient que le jour du départ d'Oriane feroit décidé, ne voulant pas alors être privé de leur fecours.

Lifvard, inébranlable dans la réfolution qu'il avoit prife, voyant avec chagrin que les Romains étoient déteftés dans fa Cour, & s'attiroient tous les jours de nouvelles affaires, envoya fon neveu Giontes & deux autres Chevaliers à Mirefleur pour chercher la Princeffe Oriane, qu'il fe propofoit de faire partir la femaine fuivante. On imaginera fans peine quel fut le défefpoir d'Oriane, en apprenant la volonté du Roi fon père, & fe voyant forcée de quitter Mirefleur: elle obéit, & fe mit en chemin; déterminée à fe précipiter dans la mer avant que d'arriver à Rome, fi fon cher Amadis ne pouvoit réuffir à la délivrer.

Au moment où la litière d'Oriane étoit près de la fontaine où fon cortége devoit faire halte, il parut un Chevalier richement armé, qui détacha l'un de fes Ecuyers pour demander au Commandant de l'efcorte la permiffion de parler un moment à la Princeffe. Giontes, en conféquence des ordres qu'il avoit reçus de Lifvard, le refufa. Le Chevalier ne s'arrêtant point à cette réponfe, étoit déja près de la litière d'Oriane, lorfque Giontes courut la lance en arrêt fur lui pour l'en empêcher; l'inconnu le ren-

verſa ſous ſon cheval dès la première atteinte, ſans qu'il pût ſe relever ; les deux autres Chevaliers de l'eſcorte éprouvèrent le même ſort, & furent encore plus maltraités. L'inconnu, les voyant tous les trois hors de combat, s'avança reſpectueuſement vers Oriane, & lui préſenta une lettre qu'Agrayes & Floreſtan avoient écrite de concert avec les Chevaliers de l'Iſle ferme : Soyez sûre, dit-il, Madame, d'être ſecourue, & permettez-moi de repartir ſur le champ ; car je ſerois déſeſpéré de ne pas rejoindre Agrayes aſſez à tems pour voler avec ce Prince à votre défenſe. Oriane, touchée de cette marque d'attachement, exigea du Chevalier de lui dire ſon nom : Je ſuis Garnate du Val-craintif, lui dit-il, & le plus beau jour de ma vie ſera celui de l'expoſer pour votre ſervice. A ces mots, il donna des deux, & regagna les bords de la mer à toutes jambes.

Le cortége s'arrêta quelque tems pour prendre ſoin des Chevaliers abattus. Je vois, Madame, dit Sardamire, que les Chevaliers de votre eſcorte n'ont pas été traités mieux que les miens ; mais il faut avouer que j'ai vu peu de Chevaliers auſſi parfaits que Floreſtan & celui qui vient de vous parler.

Au moment où le cortége alloit ſe remettre en marche, Oriane pria Mabille de monter avec

avec elle dans sa litière : les deux Princesses lurent ensemble la lettre d'Agrayes, dans laquelle Florestan annonçoit l'arrivée de Gandalin & du nain d'Amadis à l'Isle ferme, & l'assurance que ces deux fidèles serviteurs leur avoient donnée qu'Amadis seroit avec eux dans peu de jours ; les deux Princes finissoient par lui dire qu'ils seroient avertis du jour de son embarquement, & qu'ils périroient mille fois plutôt que de ne la pas délivrer de ses ravisseurs.

Les deux Princesses ouvrirent leur cœur à l'espérance, en lisant cette lettre ; mais le même saisissement reprit à la sensible Oriane, en approchant du palais du Roi son père. Ce Prince, étant averti de son arrivée, fut au-devant d'elle avec le Roi Arban de Norgales : Ah ! Sire, s'écria-t-elle en se jettant à ses genoux, voulez-vous donc sacrifier votre malheureuse fille, vous qui fûtes toujours pour moi le plus tendre & le meilleur des pères ? Est-ce vous sacrifier, ma fille, lui répondit Lisvard, que de vous rendre la plus grande Dame, & de vous élever sur le premier trône de l'univers ? Ah ! Sire, repartit-elle en sanglotant, ce trône n'est rien à mes yeux ; je ne vois que ce que je perds en m'éloignant de vous : & si vous êtes inflexible, ma mort est certaine. Lisvard, quoique très-ému, fut assez dur pour la quitter sans lui répondre :

ce fut en vain qu'Arban de Norgales qui resta près d'elle, essaya de lui donner du courage & de la persuader ; son désespoir augmenta de momens en momens, au point de faire craindre pour sa vie. Lisvard n'osa se présenter auprès d'elle, lorsque Mabille toute en larmes demandoit du secours : Brisène seule accourut; mais que pouvoit-elle, hélas ! si ce n'est de mêler ses larmes à celles de sa malheureuse fille, qu'elle tenoit à demi morte entre ses bras?

Pendant ce tems, Lisvard, désirant mettre une fin à des scènes si douloureuses & si touchantes, se concertoit avec le Prince Saluste pour hâter le départ d'Oriane : ce fut alors que Saluste supplia Lisvard de nommer Olinde pour accompagner la future Impératrice, en lui déclarant son amour pour elle, & le desir qu'il avoit de la rendre la première Dame de l'Empire après Oriane. Lisvard lui dit qu'il ne pouvoit contraindre Olinde; mais qu'il se chargeoit volontiers de la prier d'accompagner sa fille, & qu'il espéroit que la tendre amitié qui les unissoit ensemble détermineroit Olinde à ne le point refuser.

Les maîtres d'hôtel ayant averti Lisvard qu'il étoit servi, il se mit à table; ce fut le tems de ce repas que les Chevaliers Romains choisirent pour rappeller les propos que Grumedan avoit

tenus contre eux, & pour prier Lifvard, dirent-ils, ou de leur accorder le combat déja propofé, ou de punir ce vieillard impudent dont le radotage les avoit offenfés. Grumedan qui confervoit avec une partie des forces de fa jeuneffe, tout le courage & le feu qui l'avoient toujours animé, fe levoit déja de table pour leur répondre; mais Lifvard l'arrêta: Seigneur Grumedan, lui dit-il, vous vous êtes toujours montré auffi fage que courageux, finiffez ces vaines difputes déplacées dans la bouche des Chevaliers; dites feulement vos intentions à ceux-ci, & fi vous acceptez le combat. Ah! fi je l'accepte, s'écria Grumedan? Quand je me trouverois tout feul, j'aimerois mieux les combattre tous les trois, que de ne pas punir leur orgueil: oui, Sire, dès demain matin je me trouverai prêt, & j'efpère ne me pas trouver feul contre trois hommes capables d'ufer de l'avantage qu'ils auroient fur moi. Grumedan, en tenant ce propos, efpéroit que Galaor arriveroit le même foir; mais il fut trompé dans fon attente.

Lifvard, fachant que Grumedan fe trouvoit feul contre trois pour foutenir fa querelle, en fut vivement touché: ce Prince n'avoit d'autre défaut que d'être haut & trop entier dans les deffeins qu'il avoit formés; mais il étoit éga-

lement brave, reconnoiſſant & généreux. Se rappellant alors tout ce que Grumedan avoit fait pour ſon ſervice, lorſque tous les Officiers furent ſortis le ſoir de ſa chambre, il ſe releva, & fut trouver Grumedan dans la ſienne: Mon ami, lui dit-il, je viens t'offrir un ſecond, & tu ne peux en avoir un qui ſente mieux le prix de tout ce que tu fis pour lui; mon deſſein eſt de me couvrir demain des armes les plus ſimples, à l'inſçu de toute ma Cour, & de me trouver au moment du combat pour embraſſer ta querelle & t'aider à la ſoutenir. Ah! mon généreux maître, dit Grumedan en ſe jettant à ſes genoux, que votre vieux ſerviteur ſoit plutôt percé de mille coups! Non, vos jours précieux ne ſeront point expoſés.... Liſvard voulut inſiſter; mais Grumedan lui ferma la bouche, en lui repréſentant que comme Roi, comme ayant lui-même accordé toute ſauve-garde dans ſa Cour à des Etrangers, avec leſquels il n'avoit aucune querelle particulière, il ne pouvoit pas ſans ſe faire un tort irréparable les attaquer & les combattre dans ſa propre Cour. Liſvard ſe rendit à la force de cette objection; & s'étant retiré, Grumedan réſolut de ſortir avant le jour pour aller avertir deux de ſes neveux qui, quoique nouveaux Chevaliers, pouvoient du moins occuper ſes ennemis. Comme il étoit

prêt de sortir, il fut très-surpris de voir entrer chez lui la même Demoiselle qu'il avoit vue déja deux fois faire les messages de Grassinde; elle lui présenta la plus riche épée, en lui disant : Seigneur Grumedan, le Chevalier Grec qui vous aime, & qui avoit quelle est la position où vous étiez prêt de vous trouver, m'a chargé de vous présenter cette épée de sa part, & de vous dire qu'il a facilement engagé ses deux compagnons à rester cachés dans cette ville, pour vous servir de seconds dans votre combat; il vous prie de les accepter, & d'être sûr des regrets qu'il a de ne pouvoir vous en servir lui-même; mais il est certain que vous approuverez vous-même les raisons qui dans ce moment l'en ont empêché. Grumedan, bien reconnoissant, commença dès-lors à soupçonner que le Chevalier Grec pouvoit être Amadis lui-même; &, plein de cette idée, il se tint sûr de remporter la victoire, ayant la plus haute opinion de deux Chevaliers qu'Amadis admettoit au nombre de ses compagnons.

Le généreux vieillard, animé par cette espérance, sentit un nouveau feu couler dans ses veines; &, se couvrant de ses armes sillonnées encore par les marques honorables des coups qu'il avoit reçus dans le combat contre Cildadan, il s'élança sur le beau cheval qu'il tenoit

de l'amitié de Floreſtan, & ſe rendit au petit pas vers la lice où le combat devoit être livré. Les deux compagnons d'Amadis l'attendoient, & vinrent au-devant de lui. Certes, ſires Chevaliers, leur dit-il, vous faites un acte bien généreux en voulant défendre & honorer mes derniers jours : puiſſe l'Être ſuprême marquer tous les vôtres par le bonheur & par la gloire !

Liſvard, ſurpris de voir Grumedan accompagné de deux Chevaliers inconnus, & reconnoiſſant la Demoiſelle de Graſſinde qui ſe tenoit à portée d'eux, appella cette dernière, & lui demanda le nom de ces deux Chevaliers : Sire, je l'ignore; je ſais ſeulement que le Chevalier Grec les a laiſſés pour ſoutenir la querelle de Grumedan, & que la vraie vertu mérite de trouver des défenſeurs.

Les trois Chevaliers Romains s'étant avancés dans ce moment : Sire dit l'un d'eux, comme ce combat à outrance ſera bientôt terminé par la mort de ces trois Chevaliers, nous devons vous prévenir que nous avons juré d'emporter leurs têtes pour les attacher aux murs du Capitole; celle de Grumedan le mérite ſur-tout, par la démence avec laquelle il oſa ſe comparer aux Chevaliers Romains. Liſvard, indigné de ce propos, ne put s'empêcher de leur répondre : Je préſume bien plutôt que Grumedan

ſera dans peu le maître des vôtres; allez, & de part & d'autre que chacun de vous faſſe ſon devoir.

Les Juges du camp ayant donné le ſignal, les ſix Chevaliers partirent au ſon aigu des trompettes, ſe rencontrèrent au milieu de la lice, brisèrent leurs lances; &, ſe frappant réciproquement de leurs écus, les trois Chevaliers Romains furent renverſés ſur l'arêne. Grumedan & ſes compagnons ſe retournant à la fin de leur carrière, apperçurent les Romains qui ſe relevoient, & qui, s'uniſſant enſemble, commençoient à marcher l'épée haute pour les attaquer. Le généreux Grumedan fut le premier à propoſer aux deux autres Chevaliers de ne point ſe ſervir de leur avantage, pour mieux dompter l'orgueil des Romains. Tous les trois deſcendirent; &, ſe choiſiſſant chacun un adverſaire, ils les attaquèrent avec une ſupériorité de force & de valeur, qui rendit ce combat auſſi peu long que douteux : l'un des trois Romains perdit la vie par l'épée d'Angriotes; les deux autres, couverts de ſang & terraſſés aux pieds de Grumedan & de Bruneau, furent forcés de leur crier merci, & de reconnoître la ſupériorité des Chevaliers Bretons ſur les Romains.

Angriotes & Bruneau s'approchèrent alors

de Lisvard : Sire, dirent-ils, nous vous ramenons le brave & vertueux Grumedan victorieux; si nous en avons assez fait, permettez-nous de partir. Puissiez-vous, généreux Chevaliers, leur répondit Lisvard, vous couvrir sans cesse d'une nouvelle gloire ! Grumedan sait que sa vie m'est aussi chère que la mienne; & ma reconnoissance de ce que vous avez fait pour lui, durera jusqu'à mon dernier soupir.

Lisvard, voyant les deux Chevaliers embrasser Grumedan & s'éloigner, appella la Demoiselle pour lui demander leur nom une seconde fois; elle eut le courage de lui répondre : Il fut un tems, Sire, où sans doute ils se fussent fait connoître; mais ne soyez point surpris si les Chevaliers renommés qui ne sont pas nés vos sujets vous abandonnent; l'injustice & la dureté que vous exercez contre la Princesse Oriane, la préférence que vous donnez aux Romains qui furent toujours les plus cruels ennemis de la grande Bretagne, les aliène à jamais de votre service & de votre personne. A ces mots, la Demoiselle montée sur un vigoureux coursier, vola sur les pas des deux Chevaliers inconnus qui, sachant que l'embarquement d'Oriane se feroit en peu de jours, se hâtèrent de rejoindre à l'Isle ferme Amadis, Agrayes & Florestan, qu'ils savoient devoir la secourir en attaquant

l'armée navale des Romains, dès qu'ils auroient mis à la voile.

A peine furent-ils abordés dans cette isle, que les Chevaliers, dont le nombre étoit très-augmenté depuis un mois, vinrent au-devant d'eux, ayant Amadis à leur tête; la belle Grassinde les suivoit dans un char que Quedragant avoit voulu conduire lui-même, laissant ses compagnons assez étonnés de le voir aussi galant pour la première fois de sa vie.

Grassinde, en arrivant à l'Isle ferme, fut étonnée des honneurs qu'elle vit rendre au Chevalier Grec, que l'on y traitoit en souverain. Amadis lui découvrit alors son véitable nom: l'un & l'autre se firent des excuses mutuelles, lui d'avoir caché sa naissance, l'autre de l'avoir traité comme un simple Chevalier. Grassinde connut bien de ce moment qu'elle prétendroit en vain à la conquête d'Amadis; eh! qu'eût-elle fait de ses deux couronnes? Il est possible de s'ennuyer de s'entendre dire qu'on est belle; il vient un tems où l'on trouve plus doux de s'entendre dire que l'on est aimée. Quedragant, quoiqu'il fût un peu géant, n'en avoit pas moins de grace; il est d'ailleurs toujours flatteur pour une Belle de soumettre un cœur jusqu'alors insensible; tant de bonnes raisons déterminèrent Grassinde à recevoir les soins

de Quedragant, & bientôt elle écouta d'un air tendre les sermens qu'il lui faisoit de l'adorer toute sa vie.

Amadis ne perdit point de tems pour assembler un Conseil général de tous les Chevaliers de l'Isle ferme; & sur le rapport qu'Angriotes & Bruneau lui firent de l'inflexibilité de Lisvard, il crut ne devoir plus différer à leur dire :

Souvenez-vous, mes chers & généreux compagnons, du serment que nous fîmes entre les mains de la Reine Brisène, lorsqu'elle tenoit sa Cour plénière à Londres; nous jurâmes en présence du Roi Lisvard, d'observer avec plus de zèle que jamais les loix de la Chevalerie; en est-il une plus sacrée que de défendre le foible des atteintes du fort, & de soutenir un sexe enchanteur contre l'injustice & l'oppression dont sa foiblesse l'empêche de se défendre? Qui pourroit exciter plus aujourd'hui notre pitié que les Princesses Oriane & Olinde, destinées par Lisvard à être sacrifiées à sa condescendance pour les Romains? Oubliant tout sentiment naturel, toute justice, il veut forcer Oriane à donner la main à l'Empereur Patin qu'elle déteste; il veut que la belle Olinde soit le partage de Saluste Guide; &, sans consulter le cœur de ces deux charmantes Princesses, il est prêt à les livrer entre les bras des Romains.

Le souffrirez-vous, mes braves compagnons? & me refuserez-vous votre secours pour les attaquer dès qu'ils auront mis à la voile, & pour remettre ces deux belles Princesses en liberté? Un murmure général s'éleva dans l'assemblée pour courir aux armes; & l'impétueux Agrayes, portant la parole au nom des autres Chevaliers, jura de répandre plutôt tout son sang que de laisser commettre un acte dont la honte rejailliroit sur la Gaule & sur les Royaumes de la grande Bretagne.

Amadis applaudit à la résolution que les Chevaliers prenoient; il leur fit part des mesures qu'il avoit prises pour s'assurer d'un nombre suffisant de vaisseaux; il leur dit de ce ton si noble qui, sans rien tenir de l'orgueil, caractérisoit son ame élevée, qu'il se croyoit invincible en combattant à leur tête pour une si juste cause; &, leur faisant sentir l'importance de précéder la flotte Romaine dans la haute mer pour lui fermer le débouché du grand détroit qui sépare la Gaule de la grande Bretagne, il fut arrêté d'une voix unanime qu'ils s'embarqueroient & qu'ils partiroient dès le lendemain matin.

Le désespoir d'Oriane, les larmes de Brisène, les représentations de Grumedan, d'Arban de Norgales & des Seigneurs Bretons n'ayant pu

détourner Lifvard de la cruelle réfolution qu'il avoit prife, le jour fatal du départ d'Oriane arriva. Ce fut un jour de deuil pour toute la Cour de Londres ; ce fut au milieu des cris du peuple & des pleurs des Seigneurs Bretons, qu'Oriane éperdue fe jetta pour la dernière fois aux genoux de fon père. Vainement cette Princeffe lui tendit les bras ; vainement elle attefta le Ciel que Patin ne feroit jamais fon époux, & que Rome ne la recevroit pas vive dans fes murs : elle eut la douleur mortelle de voir fon père détourner la vue, repouffer fes mains, & s'éloigner d'elle. . . . Succombant à cette dernière marque de dureté, Oriane tomba prefque fans vie dans les bras de Brisène qui s'évanouit à ce cruel fpectacle. Lifvard faifit ce tems pour les féparer ; & faifant enlever Oriane des bras de fa mère, hors d'état de la défendre, il la remit entre les mains de la Reine Sardamire qui la reçut en pleurant. Olinde, Mabille & la Demoifelle de Danemarck s'étant jettées aux habits d'Oriane pour la retenir, & rempliffant l'air de leurs gémiffemens, Salufte & les Chevaliers Romains les entourèrent, & les emportèrent fans pitié fur différens vaiffeaux de la flotte, fur laquelle Oriane & Olinde fe trouvèrent féparées. Salufte, donnant promptement le fignal de déployer les voiles pour éviter la

fureur des Bretons qui s'attroupoient en armes, la flotte, poussée par un vent frais, sortit du port de Tagades, & dans peu de tems s'éloigna des côtes de la grande Bretagne. Elle n'étoit encore qu'à la hauteur de celles de la petite Bretagne, lorsque les Romains apperçurent une autre flotte qui portoit sur eux; ils crurent d'abord qu'elle n'étoit formée que de vaisseaux marchands; mais bientôt la construction des vaisseaux & leur manœuvre leur faisant craindre d'être attaqués, ils se préparèrent à se défendre.

Amadis, que le plus grand intérêt animoit autant & plus, s'il est possible, que son courage ordinaire, voulut donner l'exemple à ceux qui le suivoient; &, voyant que le plus beau des vaisseaux de la flotte Romaine étoit orné de toutes parts de pavillons & de fanons aux armes de l'Empereur, il espéra que la Princesse Oriane seroit sur ce vaisseau, qu'il attaqua le premier, sans permettre toutefois qu'on lançât ni des feux ni des flèches. Ce vaisseau se défendit quelque tems avec ces sortes d'armes; mais Amadis l'ayant fait accrocher, il l'aborda & s'élança sur le tillac, en criant de cette voix si redoutable dans les combats: Gaule! Gaule! Brandayel, qui commandoit ce vaisseau, fit une vive résistance; mais quel guerrier pouvoit résister au

terrible Amadis combattant alors pour ſa chère Oriane? Bientôt Brandayel eſt étendu ſur le tillac; Amadis arrache ſon caſque, & lui portant la pointe de ſon épée ſur la gorge: Meurs, dit-il, ou dis-moi le lieu qui renferme Oriane. Elle eſt dans cette chambre avec Mabille, dit Brandayel, en lui montrant la porte de la main, & lui criant merci. Amadis, voyant Angriotes qui l'avoit ſuivi de près quand il s'étoit élancé ſur le vaiſſeau Romain, remit Brandayel entre ſes mains; &, s'approchant de la porte, il la vit fermée par un gros cadenas. Mabille, ayant entendu crier Gaule! en avoit averti ſa couſine, qui s'étoit relevée ſur ſon lit où juſqu'alors elle étoit reſtée abſorbée dans le déſeſpoir. Amadis en ce moment, ébranlant la porte d'un bras animé par l'amour, en fit ſauter les gonds, &, laiſſant tomber ſon épée, courut ſe précipiter à genoux au bord du lit d'Oriane. L'un & l'autre ſe tendant les bras, les entrelacèrent ſans proférer une parole; leurs lèvres, leurs larmes, leurs ſoupirs s'unirent & ſe confondirent enſemble pendant quelques momens. Ah! mon cher Amadis, dit enfin Oriane, qu'il m'eſt cher d'être votre priſonnière! oui, je la ſuis, & je veux l'être toujours. Ce n'eſt point à mon père que vous m'enlevez, c'eſt à ceux auxquels il avoit eu la barbarie de me donner.



Ah! mon cher Amadis, qu'il m'est doux d'être votre prisonniere!

C. P. Marillier, Del. L. Croutelle, Sculp.



Le bruit du combat terrible qui se donnoit sur un vaisseau voisin de celui d'Oriane, l'interrompit : Amadis en se relevant reprit sa redoutable épée ; mais trop éloigné de ce vaisseau pour pouvoir porter du secours à ses compagnons, il ne put être que le témoin de ce dernier combat : la jalousie & la fureur d'Agrayes le rendoient terrible. Agrayes & Quedragant, ayant sauté sur le vaisseau du Prince Saluste, s'étoient déja rendus les maîtres de la moitié du tillac, dont le reste étoit défendu par Saluste & l'élite des Chevaliers Romains ; mais Olinde ayant paru vers l'extrémité de la pouppe, elle reconnut Agrayes à son bouclier, & fit un cri que ce Prince entendit. Amadis lui-même n'eût pas été plus terrible qu'Agrayes le fut en reconnoissant Olinde. Il se précipita sur Saluste, l'abattit à ses pieds, & sur le champ, arrachant son casque d'une main, il lui trancha la tête de l'autre. Les Chevaliers Romains firent un cri de douleur & d'effroi, baissèrent la pointe de leurs épées & se rendirent. Agrayes vole & passe sans résistance au milieu d'eux, & sa chère Olinde se jette dans ses bras.

Le coup d'épée qui termina la vie de Saluste, fut le dernier qui se donna ; les Romains s'étant rendus, les Chevaliers de l'Isle ferme s'emparèrent de tous les vaisseaux qui n'étoient pas coulés à fond.

Dès qu'Oriane fut un peu revenue de la première agitation que lui causoit ce grand événement, elle s'occupa de la Reine Sardamire pour laquelle elle s'étoit prise d'estime & d'amitié, n'ayant vu dans tout ce que cette Reine avoit fait, que l'accomplissement de la commission dont elle étoit chargée, & l'ayant trouvée pénétrée du plus tendre intérêt pour elle. Oriane, sachant que cette belle Reine étoit sur le vaisseau dont Agrayes venoit de s'emparer, y passa sur le champ pour veiller elle-même aux égards qu'elle desiroit qu'on eût pour elle; mais, en arrivant à la chambre, elle trouva que Florestan l'avoit précédée. Ce jeune Prince étoit à ses genoux, s'occupant à la consoler de la défaite des Romains, & à lui jurer qu'il périroit plutôt que de souffrir qu'elle ne reçût pas les mêmes respects des vainqueurs, que de ceux auxquels elle cessoit de commander.

On agita pendant quelques momens le parti que l'on devoit prendre au sujet des Princesses qu'on venoit de délivrer; mais l'amant le plus soumis pouvoit-il se déterminer, sans avoir demandé les ordres d'Oriane? Ce fut à ses genoux qu'Amadis alla savoir dans quels lieux elle vouloit être conduite: Je suis votre prisonnière, lui dit-elle tendrement, je ne dois point abuser des égards que vous avez pour moi; mais, puisque

puisque vous me consultez, je pense qu'il seroit trop dangereux de me conduire au Roi mon père, dans les termes où vous êtes ensemble : il me paroît plus prudent de laisser passer sa première colère, & de me conduire prisonnière à l'Isle ferme, en attendant ma réconciliation avec lui.

Vous serez obéie, Madame; mais prisonnière ! reprit-il avec feu, prisonniere ! Ah ! de quelle expression avez-vous la cruauté de vous servir vis-à-vis d'un Prince qui baisera sans cesse les chaînes que vous daignerez lui faire porter ! Venez, Madame, venez régner en souveraine dans l'Isle ferme, & nul de mes compagnons ne me désavouera, lorsque je jure pour eux & pour moi que nous y suivrons vos loix. Agrayes, Angriotes, Bruneau, Quedragant & Florestan accoururent à ces mots avec Garnâtes du Valcraintif, & tous les Chevaliers de l'Isle ferme; ils voulurent aller tous l'un après l'autre fléchir le genou devant Oriane, & lui prêter serment de fidélité.

Les Princesses s'étant toutes rassemblées sur le même vaisseau d'Amadis, qui n'étoit point souillé par le sang, ce Prince rendit la liberté au plus grand nombre des Chevaliers Romains; il leur donna deux de leurs vaisseaux, pour retourner à Rome, & leur permit d'emporter avec eux

le corps du Prince Saluſte : il ne conduiſit à l'Iſle ferme que les trois principaux d'entr'eux.

Toute la flotte s'étant miſe en bon ordre, Amadis fit relever les ancres qu'on avoit jettées après le combat : les voiles enflées par un vent favorables portèrent les vaiſſeaux victorieux d'Amadis, ayant ceux des Romains attachés à leur pouppe ; & le tout enſemble aborda heureuſement deux jours après à l'Iſle ferme.

Fin du troiſième Livre.



Nous avouons que nous sommes bien tentés de croire que les manuscrits Picards finissoient par l'enlévement d'Oriane, & par le séjour paisible de cette Princesse dans l'Isle ferme; nous commençons à voir dominer le goût Espagnol dans ce quatrième Livre: tous les vers adressés à Nicolas d'Herberay, par les beaux Esprits ses contemporains, le félicitent d'avoir suppléé par son imagination à ce qui manquoit d'ingénieux ou d'agréable au manuscrit Espagnol, d'après lequel il traduisoit. Il nous seroit bien honorable que ceux qui liront Amadis dans la traduction d'Herberay, pussent en dire autant de celle que j'ose faire de son vieux langage.

LIVRE QUATRIEME.

A PEINE la flotte d'Amadis eut-elle abordé dans l'Isle ferme, que Grassinde en fut avertie, & qu'elle se rendit sur les bords de la mer ; elle vit Oriane descendre à terre, conduite par Amadis; &, s'avançant au-devant de ses pas, elle lui dit dans un premier transport d'admiration : Ah! Madame, que n'ai-je ici les deux couronnes que la valeur du Prince de Gaule & celle de mon frère m'ont fait remporter ! je les mettrois à vos pieds. Oriane embellit encore en ce moment, & par le propos flatteur de Grassinde, & par le plaisir de se voir en sûreté dans un pays où son cher Amadis donnoit la loi : Madame, dit-elle à Grassinde, ces couronnes siéent trop bien à votre front pour qu'aucune Dame ose en parer le sien : une pauvre Demoiselle déshéritée, & comme moi depuis si long-tems dans les larmes, n'a plus de droit pour y prétendre.

Elles marchèrent ensemble vers le palais d'Apollidon, duquel une seconde description nous paroît inutile ; & dans le moment qu'Oriane

entroit dans ce ſuperbe édifice, Amadis lui préſenta ce qu'il renfermoit de plus précieux.

Apollidon avoit non-ſeulement embelli les jardins de tout ce que l'Europe produit de plus agréable & de plus rare, mais il avoit dépouillé l'iſle de Sérendib & la preſque iſle de l'Inde de tout ce qu'elle a de plus précieux : le phénix, attiré par les parfums qui s'exhaloient de l'Iſle ferme, s'étoit aſſez long-tems arrêté dans cette iſle pour y changer de plumage. Apollidon avoit mis ſes ſoins à recueillir les ſuperbes plumes pourpres & dorées qui couvrent ſes ailes, & en avoit fait faire un éventail relié par un diamant & une eſcarboucle; cet éventail préſervoit celle qui s'en ſervoit de toute eſpèce de venin; ce fut le premier préſent qu'Oriane reçut d'Amadis au moment de ſon arrivée.

Amadis deſiroit tout, & n'oſoit exiger rien d'Oriane; il porta la délicateſſe juſqu'à craindre de lui demander ſes ordres ſur l'appartement qu'elle vouloit occuper & ſur le genre de vie qui lui convenoit le plus : il chargea ſon ami Quedragant de prendre ſes ordres. Oriane ſe défendit long-tems de les lui donner, comme étant priſonnière ; mais Quedragant l'ayant preſſée, elle le chargea de prier Amadis de lui donner un quartier ſéparé pour l'occuper avec Mabille & les femmes de ſa ſuite; elle fit ſentir

à Quedragant, que, dans la poſition où ſon enlevement l'avoit miſe, elle ne pouvoit prendre trop de précautions pour que la plus noire médiſance ne pût attaquer ſa conduite. Amadis ſoupira lorſque Quedragant lui porta la réponſe d'Oriane, mais il n'inſiſta pas; & l'honneur de cette Princeſſe & ſa ſoumiſſion à ſes volontés, le firent ſe conformer à ce qu'elle exigeoit de lui. Ils vécurent donc ſéparés, & ce ne fut qu'en ſaiſiſſant, qu'en faiſant naître quelques prétextes, qu'Amadis parvint à la voir quelquefois pendant le jour en préſence de la Cour qui ſe raſſembloit auprès d'elle: on a toujours ignoré s'il fut mieux traité pendant la nuit. Amadis étoit bien vif & bien amoureux! & la mère d'Eſplandian étoit bien ſenſible! Tout ce que nous pouvons dire, c'eſt qu'ils méritoient d'être heureux, & que le ſaint hermite Naſcian même l'eût trouvé bon, ſachant bien qu'ils étoient époux.

Il étoit bien important de prendre un parti ſage après le grand événement qui venoit de ſe paſſer. Amadis ne voulut rien décider ſans l'avis de ſes braves compagnons; ils s'aſſemblèrent, & ce fut d'après le réſultat de ce conſeil, qu'il fut réſolu d'envoyer deux Chevaliers au Roi Liſvard. Selon leurs inſtructions, ils devoient commencer à juſtifier le combat qu'ils venoient de livrer aux Romains, par le ferment

qu'ils avoient fait de secourir toute Dame ou Demoiselle affligée, & subissant ce que l'injustice peut avoir de plus cruel; ils devoient après, offrir de remettre Oriane entre ses mains, sous les conditions qu'il s'engageroit à ne la pas déshériter, & sur-tout à ne la jamais forcer de donner sa main à l'Empereur. Le Conseil avoit décidé que les deux Chevaliers finiroient par offrir, de la part des Chevaliers de l'Isle ferme, de rentrer à son service, s'il se souvenoit encore de tout celui qu'il en avoit reçu; mais qu'au cas que Lisvard reçût froidement cette offre, & qu'il voulût leur faire entendre qu'il prétendoit tirer vengeance de ce qu'ils venoient de faire, ils lui déclareroient hautement que nulle espèce de crainte ne pouvoit avoir accès dans leur cœur, & qu'ils étoient prêts à se défendre.

Agrayes & Floreftan furent choisis pour cette ambassade; l'un & l'autre espéroient peu qu'elle eût quelque succès, connoissant le caractère altier de Lisvard; & Brian de Monastes, fils du Roi d'Espagne, qui vint rejoindre son cousin Amadis en ce moment, les eût détournés de s'en charger, sans la crainte qu'il eut de déplaire à la Princesse Oriane. Brian s'étoit trouvé près de Lisvard, après le combat où les trois Chevaliers aux Serpens avoient sauvé ce Prince d'une défaite entière, & l'avoient rendu victo-

rieux ; il avoit vu quel étoit le dépit avec lequel il avoit repoussé l'idée de toute son armée, qu'il devoit ce puissant secours à la générosité d'Amadis & des Princes de Gaule ; & Brian les assura que les Chevaliers de l'Isle ferme n'avoient point de plus mortel ennemi. Oriane voulut voir les deux Députés avant leur départ, & s'assurer d'Agrayes dont elle connoissoit le juste ressentiment & la vivacité : Mon cousin, lui dit-elle, que ne vous ai-je pas dû jusqu'ici? Les bontés, la tendresse du Roi & de la Reine d'Ecosse ont fait le bonheur de mon enfance ; l'amitié de votre aimable sœur Mabile fait celui d'une vie que j'aurois perdue bien des fois sans elle : achevez, je vous en conjure, de m'en rendre le repos, en tâchant de rapprocher les esprits ; étouffez en votre cœur le souvenir des justes sujets de plaintes que vous avez personnellement. Agrayes en ce moment jetta les yeux sur Olinde ; la douceur des regards de celle qu'il adoroit & l'air qu'elle avoit de joindre sa prière à celle d'Oriane, tout dans cet instant se réunit pour adoucir la fierté de son ame. Madame, dit-il en baisant la main d'Oriane, vous me demandez un grand sacrifice ; mais il n'en est point que je ne sois prêt à vous faire.

Amadis, auquel il ne manquoit aucune des vertus qui conduisent à la vraie gloire & qui

font le bonheur de la ſociété, s'apperçut qu'il en coûtoit trop au cœur d'Agrayes pour faire cette promeſſe; il eut la prudence de propoſer aux Chevaliers de l'Iſle ferme de changer la diſpoſition du Conſeil, & de nommer pour Ambaſſadeurs, Brian, dont la perſonne devoit être agréable à Liſvard, & Quedragant, pour lequel ce Prince avoit toujours montré de l'amitié. Quedragant ſe chargea pour la Reine Brisène d'une lettre d'Oriane, qui n'oſoit pas en haſarder une pour Liſvard.

Cette même prudence d'Amadis lui fit prévoir que l'Iſle ferme auroit beſoin de ſecours puiſſans, ſi Liſvard recevoit mal leur meſſage & prenoit le parti de les attaquer; il envoya donc demander des ſecours aux Souverains dont il étoit sûr d'en obtenir. Tantiles fut envoyé vers la Reine Briolanie, Héliſabel porta la lettre par laquelle le Chevalier à la verte épée demandoit à l'Empereur (ſous ſon vrai nom d'Amadis) de ſecourir celui dont le bras avoit purgé ſes Etats de l'Endriaque; Bruneau conjura ſon père d'envoyer l'élite de ſes Chevaliers pour ſervir le frère de Mélicie, & Gandalin partit pour rendre compte à Périon de la poſition préſente d'Amadis, étant bien certain que le Roi de Gaule viendroit ſur le champ à la tête d'une nombreuſe armée pour s'oppoſer à Liſvard. Pour le Prince

Agrayes, il ſentit la joie la plus vive de n'être point forcé de paroître en préſence d'un Prince qu'il déteſtoit ; & ſes inſtances auprès du Roi d'Ecoſſe, pour qu'il envoyât ſes meilleures troupes à la défenſe de l'Iſle ferme, furent motivées ſur les dégoûts que ſon oncle Galvanes & lui pouvoient reprocher à Liſvard de leur avoir donnés.

Toutes ces précautions étant priſes, l'événement ne tarda pas à prouver combien elles étoient néceſſaires. Liſvard en ce moment étoit en fureur de la défaite des Romains, de la mort de Saluſte & de l'enlevement d'Oriane ; il ſe trouvoit mortellement offenſé par l'entrepriſe des Chevaliers de l'Iſle ferme ; &, malgré les repréſentations de la Reine Brisène, il juroit d'en tirer une vengeance éclatante. Cette ſage Princeſſe faiſoit tout ce qu'elle pouvoit pour l'adoucir : Souvenez-vous, lui diſoit-elle, que lorſque vous n'étiez encore que Chevalier errant, vous n'euſſiez point héſité à voler au ſecours d'une Princeſſe dans la ſituation où votre fille Oriane s'eſt trouvée ; croyez que ce n'eſt point pour vous braver que les Chevaliers de l'Iſle ferme l'ont enlevée aux Romains, & qu'ils n'ont été entraînés à cet acte, que par le reſpect & l'obéiſſance qu'ils doivent aux loix de la Chevalerie. Liſvard, pour la première fois,

rebuta durement Brisène dont les yeux se couvrirent de larmes ; elle aimoit trop Lisvard pour pouvoir supporter son courroux : Grumedan & le Roi de Norgales, la voyant prête à se trouver mal, la soutinrent & l'aidèrent à se retirer chez elle.

Brisène versa bien des pleurs, & bientôt ils redoublèrent, en recevant la lettre d'Oriane que Durin vint présenter à ses genoux.

Tout ce que la douleur & la plus vive tendresse peuvent exprimer de touchant remplissoit la lettre d'Oriane : sa soumission, son amour pour la meilleure des mères, s'y peignoient avec autant de feu que de vérité. Brisène en fut vivement touchée ; mais ce n'étoit pas la première fois qu'elle avoit gémi de ne pouvoir que pleurer des malheurs qu'elle se sentoit dans l'impuissance de terminer. Durin, mon pauvre Durin, retourne près d'Oriane, lui dit-elle en soupirant : hélas! que pourrois-je lui répondre en ce moment ? assure-la seulement de ma tendresse & de mes soins pour rapprocher les esprits ; mais je ne peux lui rien dire de positif qu'après que les Ambassadeurs de l'Isle ferme auront fait leur message, & que j'aurai vu quelle en sera la suite.

Quedragant & Brian de Monastes venoient d'arriver dans ce même tems, & s'étoient arrê-

tés dans un fauxbourg de Londres, pour ſavoir lorſque Liſvard voudroit les recevoir.

Leur arrivée fut annoncée à ce Prince par un de leurs Ecuyers qui, fléchiſſant un genou, lui demanda ſi les deux Chevaliers envoyés par ceux de l'Iſle pouvoient paroître en ſa préſence, & s'il leur accordoit sûreté dans ſa Cour.

Liſvard regretta de n'avoir pas pris des précautions pour les arrêter à la deſcente de leur vaiſſeau, & les empêcher de venir juſqu'à Londres; mais connoiſſant les droits ſacrés des Ambaſſadeurs, & n'étant plus à temś de les exclure de ſa préſence, il conſentit à les écouter.

Quedragant & Brian parurent après le dîner de Liſvard, dont toute la Cour attentive ſe raſſembla pour entendre ce qui ſe diroit de part & d'autre, & faiſant les vœux les plus ardens pour que cette audience eût un heureux ſuccès.

Quedragant, qui porta la parole, mit dans ſon diſcours tout ce qu'il crut propre à toucher Liſvard: mêlant adroitement toutes les louanges que ce Prince méritoit dans le rapport des ſervices qu'il avoit reçus d'Amadis & de ſes compagnons, il conclut par offrir de leur part de lui remettre la Princeſſe Oriane, pourvu qu'il ne voulût pas les forcer à violer les loix de la Chevalerie, en abandonnant une Princeſſe qu'ils étoient tenus de défendre, tant qu'ils pourroient

craindre qu'elle fût injustement déshéritée, ou qu'elle fût forcée à passer dans les bras d'un Prince qu'elle détestoit.

Lisvard ne put cacher entiérement l'impatience & le dépit que lui causa la fin de ce discours : Messieurs, leur dit-il, vous ne me persuaderez pas que l'entreprise que les Chevaliers de l'Isle ferme ont faite contre les Romains, ait la justice & la magnanimité d'ame pour motif; j'y vois bien plutôt leur présomption & l'oubli des égards qui m'étoient dûs; je ne dois compte à personne de ce que je fais, & je n'ai nuls traités à faire avec eux jusqu'à ce qu'ils se soient soumis à me ramener ma fille, & à me faire une réparation éclatante de l'injure qu'ils m'ont osé faire.

Sire, répondit Brian d'un ton ferme, nous ne nous attendions point aux propositions que vous nous faites, & nous ne sommes point chargés d'y répondre; Dieu sait quels sont les sentimens & les motifs qui nous ont conduits dans cette entreprise : c'est donc à Dieu seul que nous devons en rendre compte, & à régler quels seront les événemens qui la suivront; je vois que de part & d'autre nous n'avons à faire que ce qu'il nous inspirera. A ces mots ils se levèrent; ils firent une profonde révérence, se retirèrent & reprirent le chemin de leur vaisseau.

Le bon vieillard Grumedan les accompagna jusqu'aux portes de la ville : Oh ! de par Dieu, mes chers Seigneurs, leur disoit-il, j'ai bien du regret de cette nouvelle fâcherie ; j'aime le Roi Lisvard depuis son enfance, j'adore l'ame & la bonté d'Amadis, je sais ce que je dois au prétendu Chevalier Grec. Et quant à la recousse d'Oriane, oh ! de par saint Georges, j'en eusse fait autant en sa place. Ah ! ah ! dit Quedragant, vous connoissez donc ce Chevalier Grec qui fit triompher la beauté de Grassinde ? Oui, certes, dit-il, je connoîtrai toujours Amadis aux coups qu'il porte dans les combats, & je le connois encore bien mieux à tout ce qu'il a fait avec ses compagnons, pour me sauver l'honneur & la vie. Ah ! sainte Marie, continua Grumedan, je fus bien d'abord homme de pauvre jugement, en ne le reconnoissant pas d'emblée ; mais de grace, cher Quedragant ; dites-moi donc quels étoient ces gentils compagnons qui voulurent bien l'être du pauvre bon-homme Grumedan ? Digne & respectable Chevalier, s'écrièrent à-la-fois Brian de Monastes & Quedragant, ce furent Angriotes & Bruneau ; &, depuis ce combat, il n'est aucun de nous qui n'envie l'honneur & le bonheur qu'ils ont eus d'être vos seconds.

O procédés nobles ! ô franchise ! ô simple

& vertueuse façon de penser & d'agir de nos pères! quand renaîtrez-vous parmi nous, ou plutôt quand oserez-vous reparoître en des cœurs où vous êtes en dépôt, mais qui n'osent vous montrer dans toute votre force & votre simplicité?

Grumedan étoit prêt à les quitter lorsqu'ils rencontrèrent le jeune & charmant Esplandian qui revenoit de la plaine avec deux ou trois perdreaux attachés en bandoulière, & caressant le bon émerillon qui les avoit pris, auquel il faisoit la curée. Quelle est cette charmante créature, dit Brian à Grumedan? ce pourroit bien être, dit le bon-homme, le fils de cet autre enfant qu'on nomme Amour, car bien lui ressemble-t-il; mais quel qu'il puisse être, ce ne peut être un enfant ordinaire, aux soins de la Providence qui veilla sur lui dès sa naissance. Damoisel! Damoisel! cria Grumedan aussi-tôt, voici les compagnons de ce Chevalier Grec qui vous accorda la vie des deux Romains terrassés à ses pieds. Ah! Seigneurs Chevaliers, dit Esplandian avec autant de feu que de grace, je vous conjure de dire à ce noble Chevalier que le jeune Esplandian est à lui depuis ce moment, & qu'il n'aspire qu'à celui d'être à genoux pour recevoir de sa main victorieuse l'ordre de Chevalerie. Sachez donc, aimable Damoisel, lui

dit Quedragant, que ce Chevalier Grec eſt le célèbre Amadis de Gaule. Amadis de Gaule! répéta deux fois Eſplandian. Oh! que je me trouve heureux de l'avoir vû, & d'en avoir obtenu cette grace! ah! que je vais bien travailler à mériter que ce ne ſoit pas la dernière!..... Les deux Chevaliers embraſſèrent Eſplandian qui les conjura de le mettre aux genoux d'Amadis.

Les deux Chevaliers de l'Iſle ferme étant repartis, Grumedan retournoit à ſon hôtel, lorſqu'on vint l'avertir que le Roi Liſvard l'attendoit dans ſon cabinet. Grumedan s'y rendit auſſi-tôt, & trouva ce Prince avec Arban de Norgales & Guilan le Penſif qu'il avoit fait appeller: Mes amis, leur dit Liſvard, ne réfléchiſſons point ſur ce qui s'eſt anciennement paſſé dans ma Cour; partons d'où nous ſommes, & ne nous occupons que des moyens de nous bien conduire. Je vous préviens, avant d'écouter vos avis, que je ne mets point en délibération ſi je dois faire une paix honteuſe ou me venger d'Amadis: j'ai pris mon parti tel que je le dois, relativement à la grandeur de l'offenſe, comme à la dignité de ma couronne. Je ne vous conſulte donc tous les trois que ſur les moyens de réduire Amadis & les Chevaliers de l'Iſle ferme à recourir à ma clémence, & à réparer l'injure

l'injure dont ils se sont rendus coupables vis-à-vis de moi.

Les trois Chevaliers furent quelque tems sans répondre; il fut facile à Lisvard de lire dans leurs yeux, qu'ils eussent été plus prompts à parler s'ils l'avoient cru susceptible de recevoir un conseil plus doux que celui qu'il exigeoit d'eux. Arban de Norgales rompit enfin le silence, en lui disant, que puisque rien ne pouvoit le dissuader d'attaquer l'Isle ferme, il falloit du moins prendre d'assez bonnes mesures pour qu'il ne compromît pas sa réputation & ses armes, & que les Chevaliers qui la défendoient étant d'état & de naissance à recevoir de puissans secours, il falloit qu'il s'assurât d'en recevoir qui leur fussent supérieurs.

Sire, dit Guilan le Pensif, puisque vous n'entreprenez cette guerre que pour venger l'honneur des Romains, leur Empereur doit se trouver vivement intéressé dans votre querelle, & doit être animé par un ressentiment plus vif encore que ne doit être le vôtre : je crois donc que vous ne devez pas perdre un moment à le déterminer à joindre son armée & ses efforts aux vôtres; & quelque braves que soient les Chevaliers de l'Isle ferme, quelles que puissent être leurs ressources, ils ne tiendront point contre les efforts réunis de la grande Bretagne

& des Romains. Cildadan, par le dernier traité fait avec ce Prince, doit vous ſervir avec l'élite des Chevaliers Irlandois; & Gaſquilan, Roi de Sueſſe, doit ſe ſouvenir aſſez des bleſſures & des échecs qu'il eſſuya des Chevaliers de l'Iſle ferme dans l'iſle de Montgaſe, pour ſaiſir l'occaſion de s'en venger. Liſvard applaudit à l'avis de Guilan le Penſif; &, connoiſſant la prudence & le don que ce Chevalier avoit de perſuader, il crut ne pouvoir mieux faire que de l'envoyer à l'Empereur pour preſſer ce Prince de partager ſa querelle & d'unir promptement ſes troupes aux ſiennes.

Liſvard étoit trop haut pour diſſimuler; &, jouiſſant d'avance du plaiſir d'abattre la puiſſance naiſſante de l'Iſle ferme, il ne cacha point aſſez les moyens qu'il prenoit pour aſſurer ſa vengeance. Arcalaüs en fut bientôt informé; ce perfide enchanteur, haïſſant également Amadis & Liſvard, eſpéra de perdre l'un par l'autre, & de triompher de tous les deux quand leurs forces ſeroient épuiſées.

Arcalaüs, après avoir formé ce projet, fut trouver le Roi Aravigne: Vous avez un moyen facile, lui dit-il, de vous venger de la dernière bataille que vous avez perdue; le ſort de Liſvard & de la grande Bretagne eſt entre vos mains ſi vous voulez me croire; il vous eſt facile

de vous joindre à Barſinan, Prince puiſſant par ſes richeſſes & ſes nombreux ſujets : le bûcher dans lequel Liſvard fit périr ſon père, fume encore ; & Barſinan eſt trop intéreſſé à venger cette mort infâme, pour ne pas s'unir à vous : joignez vos troupes, formez-en une armée formidable, prête à la porter où vous voudrez. Liſvard occupé de la conquête de l'Iſle ferme, & les Chevaliers de cette iſle l'étant de ſe défendre, lorſqu'ils vous verront raſſembler vos forces, ils eſpéreront également vous attirer à leur parti ; vous les tiendrez en ſuſpens, en les flattant tour-à-tour avec adreſſe de vous déclarer pour l'un ou pour l'autre : dès que la campagne ſera commencée, vous les verrez ſe détruire mutuellement ; l'audace d'Amadis & le reſſentiment de Liſvard les porteront à décider du ſort de cette guerre par une grande bataille ; alors vous tenant à portée de les attaquer lorſqu'ils ſeront affoiblis, vous viendrez facilement au point de triompher également des vaincus & des vainqueurs, & de détruire vos deux plus mortels ennemis. Aravigne étoit bien digne d'un tel conſeil & d'un ſi coupable ami. Vous m'éclairez, mon cher Arcalaüs, lui dit-il en l'embraſſant ; chargez-vous d'aller faire préparer Barſinan, & réglez d'avance avec lui le partage que nous ferons des Etats de Liſvard & des

richesses que renferme l'isle célèbre qu'Amadis a conquise.

C'est ainsi que de nouveaux ennemis s'élevoient contre ces deux Princes, ou plutôt c'est ainsi que deux scélérats préparoient leur perte commune, en formant le projet de commettre un nouveau crime.

Brian & Quedragant, très-mécontens de la réponse de Lisvard, faisoient force de voiles pour arriver à l'Isle ferme, & la porter aux Chevaliers qui ne pouvoient trop tôt se mettre en état de se défendre. Vers la pointe du jour ils virent assez près d'eux un vaisseau qui portoit peu de voiles, & qui paroissoit incertain dans sa route; ils l'envoyèrent reconnoître, & la chaloupe étant revenue, on leur apprit que ce vaisseau portoit la Reine de Sobradise, & que son Pilote qui cherchoit l'Isle ferme, craignoit de s'être égaré dans cette mer: les deux Chevaliers voguant aussi-tôt vers ce vaisseau, délacèrent leurs casques, se firent reconnoître de la belle Briolanie, & passant sur son bord, ils dirigèrent le Pilote dans la route qu'il devoit tenir.

Briolanie, charmée de la rencontre des Chevaliers, s'entretenoit avec eux du plaisir qu'elle alloit goûter à revoir ses anciens amis, lorsqu'ayant doublé l'un des caps de cette mer, elle

apperçut trois gros vaiſſeaux de guerre, qu'elle reconnut à leurs pavillons pour appartenir à Tiron ſon proche parent, mais le troiſième fils d'Abyſeos qu'Amadis & Agrayes avoient mis à mort pour ſa défenſe. Tiron en effet ayant ſu que la Reine Briolanie partoit pour ſe rendre à l'Iſle ferme ſans avoir d'eſcorte, avoit fait armer en diligence ces trois vaiſſeaux pour l'enlever.

Les deux Chevaliers les voyant prêts à les attaquer, Brian repaſſa promptement ſur ſon vaiſſeau, & Quedragant reſta pour défendre Briolanie: le combat fut long; mais Quedragant ayant enfin abordé le vaiſſeau de Tiron, il terraſſa ce Prince, & le conduiſit aux pieds de Briolanie. Brian, quoique très-bleſſé, ſe rendit maître de celui qu'il attaquoit, & le troiſième prit la fuite. La généreuſe Briolanie voyant Tiron enchaîné qui n'attendoit plus que l'arrêt de ſa mort, lui dit avec un air auſſi noble que tranquille: Mon couſin, vous mériteriez la mort, ayant ſi cruellement pourſuivi la mienne; mais je n'ai déja que trop vu couler le ſang de vos proches: vous ſentez-vous aſſez généreux, aſſez loyal, pour mettre fin à nos querelles, & accepter avec reconnoiſſance la vie, la liberté, & la ſouveraineté de Palomir que je vous offre pour la joindre à la vôtre? Ah!

Madame, s'écria Tiron en fondant en larmes, pardonnez à un jeune Prince de votre sang, qu'on éleva dès son enfance à la haine contre vous & à la vengeance de son père. Oui, j'atteste le Ciel que ce sentiment est éteint en mon cœur, & que ma fidélité pour vous durera tout le reste de ma vie. Venez donc avec moi, lui dit elle, & que je puisse vous présenter de ma main à l'illustre Amadis, comme un Chevalier & comme un parent que j'amène à sa défense. Dès que Briolanie fut abordée à l'Isle ferme, Quedragant en fit avertir Amadis; ce Prince accourut pour la recevoir & pour faire transporter Brian de Monastes. Dès que j'ai su, lui dit-elle, que vous aviez délivré la Princesse Oriane, & qu'elle étoit ici, ma reconnoissance pour vous & mon tendre attachement pour elle ne m'ont pas permis de différer à venir moi-même auprès de vous, & je serai bientôt suivie par Tanbiles qui rassemble promptement mes troupes d'élite pour les conduire à votre secours.

Amadis, vivement touché de la marque d'amitié que lui donnoit cette belle Reine, la conduisit lui-même au quartier qu'occupoit Oriane: il espéroit profiter de cette occasion pour pénétrer dans l'espèce de retraite qu'elle s'étoit imposée; mais Mabille l'arrêta lorsqu'il étoit

prêt d'entrer. Mon coufin, lui dit-elle, fongez qu'aucun homme ne peut violer cet afyle, & je vous excommunie fi vous ofez l'entreprendre. Ah! méchante coufine, lui repartit Amadis en l'embraffant, que vous favez bien profiter de vos avantages! puiffe l'amour, pour vous en punir, en donner bientôt fur vous au plus aimable & au plus loyal des Chevaliers! Je fuis pour la Princeffe Mabille, Seigneur Amadis, dit auffi-tôt Briolanie; je veux à mon tour jouir toute feule de la préfence de la Princeffe Oriane, & je connois affez votre modeftie pour que je defire parler à mon aife, & de vous & de tous vos nouveaux exploits. A ces mots, les deux jeunes Princeffes lui fermèrent la porte; & ce ne fut qu'à l'heure marquée pour tous les autres Chevaliers, qu'Amadis fut admis au milieu de celles qui toutes lui devoient ou l'honneur ou la vie. Dans cet intervalle, Quedragant lui rendit compte des difpofitions de Lifvard, & du peu d'efpérance qui lui reftoit d'éviter une guerre ouverte avec lui. Le Prince Agrayes ne fut pas le maître de cacher fa joie; fon reffentiment contre Lifvard ne pouvoit fe modérer. Oh! parbleu, mon coufin, vous n'en avez que trop fait jufqu'ici; vous ne pouvez plus éviter de démontrer à ce Prince quels font ceux qu'il ofe bleffer: mon avis, puifqu'il en veut venir

aux mains, c'eſt de lui épargner le trajet & de le prévenir nous-mêmes. L'abord de la grande Bretagne eſt facile, & les Bretons ſi fiers, ſi arrogans ſur leurs vaiſſeaux ou dans leurs conſeils, ſont les peuples de la terre qui défendent le plus mal leurs frontières. Nous valons mieux que les barbares du nord qui les ont toujours ſi facilement ſubjugués, & je ne ſerai content que, lorſqu'au milieu de Londres où Liſvard nous inſulta, je verrai ce prince humilié reconnoître ſes torts & ſon injuſtice. Amadis ne put ſe refuſer de convenir de tout ce qu'Agrayes venoit de dire; il prit la réſolution avec lui de traverſer au plus tôt la mer, & de porter la guerre dans le ſein de la grande Bretagne.

Héliſabel avoit déja rempli ſon meſſage, avec le ſuccès le plus heureux, auprès de celui qui commandoit dans les Etats de Graſſinde & de l'Empereur de Grèce. Les ſecours les plus puiſſans ſe préparoient de toutes parts pour l'Iſſe ferme, lorſque le fidèle Gandalin arriva dans la Gaule, & ſe rendit à la Cour du Roi Perion. Ce Prince fut bien étonné de tout ce qu'il apprit par Gandalin, & que Liſvard eût pu porter auſſi loin l'ingratitude : Gardez-vous bien, lui dit-il, de divulguer ces nouvelles dans ma Cour; Galaor que j'ai penſé perdre,

& qui n'eſt pas hors de tout danger, ne pourroit les apprendre ſans une émotion dangereuſe; & je ne veux point affliger le jeune Norandel, en lui laiſſant ſavoir tous les juſtes mécontentemens que nous avons de ſon père, & la guerre inévitable que nous allons avoir avec lui.

Perion en effet fit en ſecret tous les préparatifs néceſſaires pour aller en diligence au ſecours d'Amadis, à la tête de ſes hauts Barons & de l'élite de ſes troupes. Sa généroſité ne lui permit pas de retenir Norandel dans ſa Cour, au moment où ſon père étoit prêt à prendre les armes. Aimable Norandel, lui dit-il, votre compagnon Galaor ne ſera de long-tems en état de monter à cheval : vous m'êtes auſſi cher qu'agréable; mais je connois trop les devoirs d'un nouveau Chevalier, pour vous laiſſer perdre la première année de l'exercice honorable de ces devoirs dans un repos qui pourroit vous être reproché; je crois même que dans ce moment vous pouvez vous rendre utile au Roi votre père, & je vous conſeille de partir après avoir préparé Galaor à cette ſéparation, que j'eſpère ne devoir pas être longue; ſoyez ſûr que, quelque événement qui puiſſe arriver, j'aurai toujours pour vous les ſentimens du père le plus tendre. Norandel ſuivit le conſeil

de Perion; & faiſant approuver à Galaor (hors de tout danger, mais très foible encore) ſon départ pour paſſer dans la grande Bretagne, il s'embarqua, ſe rendit en peu de jours à Vindiſilore près du Roi ſon père, & fut auſſi ſurpris que mortellement affligé, lorſqu'il vit Liſvard prêt à ſe mettre à la tête d'une nombreuſe armée, pour aller attaquer l'Iſle ferme & les Chevaliers qui la défendoient.

Laſinde, écuyer de Bruneau, ayant fait auſſi ſon meſſage près du Roi de Bohême, Taffinor, accablé par les ans, verſa des larmes de regret de ne pouvoir voler lui-même au ſecours du vainqueur de Garadan; mais, raſſemblant auſſitôt les Chevaliers les plus renommés de ſes Etats, il mit à leur tête le Prince Graſandor ſon fils unique: Servez & imitez notre libérateur Amadis, mon cher fils, lui dit-il en l'embraſſant, & en le voyant monter à cheval pour partir.

Graſandor réuniſſoit en ſa perſonne toutes les qualités les plus éminentes & les plus aimables qu'on puiſſe deſirer dans un Chevalier; il joignoit la beauté, le courage & la gaieté de Galaor, à la prudence & à la loyauté d'Amadis: ſon humeur vive & gaie lui donnoit l'air le plus galant avec les belles, le plus léger & le plus plaiſant dans la ſociété; mais ſon ame

ſenſible & capable de fidélité le rendoit digne de paſſer ſous l'arc des loyaux amans : il n'eût oſé juſqu'alors en éprouver l'aventure ; car uniquement occupé des exercices de la Chevalerie, il ignoroit encore & les peines & les charmes que l'amour répand dans une ame.

Pendant que des ſecours puiſſans ſe préparoient pour défendre l'Iſle ferme, les différens Ambaſſadeurs de Liſvard travailloient à raſſembler de nouvelles armées pour l'attaquer. Guilan le Penſif avoit réuſſi facilement à remplir le cœur de l'Empereur Patin du plus ardent deſir de ſe venger d'Amadis : Ah ! s'écria cet orgueilleux Empereur, retournez ſur le champ à votre maître, & dites-lui que je veux bien toujours épouſer ſon Oriane, & que je pars avec une armée formidable de Héros Romains, pour donner du courage aux Bretons, & pour détruire de fond en comble le repaire de ces brigands de Gaulois.

Guilan eut bien de la peine à ſe contenir en recevant cette impertinente réponſe ; mais, mépriſant Patin dans ſon cœur, & ne voulant que ſervir ſon maître, il dit à Patin, que quelque diligence qu'il pût faire, il trouveroit déja Liſvard en pleine marche ; & , ſans avoir reçu la moindre prévenance de la Cour de l'Empereur, il repartit ſur l'heure, & ne put

s'empêcher de dire à son maître, en annonçant l'arrivée de l'armée Romaine, que l'Empereur & ses sujets avoient bien dégénéré des Scipions & des Paul Emiles, & qu'il avoit cru voir à Rome une troupe de bouffons & de saltimbanques, plutôt qu'une armée & des Chevaliers. De tous ceux que Lisvard fit sommer de venir se joindre à lui, comme étant ses grands vassaux, Galvanes eut seul le courage de le refuser: Répondez au Roi, dit-il, que Galvanes doit trop de reconnoissance au généreux Amadis, & trop d'amitié au Prince Agrayes son neveu, pour les combattre; & que s'il ne me permet pas de rester neutre, j'aime mieux lui remettre mon isle de Montgase, & même mon épouse Madasime, dont le bon Galvanes étoit déja peut-être un peu las. Grasandor, dans le trajet qu'il fit pour arriver à l'Isle ferme, rencontra le neveu de Lisvard; c'étoit Giontes qui retournoit à Rome, pour faire hâter le secours des Romains. Après quelques pour-parlers qu'ils eurent ensemble, ils pensèrent se battre. La seule qualité d'Ambassadeur dont Giontes étoit revêtu, retint Grasandor; il s'en dédommagea du moins par les plaisanteries qu'il lui fit sur l'espèce de gens auxquels son oncle étoit obligé d'avoir recours.

La quantité de troupes, & la diligence avec

laquelle Lisvard les rassembloit, fit perdre l'idée aux Chevaliers de l'Isle ferme de faire une descente dans la grande Bretagne ; ils résolurent plutôt de former un camp retranché hors des murs de la forteresse, pour disputer l'abord de leur isle aux ennemis.

Oriane ne pouvoit voir tous les préparatifs d'une guerre si cruelle sans la plus vive douleur ; Amadis tâchoit de la consoler & de la distraire : il avoit fait préparer un balcon qui dominoit sur son camp, & prioit souvent les Princesses de s'y montrer, sur-tout quand quelque nouvel allié paroissoit pour le secourir. Amadis ne doutoit point que la vue d'Oriane ne fît sur les autres le même effet que sur lui, ni qu'un seul de ses regards ne suffît pour élever leur courage & les animer à la défendre.

Oriane & Mabille étoient sur ce balcon lorsque Grasandor débarqua : ce Prince, montant à cheval aussi-tôt, s'avança vers le camp ; Amadis, qui le reconnut de loin, courut au-devant de lui, & le serra tendrement dans ses bras. Ah ! ah ! dit Mabille à Oriane, quel est donc ce jeune Chevalier qu'Amadis reçoit avec tant d'amitié ? Ne seroit-ce pas encore quelque Galaor, ou quelqu'un des mêmes mœurs & de la même race ? Mais, ma cousine, regardez-le donc, continuoit Mabille, qu'il a l'air noble,

qu'il mène bien ſon cheval, qu'il a de beaux cheveux ! Je deſirerois bien qu'il fût auſſi bon Chevalier qu'il me paroît aimable. J'ignore ſon nom, lui répondit Oriane ; mais il faut que ce ſoit le fils de quelque puiſſant Souverain, puiſque je vois Amadis le forcer à prendre la droite ſur lui, & que toutes les bannières ſe baiſſent pour le ſaluer. Cela peut être, dit Mabille, ſans regarder Oriane, ... mais étant toujours plus attentive que jamais à regarder la fin de la première entrevue d'Amadis & de ce Chevalier.

Les deux Princeſſes ſe retirèrent du balcon, voyant Amadis le conduire vers leur palais. Graſandor qui les avoit apperçues, demanda vivement quelles étoient ces deux Divinités qu'il venoit d'entrevoir. L'une eſt la Princeſſe Oriane, dit Amadis; l'autre.... Ah! Seigneur, interrompit Graſandor, au portrait qu'on m'a fait d'Oriane, je crois en avoir vu deux ſur ce balcon. Vos doutes ſeront bientôt éclaircis, lui dit-il en ſouriant. A ces mots ils deſcendirent, &, le prenant par la main, Amadis le conduiſit à l'appartement d'Oriane : Madame, lui dit-il, c'eſt le Prince Graſandor, fils unique du Roi de Bohême ; c'eſt mon ami, c'eſt un héros naiſſant que j'amène à vos genoux, & qui conſacre ſon bras pour votre ſervice. Ma chère couſine, dit-il à Mabille, je vous préviens que

ſon humeur eſt auſſi gaie que la vôtre, & qu'il eſt, comme vous, capable de la plus ſolide amitié : je vous le recommande, & j'oſe vous ſupplier toutes les deux de lui faire un peu les honneurs de l'Iſle ferme, tandis que je vais m'occuper à faire camper les troupes qu'il a conduites ici.

Oriane & Mabille connoiſſant le Prince Graſandor par tout ce qu'Amadis leur avoit dit de la valeur & des vertus aimables de ce Prince, le comblèrent de prévenances & de politeſſes ; il y répondit de l'air le plus reſpectueux & le plus galant. Il ſut rappeller avec autant d'eſprit que de fineſſe l'état cruel où ſouvent il avoit vu le Chevalier de la verte épée, pendant qu'il étoit chez le Roi ſon père. Que je le plaignois, diſoit-il, lorſque je l'entendois ſoupirer jour & nuit, & que je voyois couler ſes larmes, en penſant à la beauté qui captive ſon cœur, & dont il étoit depuis long-tems ſéparé ! Mais, Madame, dit-il en regardant tendrement Mabille, peut-être ne le plaignois-je pas aſſez. On conçoit mal les maux qu'on n'a pas encore éprouvés ; & peut-être, ajouta-t-il en ſoupirant, mais en baiſſant les yeux, le ſort m'en prépare-t-il de ſemblables !.... Mabille rougit, ne répondit rien ; & cette converſation qu'Amadis avoit cru devoir être fort animée entre

Mabille & Grasandor, devint sérieuse de momens en momens, & la belle Oriane fut souvent obligée de les retirer l'un & l'autre d'une distraction involontaire. Oriane, voyant qu'ils y retomboient sans cesse, prit le bras de Grasandor, & le conduisit en attendant le retour d'Amadis, pour voir une partie des merveilles du palais d'Apollidon : après en avoir parcouru quelques-unes, ils parvinrent près de l'arc des loyaux amans. Oriane s'en étoit toujours écartée, non que son cœur craignît cette épreuve; mais, si le passage de l'arc en eût prouvé la loyauté, il eût prouvé de même combien ce cœur étoit sensible. Mabille, selon son humeur gaie, avoit souvent plaisanté sa cousine sur l'espèce de terreur que lui causoit cette épreuve; mais pour elle étant bien sûre de son indifférence, elle s'étoit déja présentée à l'entrée de cet arc, & chaque fois la statue avoit répandu des lys & des roses blanches sur elle; mais une force invincible l'avoit toujours retenue. Oriane plaisantoit de cette aventure avec Grasandor: Si je crois, Seigneur, tout ce qu'Amadis m'a raconté de vous, vous éprouveriez le même sort que ma cousine, en vous présentant à ce passage. Mabille, pour cacher le secret embarras dont elle se sentoit atteinte, voulut appuyer la plaisanterie d'Oriane : Vous ne courez aucun risque,

Seigneur,

Seigneur, dit-elle à Grafandor, vous ferez repouffé ;.... mais tout ce que nous favons de vous, me fait prefque préfumer que ce fera bien doucement. Ah! Madame, s'écria Grafandor, (que tout animoit alors) pourquoi ne mériterois-je pas d'y paffer dès ce moment même? le titre de votre Chevalier ne m'affureroit-il pas cette gloire, fi vous me permettiez de le porter?..... Mabille devint vermeille comme une rofe; & fa coufine, profitant de cette occafion de lui rendre les douces plaifanteries qu'elle en avoit effuyées: Ah! ma chère coufine, dit-elle, pourriez-vous refufer au Prince Grafandor le titre de votre Chevalier? vous n'en avez point encore; aucun autre ne peut être plus digne de vous. Ah! que votre frère Agrayes n'eft-il ici pour vous en preffer avec moi? Le Prince m'honore trop, dit Mabille avec un modefte embarras, mais je ne trouve nulle raifon pour le refufer; &, puifque l'ufage a réglé qu'une Princeffe peut accorder ce titre fans conféquence, le Prince Grafandor auroit lieu de fe plaindre de moi, fi je lui refufois un nom qu'Amadis reçut de la Reine Brisène. Ah! divine Princeffe, s'écria Grafandor dans un tranfport dont il ne fut pas le maître, commencez donc à vous intéreffer pour celui que vous honorez de ce nom, qu'il ne

perdra qu'avec la vie; daignez me conduire vous-même à cet arc si redoutable pour les cœurs pervers ou légers. L'indifférence du vôtre vous a seule empêché de franchir ce passage, & vous ne courez d'autre risque, hélas! que d'éprouver encore les mêmes obstacles.... Toute la vivacité d'esprit de Mabille lui manqua dans ce moment pour répondre. Oriane (presque maligne pour la première fois) se souvint de tout ce que Mabille avoit dit sur la petite clef du jardin de Mirefleur. Oh! pour le coup, ma chère cousine, lui dit-elle, je vous tiens; vous vous êtes cachée de moi pour éprouver cette aventure, & je ne perdrai pas cette occasion de voir comment les personnes indifférentes en sont repoussées. Une étincelle d'amour-propre mêlée d'un léger dépit s'empara du cœur de Mabille; elle ne put croire qu'un jour, qu'une seule entrevue eût pu faire un si grand changement dans son ame. Eh bien! ma cousine, dit-elle (en ne regardant qu'Oriane) puisque vous le voulez, je vais donc encore éprouver les mêmes obstacles; mais ce ne sera qu'en me faisant précéder par le Prince, & avec la promesse que vous éprouverez le passage à votre tour. Je ne promets rien, dit Oriane en riant, que lorsque je connoîtrai le danger de cette épreuve. Ils s'avancèrent tous les trois vers cet

arc, & dès que Grafandor en fut à portée, elles le virent s'échapper d'elles, franchir fans effort le paffage de l'arc, & ramaffer les fleurs que lui jettoit la ftatue, & qu'il préfentoit à Mabille, en l'appellant pour les recevoir. Mabille, hors d'elle-même à ce fpectacle, ne put s'empêcher de s'avancer un peu.... On fait fouvent alors plus de pas qu'on ne le croit (fans s'en douter), & Mabille étoit déja fur le feuil de l'arc des loyaux amans, lorfqu'elle s'apperçut qu'elle n'éprouvoit plus d'obftacles.... Elle en frémit.... elle voulut fe retirer promptement; mais le même pouvoir invifible qui les autres fois l'avoit repouffée, l'empêcha de reculer, lui fit franchir le paffage de l'arc, & la porta jufqu'aux pieds des ftatues d'Apollidon & de Grimanèfe, où Grafandor fe trouvoit dans le même inftant: un coup de tonnerre, fuivi d'une lumière douce & brillante, retentit dans le palais d'Apollidon; & ce fut fans doute depuis ce moment-là que le double trait de l'Amour, qui pénètre fur le champ deux cœurs deftinés à s'aimer le refte de leur vie, fut appellé le coup de foudre. Oriane plus prudente que Mabille, s'affit fur le gazon, fans ofer s'approcher du paffage que fa coufine avoit franchi prefque malgré fa volonté. Mabille & Grafandor admirèrent les deux ftatues qui fem-

bloient leur ſourire ; leurs noms ſe gravèrent ſur le jaſpe, enchaînés enſemble par une branche de myrthe ; ils ſe regardèrent enfin, ... & ce ſeul regard fut l'aveu d'un ſentiment qui ne devoit jamais s'éteindre. Ils revinrent joindre Oriane qui reçut Mabille dans ſes bras : Enfin, ma chère couſine, lui dit-elle, vous cacherez quelquefois à votre tour votre tête dans mon ſein ; mais j'eſpère que ce ne ſera pas pour y répandre des larmes.

Amadis ayant rejoint les Princeſſes, leur annonça l'arrivée du Roi Perion ſon père. Ce Prince venoit de deſcendre de ſes vaiſſeaux, à la tête de trois mille Chevaliers Gaulois ; & chaque Chevalier ayant alors cinq hommes armés au moins à ſa ſuite, le ſecours qu'amenoit Perion mettoit les Chevaliers de l'Iſle ferme en état de réſiſter aux forces réunies de Liſvard & de l'Empereur Patin.

Perion avoit le plus grand deſir de voir la belle Oriane. Le Prince Agrayes qui ne l'avoit pas quitté depuis ſon débarquement, vint de ſa part demander à cette Princeſſe quand elle voudroit bien le recevoir : Mon couſin, lui répondit-elle, la reconnoiſſance que je dois à ce grand Prince de ce qu'il fait pour moi, le rend le maître de venir dès ce moment même ; mais, avant que vous retourniez lui porter ma ré-

ponſe, je veux vous faire faire connoiſſance avec le fils aîné du Roi de Bohême, pour lequel je vous demande votre amitié. Madame, répondit-il, tout ce que la renommée publie du Prince Graſandor, me fait depuis long-tems deſirer la ſienne. A ces mots, les deux Princes s'avancèrent de part & d'autre, & s'embrassèrent. Mabille attentive cherchoit à lire dans les yeux d'Agrayes l'impreſſion que Graſandor faiſoit ſur lui; elle eut lieu d'en être ſatisfaite; elle le fut encore plus, & rougit un peu lorſque Oriane leur dit : Princes, puiſſiez-vous déſormais vous regarder comme frères! mes vœux les plus chers ſont que le nœud que l'amitié va former entre vous, ſe ſerre de jour en jour. Ah! Madame, dit Agrayes, j'en accepte d'avance tous les moyens. Apprenez donc, mon cher couſin, que votre ſœur Mabille n'avoit point encore de Chevalier, que le Prince Graſandor s'eſt offert pour en recevoir le titre; & qu'eſpérant que vous ne me déſavoueriez pas, je l'ai accepté pour elle. Seigneur, dit Agrayes à Graſandor, l'honneur que vous faites à ma ſœur, ſera ſans doute auſſi cher au Roi mon père qu'à moi-même; permettez qu'en qualité de ſon Chevalier, je vous embraſſe une ſeconde fois. Graſandor, tranſporté de joie, s'écria : Seigneur, votre aveu comble ma plus douce

eſpérance, & c'eſt aux genoux de ces belles Princeſſes que je vais renouveller en votre préſence le ferment de les ſervir le reſte de ma vie. A ces mots, il s'y jetta ; Oriane lui laiſſa baiſer ſa main avec l'air de la plus tendre amitié ; Mabille ne put le lui refuſer à l'exemple d'Oriane. Graſandor baiſa cette ſeconde main avec tant de grace & de feu, que Mabille ne put cacher le trouble qui l'agitoit ; &, voyant Oriane & ſon frère ſourire en l'examinant, elle ne put s'empêcher de ſe pencher ſur le ſein de ſa charmante couſine, pour y cacher & ſa rougeur & ſon embarras. Oriane la ſerra tendrement : Enfin, ma chère couſine, lui dit-elle, votre moment eſt arrivé, & ce moment eſt marqué par l'Être ſuprême, pour être le commencement de votre bonheur. Agrayes & Graſandor coururent enſemble au-devant du Roi Perion qui s'avançoit accompagné d'Amadis & de Floreſtan ; il voulut fléchir un genou devant Oriane qui l'en empêcha : Ce ſeroit à moi, lui dit-elle en l'embraſſant, à rendre cet hommage au grand Roi qui me vient protéger, & qui me combla de marques d'amitié dans mon enfance. Perion lui dit d'un air très-galant pour un homme de ſon âge : Ah ! Madame, un des momens le plus cher à mon ſouvenir, eſt celui où, telle qu'Hébé & plus charmante

encore, vous me priâtes d'armer de ma main le Damoifel de la mer. Dans ce moment, Perion, Amadis, Oriane fe regardèrent les yeux pleins de larmes, mais brillans d'une joie fi vive & fi pure, qu'il ne leur eût pas été poffible d'exprimer plus tendrement tous les fentimens qui rempliffoient leur ame.

Cette fituation, fi pleine de charmes pour eux, pour leurs amis & leurs proches qui les entouroient, fut troublée par l'arrivée de Balais de Carfantes; ce Chevalier devenu celui d'Amadis, depuis que ce Héros l'avoit délivré des chaînes d'Arcalaüs, & depuis qu'il l'avoit féparé lorfqu'il fe battoit avec Galaor, fans le connoître. Balais avoit promptement levé fa bannière pour venir fervir Amadis ; il leur apprit que l'Empereur, à la tête de fon armée, avoit joint celle de Lifvard ; que Gafquilan, Roi de Sueffe, s'étoit uni avec eux, & que tous enfemble ils fe propofoient de marcher en peu de jours pour attaquer l'Ifle ferme.

On doit fe fouvenir que cette ifle portoit ce nom, parce qu'elle tenoit au continent par une langue de terre défendue par une triple enceinte. Perion ayant appris que, pour éviter d'armer la multitude de vaiffeaux néceffaires pour porter une armée auffi formidable, les Souverains, leurs ennemis, dirigeoient leur

marche pour les attaquer par la terre ferme, il crut devoir éloigner la guerre du centre de l'isle & des yeux des Princesses qui s'y trouvoient réunies ; & , voulant prévenir les ennemis, il laissa des Chevaliers de confiance commandant une forte garnison dans les trois enceintes fortifiées ; & ce Prince portant son armée au-delà de la langue de terre, il assit son camp dans un terrain avantageux où ses deux ailes étoient défendues par la mer, & son centre étoit appuyé par la communication qu'il conservoit avec l'Isle ferme.

Amadis n'avoit point oublié que dans le combat que, sous le nom du Chevalier à la verte épée, il avoit eu dans la Bohême avec Garadan & onze autres Chevaliers Romains, il avoit donné la vie & la liberté au jeune Arquisil, dont la valeur, la jeunesse & la beauté l'avoient touché : ce jeune Prince, propre neveu de Patin, avoit promis de se rendre auprès d'Amadis à sa première réquisition. Sachant donc qu'Arquisil étoit à la suite de son oncle, il l'envoya sommer par Enil de lui tenir sa parole, & de se rendre auprès de lui. Enil fit son message ; & le loyal Arquisil, loin de rien contester, dit à l'Empereur son oncle, que l'honneur ne lui permettoit pas de refuser d'obéir aux ordres d'Amadis. Patin, suivant son caractère lui dit brusquement qu'il pouvoit faire

tout ce qu'il voudroit ; &, s'adressant au Chevalier de l'Isle ferme, il s'emporta jusqu'aux injures & aux menaces les plus atroces contre Amadis. Enil indigné lui répondit : Vous devriez respecter plus ce grand Prince, & vous souvenir de la façon dont il vous traita lorsque vous n'étiez encore que Chevalier errant; croyez que le Prince de Gaule ne traitera pas mieux aujourd'hui l'Empereur, & que vous ne sortirez pas avec plus d'honneur de cette guerre, que vous ne sortites de votre combat particulier avec lui. Lisvard, craignant que Patin ne se laissât emporter à la colère, se mit entre d'eux: Allons dîner, Seigneur, dit-il à Patin, & laissons cet Envoyé jouir du droit des gens, & remplir sa charge.

Arquisil suivit Enil à l'Isle ferme, & fut reçu par Amadis avec beaucoup d'amitié. Ce Prince lui fit voir une partie des merveilles du palais d'Apollidon, & sur-tout il lui fit examiner la force des remparts de l'Isle ferme, & le nombre & la beauté des troupes qui formoient le camp qui devoit la défendre. Arquisil fut très-bien traité par tous les Chevaliers, & même par les Dames de l'Isle ferme : la noblesse de sa figure & de ses propos intéressa tout le monde en sa faveur. Ce jeune Prince, plein d'honneur & de courage, ne put s'empêcher de parler un jour

devant Amadis de tout ce que son inaction lui faisoit souffrir dans une occasion d'acquérir de la gloire. Le généreux Amadis, applaudissant dans son cœur aux sentimens de ce Prince : J'aimerois mieux, dit-il, que nous pussions combattre ensemble ; mais, ne désespérant pas de vous avoir un jour pour ami, je veux dès ce moment vous en donner des preuves. Partez, Prince, retournez à l'armée de l'Empereur, & suivez votre carrière avec gloire : tout ce que je vous demande, c'est de me venir trouver dix jours après la bataille que je prévois, quel qu'en puisse être l'événement.

Arquisil, pénétré de reconnoissance, jura non-seulement d'obéir à ses ordres, mais de conserver toute sa vie le souvenir de sa générosité. Il retourna sur le champ vers l'Empereur, qui fut plus étonné de ce procédé d'Amadis, que le Roi Lisvard qui connoissoit l'élévation de son ame, & qui regrettoit souvent tout ce qui l'avoit conduit par degrés à l'avoir pour ennemi. Lisvard s'occupoit alors avec Gasquilan & l'Empereur à dresser son ordre de bataille : nous croyons devoir supprimer la longue énumération & la description des troupes qui composoient son armée *.

* Nous ne pouvons nous résoudre à suivre cette

Perion, que tous les Princes & les Chevaliers de l'Isle ferme avoient élu tout d'une voix pour les commander, fit de son côté les dispositions les plus sages : il mit ordre à tout en peu de tems ; & tranquille dans son camp, dont les devans étoient applanis & propres à faire combattre sa gendarmerie, il se contenta d'envoyer quelques troupes légères en avant, avec ordre de se retirer sur son armée dès qu'ils verroient les ennemis s'approcher en ordre de bataille.

---

description de d'Herberay : quoique nous pardonnions un peu à l'un des Commandans de l'artillerie de François I, le foible qu'il a de parler de ce qui concerne son métier, comment a-t-il pu se conformer au texte Espagnol, au point d'écrire, d'après ce texte, un anacronisme aussi grossier ; & le grand train d'artillerie, la poudre, les boulets, les bombes, les coulevrines que les Espagnols donnent à Lisvard ne devoient-ils pas faire juger à d'Herberay que le ton & le costume du Roman étoient changés ? Nous ferons de notre mieux pour empêcher que nos Lecteurs ne trouvent aussi le même changement dans la texture & la narration de ce Roman ; mais nous nous croyons obligés de leur dire que cette traduction va devenir plus libre que jamais, desirant conserver le ton qui règne dans les trois premiers Livres que nous avons traduits, & que nous nous croyons en droit de rapporter aux Romanciers François de la fin du douzième siècle.

Lisvard n'étant plus qu'à trois jours de marche de Perion, le perfide Arcalaüs qui n'attendoit que ce moment pour exécuter sa nouvelle trahison, envoya l'un de ses neveux au Roi Aravigne, pour lui dire de s'avancer avec Barsinan sur les derrières de l'armée de Lisvard, en se contentant de l'observer jusqu'à ce qu'il eût vu quel succès auroit la grande bataille, qui bientôt seroit de part & d'autre inévitable. Aravigne se mit sur le champ en marche, & se couvrant d'une chaîne de collines qui bordoient la plaine où Lisvard avoit déployé son armée, il la côtoya long-tems avec la sienne sans être apperçu.

A peine Perion étoit-il arrivé dans l'Isle ferme, qu'enchanté de la Princesse Oriane, il desira que sa fille Mélicie vînt auprès d'elle; Amadis & Bruneau le desiroient également, & Perion envoya Gandalin pour la chercher. La Reine Elisène resta dans la Gaule pour donner ses soins à Galaor, dont la santé ne se rétablissoit que lentement. Mélicie, le voyant hors de tout danger, partit avec une Cour brillante de jeunes Demoiselles Gauloises, & vint sous la garde de Gandalin se rendre aux ordres du Roi son père.

Perion étoit deja parti de l'Isle ferme à la tête de son armée, pour marcher à la rencon-

tre de Lisvard; ce furent Oriane & Mabille qui reçurent la jeune Mélicie comme elles auroient pu recevoir leur propre sœur: toutes les trois aimoient; toutes trois étoient tendrement aimées; les mêmes intérêts les unissoient, & la plus constante amitié s'établit entre elles. Elle peut être durable entre trois personnes de cet âge, lorsque l'amour ne la trouble pas, & que leurs amans s'aiment entre eux.

Gandalin fut très-affligé de ne plus trouver Amadis & Perion au palais d'Amadis; il desiroit vivement qu'Amadis accomplît sa promesse, & l'armât Chevalier de sa main, avant la bataille. Dès qu'il eut remis la Princesse Mélicie entre les bras d'Oriane, il marcha nuit & jour, & rejoignit Amadis: Soyez sûr, lui dit Gandalin, que si je croyois vous être encore nécessaire, je ne vous presserois pas de me conférer l'ordre de Chevalerie; mais la Princesse Oriane étant en sûreté sous votre garde & celle du Roi votre père, ne différez pas à m'accorder l'honneur de combattre à côté de vous. Ah! Gandalin, ah! mon cher frère, s'écria celui qui se souvenoit d'avoir partagé le lait de sa mère, votre naissance & votre valeur vous rendent depuis long-tems digne d'être Chevalier; pardonnez à la crainte de me séparer de mon meilleur ami, le tems que j'ai différé de

vous rendre juſtice : je cours au Roi mon père, pour le prier de vous conférer cet ordre, & je vais faire préparer un cheval & des armes pour vous. Croyez-vous, lui dit vivement Gandalin, que je vouluſſe recevoir cet ordre d'une autre main que la vôtre ? Quant aux armes, votre frère Galaor m'a donné les ſiennes, qu'il ne peut encore porter, & j'eſpère le remplacer auprès de vous le jour de la bataille.

Tandis que Gandalin demandoit une grace ſi juſte, Laſinde obtenoit la même de Bruneau de Bonnemer. Ces deux braves & fidèles Ecuyers firent enſemble la veille des armes ; & dès le lever du ſoleil, Amadis & Bruneau les armèrent Chevaliers : Perion ceignit l'épée à Gandalin ; Laſinde reçut le même honneur du Prince Agrayes, & croyant ne pouvoir faire un meilleur uſage de deux de ces ſix épées qu'il avoit reçues de l'Infante Léonorine, Amadis les leur donna, les embraſſant tendrement, & ne doutant pas qu'ils ne s'en ſerviſſent bientôt avec gloire.

A peine cette cérémonie étoit-elle finie, que Perion fut averti par les troupes légères qu'il avoit en avant, que l'armée ennemie approchoit ; il fit ſortir la ſienne de ſon camp, la mit en bataille ; & parcourant les rangs, ſuivi d'Amadis, d'Agrayes, de Floreſtan & de Bruneau :

Gaulois, s'écria-t-il d'une voix forte, ſongez que la gloire vous attend dans les derniers rangs de nos ennemis, & que le vainqueur d'Abyes eſt avec vous. Gaule ! Gaule ! s'écria l'armée tout d'une voix; vive Perion & ſon auguſte ſang !

Liſvard fit faire halte à ſes troupes qui ſe campèrent en ordre de bataille à la diſtance d'une lieue de celles de Perion; il y eut quelques eſcarmouches, ſur-tout vis-à-vis de l'aile que les Romains formoient. La préſomption de ceux-ci, la haîne des Gaulois contre eux, eût peut-être dès le même jour engagé quelqu'action déciſive, ſi des deux côtés les deux Rois ne les euſſent contenus.

Les deux armées passèrent la nuit dans cette poſition. Liſvard & Perion furent avertis preſqu'en même tems au lever du ſoleil, que les coureurs envoyés à la découverte venoient de reconnoître au-delà des montagnes une nombreuſe armée dans laquelle ils avoient diſtingué la bannière royale d'Aravigne. Les deux Rois, incertains du parti que prendroit Aravigne, diſposèrent de chaque part l'aile de leur armée la plus près des montagnes, de façon à pouvoir lui réſiſter.

Cette nouvelle poſition retint les deux armées, & retarda la bataille qu'elles étoient prêtes

à se livrer. Un Trompette qui partit de l'armée de Lisvard, & qui vint à celle de Perion, arriva sur ces entrefaites, & se fit conduire au corps commandé par Amadis: Seigneur, lui dit-il, je viens de la part de Gasquilan, Roi de Suesse, pour vous proposer de vous avancer seul entre les deux armées, & de rompre trois lances avec lui. Depuis long-tems ce Prince cherche l'occasion de se trouver les armes à la main avec vous; non cependant qu'il conserve aucun ressentiment de votre victoire sur le géant Mandraque son père, il est trop bien informé de la générosité que vous eûtes pour lui; mais une Beauté cruelle qu'il adore, met sa main au prix de l'avantage qu'elle veut qu'il remporte sur vous. Retournes à ton maître, lui répondit Amadis; dis-lui que les lauriers dont il s'est couvert & ses qualités personnelles auroient dû lui soumettre le cœur le plus rebelle. Quant à ce qu'il me demande, dis-lui de méme que le Prince de Gaule ne refuse point l'honneur qu'il lui fait, & que demain matin je me trouverai dans le lieu qu'il me désigne.

Le défi du Roi de Suesse étant public dans les deux armées, Perion & Lisvard leur firent faire un mouvement; & les portant en avant sans rien rompre de leur premier ordre de bataille,

la diſtance qui les ſéparoit ne fut plus que d'environ cinq cents toiſes.

C'eſt dans cet intervalle que Gaſquilan s'étant avancé deux heures après le lever du ſoleil, l'Empereur Patin ſuivi d'un détachement, s'avança pour le conduire juſqu'au tiers de la diſtance des deux armées; & le Prince Agrayes voyant cette troupe en avant, en choiſit une de même force, & s'avança juſqu'à la meme diſtance que l'autre troupe avoit obſervée. C'eſt ainſi qu'Agrayes voulut aſſurer la perſonne d'Amadis contre toute ſurpriſe; & ce fut de la tête de ſon détachement, qu'Amadis s'avança ſeul contre le Roi Gaſquilan, qui, dès qu'il l'apperçut venir à lui, le ſalua, reçut la même courtoiſie; & tous deux, mettant la lance en arrêt, coururent avec impétuoſité l'un contre l'autre.

La rencontre fut terrible; le bruit de leurs lances briſées & le choc de leurs boucliers retentit juſques dans les deux armées: Gaſquilan fut renverſé ſans connoiſſance, & le bras démis, ſur la pouſſière. Amadis paſſa ſans être ébranlé; mais s'appercevant que ſon cheval bleſſé par la violence du choc ne pouvoit plus le porter, & voyant d'ailleurs Gaſquilan à terre, il s'y jetta légérement; & mettant l'épée à la main, il marcha d'un pas lent pour lui donner le tems de ſe relever. Le voyant immobile,

Amadis s'avançoit pour délacer son casque, lui donner de l'air & le secourir, lorsque l'Empereur Patin, qui n'étoit capable d'aucun sentimens généreux, s'imagina qu'Amadis ne s'avançoit vers Gasquilan que pour lui couper la tête. Ce lâche Empereur eut l'indignité de faire tirer plusieurs coups d'arbalête * sur Amadis, & détacha quatre Chevaliers Romains, pour l'enlever & le prendre prisonnier. Agrayes qui s'en apperçut, vola pour défendre Amadis, & les deux avant-gardes s'étant ébranlées en même tems, se chargèrent avec fureur. Le Chevalier Gandalin, qui s'étoit placé dans la troupe d'Agrayes, fut le premier qui joignit Amadis, au moment où ce Prince venoit d'être renversé par le coup de poitrail d'un cheval de ces quatre Chevaliers. Quel moment ! quel spectacle pour ce fidèle Gandalin ! Il fondit comme un vautour sur ces lâches; il fendit la tête aux deux premiers, & sautant à bas de son cheval, il força son cher Amadis de monter dessus; & s'élançant sur celui d'un de ceux qu'il venoit de mettre à mort, il chargea les ennemis à côté d'Amadis, s'occupant plus encore à parer les coups qu'on lui portoit, qu'à frapper ceux qui l'attaquoient lui-même. Les deux armées s'étant avan-

* Le texte dit ici plusieurs coups d'arquebuse.

cées de part & d'autre pour ſoutenir leurs détachemens, une affaire preſque générale commença bientôt à s'engager : pluſieurs corps d'une aile & du centre de la bataille ſe chargèrent; mais Perion & Liſvard ayant également contenu l'aile où ces Princes avoient porté leurs principales forces, dans la défiance qu'ils avoient du parti qu'Aravigne pouvoit prendre, ce combat, quoique long, fut indécis; & la nuit s'approchant, le ſeul avantage que Perion remporta, fut de reſter maître du terrein ſur lequel les différentes troupes avoient combattu.

Pendant la nuit les troupes de part & d'autre demeurèrent ſous les armes, lorſque l'Empereur envoya demander une trève de vingt-quatre heures, pour retirer les morts, & prendre ſoin des bleſſés. L'humanité fut de tout tems une des principales vertus des Princes de Gaule; & malgré l'avantage que Perion avoit à combattre dès la pointe du jour, cette trève fut accordée: elle donna le tems à Liſvard de raſſurer ſes troupes, que ce combat paroiſſoit avoir ébranlées; & les deux Rois ſachant que l'armée d'Aravigne n'avoit fait de mouvemens que pour s'éloigner de deux lieues en arrière de ſa première poſition, ils ſe préparèrent à laiſſer décider le ſort de cette guerre par celui d'une bataille générale.

Cette bataille commença le lendemain de la trève expirée, & les premiers rayons du soleil éclairèrent les premieres charges: elles furent sanglantes & multipliées; le succès en fut long-tems indécis, & des Chevaliers en grand nombre des deux côtés virent leur dernier jour.

Ce fut dans une des plus furieuses de ces charges que le Prince Agrayes reconnut Lisvard, & courant avec fureur sur lui: Roi le plus ingrat qui respire, dit-il, reconnois Agrayes devenu ton plus mortel ennemi. A ces mots, tous les deux se chargèrent avec fureur; mais ne pouvant entamer leurs fortes armes par le tranchant de leur épée, ils se saisirent au corps, chacun des deux faisant tous ses efforts pour terrasser son ennemi. Amadis, s'appercevant du péril que couroit Lisvard, ne put le voir plus long-tems en danger de succomber sous un bras qu'animoit la vengeance; & se portant entre Agrayes & Lisvard, comme pour s'opposer au corps formidable de Romains prêts à les joindre, il les sépara, donnant le tems à Lisvard de rentrer dans le gros de sa troupe, & priant Agrayes, qui murmuroit d'avoir été séparé de son ennemi, de venir à son secours.

Amadis chargeant les Romains avec fureur, le Prince Floyan, parent de l'Empereur, fut le premier qui tomba sous ses coups. L'Empereur

Patin qui vit rouler la tête de Floyan à ſes pieds, & dont la lance étoit entière, fondit plein de rage ſur Amadis, en cherchant à le percer au défaut de ſes armes; mais Gandalin qui veilloit ſur une vie ſi chère, détourna le fer de la lance; & le redoutable Amadis, s'élevant ſur ſes étriers, porta ſur l'épaule de Patin un coup ſi terrible, que l'épaule tomba ſur le ſable avec le bras paſſé dans ſon bouclier. Cette plaie horrible & des flots de ſang qui s'en élancèrent, ne laiſsèrent qu'un inſtant de vie à l'Empereur, & découragèrent tellement les Romains qu'on les vit fuir de toutes parts. Liſvard voulut en vain les rallier, en faiſant ferme avec Grumedan, Cildadan & les Chevaliers Bretons; il vit que la terreur des Romains avoit plus de force que ſes reproches, & fut contraint à ſe replier en arrière en faiſant ſonner la retraite.

Agrayes vouloit pourſuivre la victoire & charger Liſvard dans ſa retraite; mais l'amant d'Oriane ſçut encore dérober ſon père aux coups de ſon couſin, en engageant Perion à lui commander de faire halte, ſous le prétexte que la nuit commençant, l'on ne pouvoit plus diſtinguer les ſiens des ennemis. Agrayes obéit en murmurant, juſqu'à dire à ſon couſin : Ne vous laſſerez-vous donc jamais de faire grace au plus ingrat de tous les Princes?

La nuit fut tumultueuſe, & perſonne n'oſa quitter les armes; mais le jour ne paroiſſoit pas encore, lorſque Liſvard envoya demander une nouvelle trève, & prier Perion de lui renvoyer le corps de l'Empereur, pour lui faire faire des obsèques dignes d'un auſſi grand Prince; ce qui lui fut accordé.

Liſvard profita de ce tems pour haranguer les Chefs des Romains, leur rappeller la gloire dont ils s'étoient couverts autrefois, & les engager à s'unir plus étroitement que jamais à lui, pour tenter le ſort d'une ſeconde bataille. Arquiſil depuis la mort de l'Empereur devenoit le chef de ſon armée, comme étant ſon plus proche parent & le plus près du trône par ſa naiſſance: ce jeune Prince crut avec raiſon qu'il étoit de ſa gloire de ſuivre Liſvard, & de faire de plus heureux efforts pour relever l'honneur du nom Romain: il étoit eſtimé par les troupes Romaines autant qu'il en étoit aimé; tous les Chefs lui jurèrent de lui obéir, & de ſervir Liſvard avec zèle.

Tandis que le ſang couloit, & que les armées de Perion & de Liſvard ne penſoient qu'à ſe détruire, le ſaint Hermite Naſcian s'occupoit du ſoin de ramener la paix. La nouvelle du mariage prochain de l'Empereur de Rome avec la Princeſſe Oriane, étant parvenue juſ-

ques dans sa retraite, il ne crut point que ce mariage pût s'exécuter.

On se souviendra que le jour que Lisvard chassoit dans la forêt de Vindisilore, Nascian ayant conduit le petit Esplandian avec sa lionne aux pavillons que ce Prince avoit fait tendre pour la Reine Brisène & les Princesses, Oriane, vivement émue en voyant ce bel enfant qu'elle soupçonnoit être son fils, pria Nascian de l'entendre en confession, & qu'elle lui révéla tous les secrets qu'elle renfermoit dans son ame. Nascian, sachant par l'aveu d'Oriane qu'Amadis avoit reçu sa foi le jour qu'il la délivra des mains d'Arcalaüs, espérant aussi que le Ciel avoit reçu leurs sermens sans en être irrité, puisqu'un fils dont il étoit prédit de si grandes choses étoit le fruit de cette union, ne put croire qu'Oriane, au mépris d'un Héros & de ses sermens, pût donner sa main à l'Empereur. Nascian, dès qu'il eut appris la suite des événemens, la violence de Lisvard contre Oriane, l'enlevement de cette Princesse, & la guerre cruelle prête à commencer entre Lisvard joint aux Romains, & les Chevaliers de l'Isle ferme secourus par le Roi Perion, crut devoir s'entremettre pour en arrêter la suite, & l'effusion du sang que des nations Chrétiennes étoient prêtes à répandre : il le pouvoit sans peine, en

déclarant le mariage d'Oriane & la naiſſance d'Eſplandian; mais n'ayant appris ces ſecrets qu'en confeſſion, il ne pouvoit les dévoiler ſans crime, à moins qu'il ne fût autoriſé par la permiſſion d'Oriane.

Naſcian ne déſeſpéra pas de l'obtenir; & prenant ſa beſace & ſon bâton, il s'achemina vers l'Iſle ferme avec toute la diligence que ſon grand âge & ſa foible monture purent lui permettre.

Après pluſieurs jours de marche bien fatiguante, Naſcian arriva près d'Oriane qui fut émue en le voyant; elle le fit auſſi-tôt entrer dans ſon cabinet: Ah! mon père, lui dit-elle, je ſuis encore bien plus malheureuſe que je ne l'étois la dernière fois que je vous vis; la guerre, l'animoſité deviennent de jour en jour plus fortes entre Amadis & mon père; des combats ſanglans ont déja coûté la vie à beaucoup de Chevaliers, & dans ce moment je frémis qu'il ne s'en donne de nouveaux. Ma fille, lui répondit Naſcian, il vous eût été poſſible de l'empêcher, en déclarant votre mariage & la naiſſance d'Eſplandian: vous ſavez que je connois l'état de votre conſcience, & je vous déclare que vous vous rendriez coupable du ſang qui ſeroit déſormais verſé, ſi vous différiez plus long-tems à découvrir vos ſecrets

les plus cachés, au Roi votre père. Hélas! mon père, répondit Oriane en verſant un torrent de larmes, exigerez-vous de moi que j'oſe faire moi-même un pareil aveu? Non, ma chère fille, dit Naſcian attendri, pourvu que vous me permettiez de le faire pour vous. Ce que vous me dîtes en confeſſion m'étoit ſacré; mais ſi vous m'accordez la permiſſion de parler au Roi votre père, j'eſpère, avec le ſecours de la grace divine, changer ſon cœur, l'attendrir pour vous, lui faire approuver vos nœuds juſqu'ici ſecrets avec Amadis, & rétablir la paix entre de grands Princes qui doivent s'aimer, & ſe ſoutenir mutuellement aujourd'hui. Ah! j'y conſens de toute mon ame, lui dit Oriane; je ne peux plus ſoutenir ma ſituation préſente & tous les maux dont je ſuis cauſe; je remets mon ſort entre vos mains, & je vous conjure de parler au Roi mon père le plus tôt qu'il vous ſera poſſible. La réſolution que vous prenez, lui dit Naſcian, doit vous attirer les graces du Ciel, & j'eſpère qu'il me donnera la force d'arriver près du Roi Liſvard avant que la nouvelle trève ſoit expirée.

Naſcian, en effet, ne ſe donna le tems que de prendre un léger repas; & remontant ſur ſon âne, il ſe rendit dès le même ſoir au pavillon du Roi Liſvard.

Ce Prince fut très-étonné de voir paroître le ſaint Hermite, qu'il reconnut à l'inſtant: Saint homme, lui dit-il en l'embraſſant, venez-vous pour me conſoler ? Hélas ! mon ame en ce moment eſt déchirée par la douleur ; mais votre voyage, votre préſence m'annoncent que vous devez avoir des choſes bien importantes à me dire.

Hélas ! Sire, répondit Naſcian, que n'ai-je pu faire une plus grande diligence ? je n'aurois peut-être pas la douleur de voir ces campagnes encore couvertes de ſang. Souvenez-vous, Sire, que vous êtes Chrétien, & que le pouvoir des plus grands Rois doit céder à celui du Créateur du ciel & de la terre ; craignez de l'avoir offenſé en voulant deshériter votre fille aînée, & la forcer de donner ſa main à l'Empereur, contre la foi jurée de ſes premiers ſermens. Eh ! grand Dieu, que me dites-vous, interrompit Liſvard ? N'étoit-ce pas faire pour Oriane tout ce qu'un père peut faire de mieux pour ſa fille, que de l'élever ſur le premier trône de l'univers ? & cet hymen ne devoit-il pas être agréable au Très-haut, puiſque l'alliance avec ce grand Prince nous mettoit en état de faire fleurir ſa ſainte religion ? Ses décrets ſont ſouvent cachés, lui répondit Naſcian : apprenez donc qu'il avoit depuis long-tems reçu les ſermens d'Oriane, &

que des nœuds secrets l'unissoient au Prince de Gaule, du jour même où la valeur de ce Héros la délivra des mains du perfide Arcalaüs.... Lisvard soupçonna quelques momens que le grand âge affoiblissant la tête de Nascian, il ne lui contoit qu'une fable sans apparence; il le regardoit d'un air surpris, lorsque Nascian reprit : Sachez, Sire, que tous ces secrets m'étoient connus; mais ils m'avoient été révélés sous le sceau de la confession par la Princesse votre fille. Apprenez de plus que cet hymen agréable au Ciel, fut consacré par la naissance d'un fils dont plusieurs prédictions annoncent la haute destinée. Oui, Sire, ce jeune Esplandian, cet enfant si cher, que la Providence jetta dans mes bras, & que vous élevez dans votre Cour, Esplandian est ce gage précieux de l'hymen d'Oriane : je ne pouvois vous le révéler sans sa permission; je viens de l'obtenir, & le Ciel m'a donné des forces pour vous annoncer de sa part, qu'il exige que vous approuviez ces nœuds, & qu'ainsi qu'il l'a prédit, Esplandian soit celui qui vous unisse & vous réconcilie avec Amadis.

Lisvard baissa la tête, & fut quelques momens sans parler. Tout ce qu'Amadis, tout ce que ce Héros & ses frères avoient fait pour lui, tout ce que son aimable & malheureuse fille avoit

dû souffrir, lui revint en mémoire, & bientôt de grosses larmes coulèrent sur ses joues : Ah ! mon père, s'écria-t-il en se jettant au col de Nascian, quel cruel mystère ! & qu'il coûte de sang & de malheurs ! Ah ! que n'ai-je su plutôt quels étoient les nœuds & les sentimens d'Oriane & d'Amadis ! Eh ! pouvois-je faire un meilleur choix que celui de l'héritier de la Gaule, & sur-tout quand j'ai dû plusieurs fois à ce Prince & la vie & la victoire? Ah ! mon père, dès que vos forces vous le permettront, retournez au camp de Perion & d'Amadis, rétablissez promptement une paix si désirable ; dites-leur que la force n'eût jamais abattu mon courage, mais que les nœuds secrets d'Amadis & la naissance d'Esplandian rouvrent mon cœur à l'amour, à la reconnoissance que je lui dois ; & qu'en l'unissant avec Oriane, que je déclare dès ce jour mon héritière, je le laisse le maître de tous les articles de la paix. O Prince heureux ! s'écria Nascian en se jettant aux genoux de Lisvard, l'Eternel met dans votre ame son esprit de sagesse ; votre justice, vos sentimens, l'amour de votre famille & de vos sujets, vont remplir vos jours d'une vraie gloire & d'un vrai bonheur. A ces mots, l'un & l'autre se levèrent & vinrent retrouver les Chevaliers de la Cour qui furent surpris de voir Lisvard les yeux

encore rouges des larmes qu'ils avoient verſées, mais brillans de la joie la plus vive.

Le jeune Eſplandian entra dans ce moment; il venoit de Vindiſilore, de la part de la Reine Briſène, pour ſavoir des nouvelles de Liſvard. Quoique Eſplandian fût beaucoup grandi dans ſept ans d'intervalle, & qu'il fût déjà preſque de force à recevoir l'ordre de Chevalerie, le bon-homme Naſcian le reconnut à l'inſtant & lui tendit les bras. Eſplandian demeura quelques momens interdit; mais dès qu'il reconnut le ſaint Hermite, il courut embraſſer ſes genoux. Liſvard eut bien de la peine à contenir les tendres ſentimens qui l'agitoient; certain que c'étoit ſon petit-fils même qu'il voyoit dans ce bel enfant qu'il avoit toujours ſi tendrement aimé, il prit de ſa main la lettre de Briſène, & ſe retirant à l'extrémité du pavillon, il la lut avec Naſcian. Cette ſage Reine preſſoit dans ſa lettre le Roi ſon époux, de conclure la paix, & de ſe réconcilier avec Perion & les Princes de Gaule. Ne ſemble-t-il pas, dit-il à Naſcian, qu'elle nous devine? Ah! mon père, ne différez pas, je vous en conjure, à terminer votre ouvrage. Naſcian qui regardoit la vue d'un fils ſi cher pour Amadis, comme une récompenſe des maux injuſtes que ce Prince avoit ſoufferts, pria le Roi de lui permettre d'emmener avec

lui le jeune Esplandian & son neveu Sergil, pour l'aider dans son voyage. Lisvard y consentit avec d'autant plus de plaisir, qu'il sentit qu'il avoit trop de peine à cacher devant sa Cour tous les sentimens dont un enfant si cher remplissoit son ame.

Nascian toujours sur son âne, Esplandian & Sergil montés sur des coursiers, arrivèrent le lendemain matin à l'armée des Chevaliers de l'Isle ferme, & les Gardes du camp les conduisirent au pavillon d'Amadis.

Le Prince de Gaule, qui n'avoit fait qu'entrevoir une fois Esplandian, ne le reconnut point; mais Quedragant qui l'avoit vu peu de jours auparavant, courut l'embrasser: Mon mignon, lui dit-il, voilà ce Chevalier Grec qui, le jour qu'il combattoit pour Grassinde, vous donna la vie de deux Chevaliers Romains; il peut vous dire que je me suis acquitté de tout ce dont vous m'aviez chargé pour lui. Esplandian, connoissant qu'il étoit en présence d'Amadis, courut baiser ses mains, comme au meilleur Chevalier du monde, & celui dont il desiroit le plus de recevoir l'ordre de Chevalerie. Amadis, ému par l'action & par les graces de cet enfant, l'embrassa tendrement, & lui demanda par quel hasard Lisvard l'avoit laissé venir près de lui: Seigneur, lui répon-

dit-il, voici le ſaint hermite Naſcian qui vous l'apprendra. Le Prince de Gaule, connoiſſant la réputation de ſainteté de Naſcian, & ſachant par Oriane que cet homme aimé du Ciel méritoit les reſpects & l'amour des gens de bien, demanda pardon à Naſcian de ne l'avoir pas reçu d'abord comme il méritoit de l'être.

Vous honorez trop, lui dit Naſcian, un pauvre pécheur : nous le ſommes tous, & la gloire & la ſageſſe du monde ne ſont que de foibles étincelles vis-à-vis cette lumière éternelle qui luit par elle-même, & qui féconde & tient en équilibre avec eux-mêmes tous les grands ouvrages du Créateur. C'eſt à ſon nom, Seigneur, que le foible Naſcian, Hermite depuis ſoixante ans, & touchant preſque à ſa dernière heure, oſe venir vous parler.

Amadis, pénétré de reſpect pour Naſcian, fit retirer tous ceux qui l'entouroient : Parlez, dit-il, mon père, & ſoyez sûr d'être écouté par un homme qui vous eſt déja ſoumis.

Souvenez-vous, dit Naſcian, avec une force au-deſſus de ſon âge, des ſoins paternels que la Providence divine a pris de vos jours : ſauvé de la fureur des flots à laquelle vous étiez abandonné, vainqueur du redoutable Abyes, reconnu par un grand Roi pour être ſon fils, couvert de gloire en cent combats mémorables,

heureux époux d'Oriane, père d'un jeune Prince auquel les plus grandes destinées s'annoncent de toutes parts; tel est le sort d'Amadis, tels sont les bienfaits que l'Être suprême semble se plaire à répandre sur lui. O mon cher Amadis! mon cher fils! pardonnez ce nom à la vieillesse d'un ministre du Seigneur, votre cœur n'est-il pas touché d'une vive reconnoissance? n'est-il pas ouvert à l'amour de la paix que je viens vous offrir? Ah! mon père, dit Amadis en lui serrant les mains, quelles que puissent en être les conditions, je les accepte, puisque c'est vous qui me les apportez; mais comme fils, je dois à Périon de lui faire hommage de mes volontés: venez de grace lui faire partager tous ces sentimens dont vous pénétrez mon ame.

Amadis le conduisit sur le champ au pavillon du Roi son père. Perion, en les voyant entrer suivis d'Esplandian, fut si frappé de la beauté de ce jeune Damoisel, qu'il débuta par demander à l'Hermite s'il étoit son père? Je ne le suis, répondit Nascian, que par les soins que j'ai pris de ses premiers jours, & par la tendresse que j'ai pour lui. Non, Sire, ce Damoisel n'est point le fils d'un pauvre Hermite, & vous sera plus cher que vous ne le pensez, quand vous le connoîtrez. Alors, ne s'occupant plus que de l'objet de sa mission, il représenta fortement

ment tout ce qui devoit porter Perion à la paix, & le persuader de façon à la lui faire desirer. Perion fit assembler sur le champ le conseil de ses premiers Barons, & leur ayant fait part de tout ce que Nascian venoit de lui dire, Angriotes d'Estravaux qui jouissoit d'une grande autorité par la supériorité de son courage, de ses mœurs & de son esprit, ouvrit un avis qui fut suivi d'une approbation générale; ce fut celui de députer de nouveau près de Lisvard, Quedragant & Brian de Monastes.

Nascian, après s'être reposé quelque tems, retourna près de Lisvard, qui, dans l'intervalle, avoit consulté les Princes les plus puissans & les Chevaliers les plus renommés de son parti, & leurs avis se trouvèrent conformes au sien. Arban, Roi de Norgales, & Guilan le Pensif furent élus de sa part pour aller dresser les articles de la paix avec Angriotes, & les préliminaires que la prudence exigeoit; le premier fut d'engager Perion & Lisvard à faire retirer leurs armées dans les vingt-quatre heures, jusqu'à ce qu'elles fussent à la distance de sept lieues les unes des autres, ce qui fut exécuté.

Perion se replia de quatre lieues sur l'Isle ferme, & Lisvard fit retirer son armée sur la ville de Lubanie, qui se trouvoit à la même distance

du dernier champ de bataille; il comptoit y demeurer pendant le tems des conférences.

Lifvard, ayant difpofé fa marche fur plufieurs colonnes, avoit déja fait deux lieues, lorfque ce Prince apperçut quelques corps de troupes légères qui paroiffoient fur la côte de la montagne, & dont quelques-unes defcendoient déja pour s'étendre fur fon penchant. Dans ce même tems, le jeune Efplandian, comblé des careffes de Perion & d'Amadis, qui cependant n'avoient point voulu l'inftruire encore fur fa naiffance, ce jeune Damoifel & Sergil rejoignoient avec viteffe le Roi Lifvard, lorfqu'ils apperçurent les troupes inconnues qui commençoient à fe former.

Efplandian avoit fouvent entendu la Reine Brisène parler de la haîne invétérée que le Roi Aravigne, Barfinan & l'enchanteur Arcalaüs nourriffoient contre Lifvard; il avoit appris dans le camp de Perion qu'Aravigne, à la tête d'une nombreufe armée, n'attendoit que le moment d'écrafer ou Lifvard ou Perion avec avantage. Cet enfant au deffus de fon âge penfa de lui-même qu'Aravigne, craignant l'armée victorieufe de Perion, alloit fe porter fur celle de Lifvard, qui fembloit fe livrer à fes coups en fe retirant à la ville de Lubanie. Au lieu de pourfuivre fa route & de joindre le Roi, il re-

tourna promptement ſur ſes pas, revint vers Amadis, & lui fit le rapport de ce qu'il venoit d'obſerver, en le conjurant de voler au ſecours de Liſvard, dont l'armée affoiblie par ſes pertes & fatiguée par une guerre malheureuſe, ne pouvoit être en état de ſoutenir l'effort d'une armée fraîche qui ſortoit de ſes quartiers.

Amadis admira la ſagacité de l'avis que ce jeune Damoiſel lui donnoit; & ſon amour pour Oriane ne lui laiſſant voir dans Liſvard qu'un Prince qu'il devoit ſecourir plus que jamais, quoiqu'il dût être fatigué d'une longue marche, il remonta promptement à cheval avec Floreſtan, Graſandor, Quedragant, Garnates & quelques Chevaliers, & partit en diligence pour ſe rendre au ſecours de Liſvard, après avoir fait avertir le Roi Perion du parti qu'il prenoit, & de ſa marche.

Le Roi Perion, en apprenant cet événement, n'héſita pas à faire prendre les armes à l'élite de ſes troupes, & ſe mit en marche pour ſoutenir Amadis; mais le corps qu'il conduiſoit ne pouvant ſe porter en avant avec la même diligence qu'Amadis & la troupe légère qui le ſuivoit, il ne put ni rejoindre ſon fils, ni même le ſuivre qu'à près de deux lieues de diſtance.

Liſvard avoit été bruſquement attaqué; ſes deux ailes avoient été preſque enveloppées par

l'armée d'Aravigne, au moment où ce Prince n'étoit encore qu'à la vue des remparts de Lubanie : se portant tour-à-tour aux deux aîles avec le plus grand courage, il soutint les efforts des ennemis jusques aux portes de cette ville; mais l'armée entière d'Aravigne achevant de se développer par les deux flancs de la montagne, & fournissant sans cesse des troupes fraîches à celles qui pressoient l'armée de Lisvard, ce Prince ne pouvant plus s'occuper que de sa retraite dans Lubanie, y faisoit entrer ses troupes déja découragées, tandis qu'il faisoit ferme à la tête de son arrière-garde, & soutenoit avec un petit nombre de Chevaliers tous les efforts d'une armée qui se croyoit déja victorieuse.

C'est dans ce moment si périlleux pour sa vie & pour son entière défaite, qu'Amadis arriva pour le secourir.

Amadis avoit fait halte pendant quelques instans avant d'attaquer Aravigne; faisant serrer sa petite troupe pour en réunir la force, rien ne put résister à la fureur de la première charge qu'il fit, & vingt des principaux Chevaliers d'Aravigne mordoient déja la poussière, lorsque le cri redoutable de Gaule ! Gaule ! se fit entendre. Ce cri, qui porta la terreur dans les troupes d'Aravigne, ranima l'espoir & la vigueur des Chevaliers de Lisvard. Ah ! mes com-

pagnons, s'écria le vieux Grumedan qui portoit la bannière, donnons de par Dieu & de par Amadis qui vient à notre secours. Norandel, Cildadan, Guilan le Pensif relevent à ces mots leurs épées. Leur courage se ranime, leurs forces renaissent; & criant Gaule à leur tour, ils enfoncent de toutes parts leurs ennemis, dont Amadis & sa troupe faisoient un carnage horrible.

Le combat se soutint pendant quelque tems à cette porte de la ville, sur laquelle le centre & l'aile gauche d'Aravigne avoient porté leurs efforts réunis. L'aile droite commandée par ce Prince & par Arcalaüs, avoit embrassé la partie méridionale de la cité de Lubanie. Ne trouvant qu'un légère résistance, ils s'étoient emparés des barrières, des portes & des corps-de-garde de cette partie, & se formant en colonne dans les principales rues, Aravigne espéroit couper toute retraite au Roi Lisvard, & le prendre ou le mettre à mort au moment où sa ressource seroit de se retirer dans le centre de cette ville.

Arcalaüs entendant encore le bruit des armes retentir vers la porte de la ville où le centre de l'armée attaquoit Lisvard, envoya Barsinan, suivi d'un gros détachement, pour marcher de rue en rue vers cette porte, & prendre Lisvard

par derrière. Au moment même où Barſinan y arrivoit, Amadis, après avoir mis en déſordre & fait reculer l'ennemi de plus de deux portées d'arc des barrières, entroit avec Liſvard & ſes Chevaliers, pour ſe retrancher dans cette ville, & donner le tems au Roi Perion d'arriver à ſon ſecours.

Surpris de trouver à ſa rencontre de nouveaux ennemis qu'il reconnut à leur bannière, il ne perdit pas un moment à les charger, & le cri redouté de Gaule retentit pour la ſeconde fois. A ce cri, les troupes de Barſinan plièrent en déſordre, & s'enfuirent en jettant leurs armes. Barſinan déſarçonné, cria merci, ſe jettant à genoux près du cheval d'Amadis, qui donna ce neveu d'Aravigne en garde à Grumedan. De-là ce Prince pourſuivant ſa victoire, parvint aux portes méridionales de la ville, fit un maſſacre horrible de ceux qui s'en étoient emparés, & fit fermer les barrières & entourer la maiſon où l'on avoit vu qu'Aravigne s'étoit retiré du combat avec Arcalaüs.

Liſvard, vainqueur de tous côtés, ignoroit encore quel étoit le bras qui l'avoit ſecouru ; il le demanda à ſes Chevaliers, lorſque le bon Grumedan s'écria : Eh ; quoi donc ! n'avez-vous pas entendu crier Gaule ? Eh ! quel autre qu'Amadis auroit pu nous ſauver la vie ou la li-

berté ? Amadis, arrivant dans ce moment, entendit Lisvard s'écrier : Ah ! Grumedan, je crois bien Amadis capable d'un acte aussi généreux ; mais se pourroit-il qu'il eût oublié toutes mes injustices ? Oui, Sire, j'ose vous en répondre ; il n'est aucun acte vertueux que mon Amadis ne soit capable de faire. Vous avez bien raison, cher Grumedan, de m'appeller votre, dit Amadis en baissant la visière de son casque, car personne ne vous respecte & ne vous aime plus que moi ; mais, Sire, dit-il à Lisvard, ne jouirai-je donc jamais du bonheur de vous entendre dire aussi mon Amadis, en parlant de l'homme qui vous est le plus attaché ? Ah ! dès ce moment, s'écria Lisvard en jettant les bras autour de son col, & le tenant serré sur son sein : Ah ! mon cher Amadis, que la vaine gloire & l'injustice m'ont coûté cher, & quel nouveau triomphe pour vous ! quel nouveau mérite n'avez-vous pas à l'oublier ! Sire, dit Amadis en lui baisant la main malgré lui, je ne me souviens que des bontés & de la confiance dont vous m'avez si long-tems honoré ; je regarde comme malheureux tous les jours que j'ai passés dans votre disgrace, & comme le plus beau de ma vie celui qui me rend votre amitié.

Tandis que cette scène attendrissante faisoit

verser des larmes de joie à Grumedan & aux Chevaliers de la suite des deux Princes, Perion arrivé près de Lubanie, venoit de tailler en pièces ce qui s'étoit rallié de l'armée d'Aravigne, dont les restes épars fuyoient vers la montagne, en jettant leurs armes. Perion, avant de joindre Lisvard, avoit envoyé le Prince Agrayes à leur poursuite; mais son vrai motif avoit été l'inquiétude de sa première entrevue avec un Prince qu'il haïssoit avec tant de raison. Dès que Lisvard sut que Perion étoit aux portes de la ville, il courut au-devant de lui; les deux Rois s'embrassèrent; & leur entrevue eut cette noblesse, cette franchise, cette cordialité que les Souverains, & que même les autres hommes ont si rarement entr'eux quand ils ont été long-tems ennemis. Lisvard ne voyant point Agrayes, dit avec un air d'inquiétude à Perion : Quoi! le Prince d'Ecosse auroit-il poussé l'inimitié jusqu'à ne vouloir pas vous suivre pour venir à mon secours? Il est à la poursuite de vos ennemis, répondit Perion, & veut détruire jusqu'au dernier de ceux qui vous restent. Ah! s'écria Lisvard, je ne serai pas content que je ne l'aie embrassé; c'est un nouveau service, dit-il en se retournant vers Amadis, que j'espère encore vous devoir. Amadis, sans rien répondre, partit avec vitesse, joignit Agrayes, le

conjura d'oublier tout, & de fe réconcilier avec Lifvard. Parbleu! mon coufin, lui dit-il, fi je le haïffois, c'étoit principalement par rapport à vous; ne favez-vous pas que depuis notre enfance je n'eus d'autres fentimens que les vôtres? A ces mots, il courut avec grace à Lifvard, en ôtant fon cafque; & Lifvard le ferrant dans fes bras, lui dit en riant: Prince Agrayes, cet embraffement eft plus doux pour moi que le dernier que nous eûmes enfemble! Par faint Georges, Sire, dit Agrayes, bien m'en prend, car de ma vie je n'en effuyai un qui fût auffi dangereux pour moi. Lifvard, tranfporté de joie de retrouver dans le cœur de fes anciens amis cet attachement dont ils venoient de lui donner des preuves fi touchantes, s'appercevoit à peine qu'il étoit couvert de bleffures. Le Roi Perion, voyant fes armes brifées & fon fang qui couloit encore, le conduifit promptement dans un palais où les Chirurgiens arrêtèrent fon fang, & ne lui trouvèrent que des plaies légères. Le tems qu'il fut obligé de garder le lit, donna celui de le rejoindre à Gafquilan qui fe lia d'une tendre amitié avec Amadis; & le bonhomme Nafcian, fuivi d'Efplandian & de fon neveu, rejoignit auffi Lifvard dès le lendemain. Je vois que je n'ai plus qu'à bénir le Ciel, leur dit le faint Hermite, & le

prier qu'il verse aussi ses bénédictions sur vous.

Lisvard, surpris de la promptitude avec laquelle il avoit été secouru, questionnoit à ce sujet Amadis; ce fut alors qu'Esplandian, devenu vermeil comme une rose, mais avec un air d'assurance, leur apprit que voyant descendre de la montagne l'armée fraîche d'Aravigne, & sachant qu'il étoit l'ennemi de Lisvard, il avoit pris sur lui de retourner vers Amadis pour le presser de voler au secours de son Roi.

Lisvard & le sensible Amadis ne purent s'empêcher de serrer tour-à-tour cet aimable enfant dans leurs bras; mais ils étoient convenus ensemble de se contraindre, & de ne déclarer sa naissance qu'en présence de la Reine Brisène & d'Oriane.

Pendant ce tems, Aravigne & le méchant Arcalaüs étoient toujours gardés à vue dans la maison qu'ils avoient choisie pour asyle, au moment où le cri de Gaule avoit porté la terreur dans leur ame. Amadis voulut voir de quel œil ils soutiendroient sa présence, & se fit conduire à cette maison. Il les trouva tous les deux couchés sur un lit, absorbés dans une profonde rêverie: Me reconnois-tu, perfide Arcalaüs? dit-il en entrant. Je ne pense pas

n'avoir jamais vu, répondit Arcalaüs, en le regardant avec dédain, si tu n'es pas un jeune efféminé de la Cour de Lisvard, qu'une fausse pitié me fit un jour épargner dans mon château de Valderin. Tu portes cependant des marques, dit Amadis, en lui montrant sa main estropiée, qui devroient te faire connoître Amadis de Gaule. C'est à ta conduite que je pourrois te reconnoître, dit Arcalaüs. Eh! mérites-tu qu'on te pardonne, dit Amadis? & si j'avois cette foiblesse, en deviendrois-tu plus homme de bien? Fais ce que tu voudras, dit fiérement Arcalaüs; je suis bien loin de te rien promettre, & je ne désespère pas de te faire encore bien du mal avant ma mort.

Amadis, indigné de se voir encore menacé par ce traître, le fit enfermer dans une cage de fer. Pour Aravigne & Barsinan, sachant combien ils avoient abusé de leur pouvoir comme souverains, & le deshonneur dont ils s'étoient couverts comme Chevaliers, il les fit dégrader de ce titre, fit célébrer sur eux l'Office des Morts, comme s'ils l'eussent été, les fit raser & confiner dans une Abbaye; & les troupes de Lisvard s'étant emparées de leurs Etats, on remit au jour de la célébration des noces d'Amadis, la distribution qu'on en devoit faire.

Amadis retourna près de Lisvard avec le

Prince Arquifil qui ne l'avoit point quitté, & qui, ranimant la valeur des Romains par fon exemple, avoit empêché Lifvard d'être accablé par l'armée d'Aravigne. Il eftimoit ce jeune Prince dont il connoiffoit l'ame élevée ; il écrivit fur le champ au Gouverneur de l'Ifle ferme de faire partir fous une efcorte, le Marquis d'Ancône, l'Archevêque de Tarente & le Prince Flamian, reftés comme prifonniers fur leur parole, depuis la défaite du Prince Salufte.

Ces trois prifonniers étant arrivés, il commença par leur rendre la liberté, voulant, dit-il, que leur fuffrage fût libre ; il leur fit fentir que leurs véritables intérêts étoient d'élire le Prince Arquifil pour Empereur ; il les pria d'affembler l'armée Romaine, dont la voix avoit prefque toujours fuffi pour élire un légitime Empereur.

Les chefs de cette armée s'étant raffemblés, Amadis y parla long-tems avec cette éloquence naturelle & guerrière, à laquelle tout homme portant les armes ne pouvoit réfifter : Je ne vous cache point, leur dit-il, que connoiffant l'amour dont le Prince Arquifil brûle en fecret pour la jeune Princeffe Léonore, je n'aie l'efpérance de l'unir avec Lifvard & aux Princes fes alliés, par des nœuds folemnels ; mais que peut-il arriver de plus avantageux à l'Empire Romain, qu'une alliance étroite avec la Gaule

& la grande Bretagne ? & quel eſt le Souverain qui pourroit réſiſter à ces trois Puiſſances réunies ?

Amadis enchaînoit tous les cœurs, il entraîna tous les ſuffrages ; Arquiſil fut élu, & la ſuite de ſa proclamation fut ſignalée par les hommages que tous les Princes préſens à cette auguſte cérémonie allèrent lui rendre, comme au premier Prince du monde Chrétien.

Lorſque le Roi Liſvard ſe préſenta pour les lui rendre, le nouvel Empereur, loin de vouloir les recevoir, lui dit : Sire, c'eſt à moi de me mettre à vos genoux, pour vous jurer un amour & une obéiſſance entière à vos ordres, ſi vous daignez accorder la Princeſſe Léonore à mes vœux. Amadis, Agrayes, Grumedan joignoient leurs inſtances à la demande d'Arquiſil, lorſque Liſvard, embraſſant tendrement ce Prince, dit : Seigneur, je n'ai jamais rien deſiré plus vivement pour le bien de la Religion, qu'une alliance durable avec les Romains ; c'eſt ce qui m'avoit porté pour le mariage d'Oriane avec votre prédéceſſeur. Jugez combien votre demande m'eſt honorable & chère, votre perſonne m'étant auſſi agréable, que celle de Patin étoit faite pour déplaire.

Ce grand mariage étant arrêté, Liſvard fit aſſembler tous les Chevaliers de ſa Cour & ceux

de l'armée Romaine : Mes amis & compagnons, dit-il, je m'étois propofé de garder dans mon cœur un fecret qui fait maintenant le bonheur de ma vie, jufqu'à ce que la Reine Brisène & ma fille Oriane fuffent avec moi ; mais dans le moment où je donne ma fille cadette à l'Empereur, je ne peux vous cacher plus longtems par quels moyens la Providence a conduit toutes chofes pour rendre ma fille Oriane auffi fortunée que fa fœur. Mon père, dit-il à Nafcian, vous avez trop de part à l'exécution des décrets de cette divine Providence, pour que je ne vous prie pas de raconter vous-même tout ce que vous favez fur le mariage d'Oriane avec le Prince de Gaule ; & fur la naiffance de notre cher Efplandian.

Nafcian fit un récit fidèle de tout ce qui s'étoit paffé ; & le jeune Efplandian, apprenant par ce récit qu'il étoit fils d'Amadis & petit-fils de Lifvard, fut fe jetter dans leurs bras avec tant d'amour & de graces, que perfonne ne put le voir & l'entendre fans en être vivement ému.

Seigneur, dit Lifvard à l'Empereur, je connois trop la générofité de votre cœur, pour craindre que vous regrettiez le trône de la grande Bretagne, que je donne à ma fille Oriane, en l'uniffant au Héros auquel je dois

tant de reconnoiſſance. Ah ! Seigneur, s'écria l'Empereur, que n'ai-je une nouvelle couronne à donner à ces illuſtres époux ! & ne tiens-je pas de l'amitié d'Amadis & l'Empire & le bonheur de ma vie ?

Amadis envoya ſur le champ porter ces grandes nouvelles à ſa chère Oriane, par Ardan ſon fidèle nain. Oriane, en liſant la lettre d'Amadis, ſe proſterna, leva les mains au Ciel, & le remercia, les yeux pleins de larmes, d'avoir aſſuré ſon honneur & ſa félicité.

Liſvard étant guéri de ſes bleſſures, partit avec l'Empereur, Amadis, Eſplandian, & tous les Princes & les Chevaliers de leur ſuite, pour Vindiſilore. Briſène, avertie de leur arrivée, fut au-devant de Liſvard ; mais dès qu'Eſplandian, qui le précédoit de quelques pas, parut, elle ne vit plus que lui. Courant à lui les bras ouverts : Ah ! cher enfant, lui dit-elle, que bénite ſoit l'heure où tu naquis pour le bonheur & pour la paix de tes proches ! Briſène, éperdue de tendreſſe & de joie, en ſerrant Eſplandian dans ſes bras, s'apperçut à peine que l'Empereur Arquiſil étoit déja aux genoux de Léonore. Toute cette Cour heureuſe & brillante oublia dans ce moment les chagrins & les troubles qu'elle venoit d'eſſuyer. Liſvard manda ſes alliés & ſes grands vaſſaux, parmi leſquels Gal-

vanes & Madaſime ne furent point oubliés ; & ne voulant pas ſe refuſer plus long-tems au plaiſir de revoir ſa fille, & de célébrer la cérémonie qui devoit aſſurer ſon bonheur & celui de pluſieurs illuſtres Princes, il ſe mit peu de jours après en marche pour ſe rendre à l'Iſle ferme où ces mariages devoient être célébrés.

Les préparatifs néceſſaires pour ſon départ ayant paru bien longs aux Princes de Gaule, dans l'impatience qu'ils avoient de revoir Oriane, Liſvard avoit été le premier à les preſſer de partir avant lui pour l'Iſle ferme ; & Perion, ſuivi d'Amadis, d'Arquiſil, de Floreſtan, de Graſandor & d'Agrayes, y précéda Liſvard de quelques jours.

Oriane, après avoir été prévenue de tant d'heureux événemens par une lettre d'Amadis, avoit entendu le récit de ceux qui les avoient ſuivis, de la bouche du Chevalier Gandalin ; elle avoit reçu ce brave & fidèle frère de lait d'Amadis, comme s'il eût été le ſien. Pourquoi ne me dites-vous pas, cher Gandalin, lui dit-elle, que vous ſauvâtes la vie de celui qui nous eſt ſi cher, lorſque dans la bataille contre mon père vous détournâtes le fer de la lance de Patin ? Eh ! Madame, répondit Gandalin, n'eſt-ce donc pas auſſi la mienne que je ſauvois en même tems ? Avouez-le, Madame, qui de

nous

nous deux pourroit vivre un ſeul jour, s'il perdoit Amadis ?

Quelque prévenue que fût Oriane, ſon ſaiſiſſement fut extrême en voyant Amadis ; mais ce ſaiſiſſement fut délicieux. Qu'il eſt heureux ce moment où l'embarras & la crainte ne combattent plus le ſentiment qui nous pénètre! & que la modeſte & ſenſible mère d'Eſplandian ſentit vivement le bonheur de voir un époux cher à ſon père, dans Amadis !.... Madame, lui dit ce Prince, je viens renouveller tous mes ſermens à vos genoux ; régnez à jamais en ſouveraine ſur ce cœur qui vous eſt ſoumis. Enfin, cher Amadis, il m'eſt donc permis de vous appeller du doux nom d'époux, dit Oriane ? & c'eſt à moi de vous être ſoumiſe. Eh ! devons-nous changer d'exiſtence, s'écria tendrement Amadis ? le pourrois-je, divine Oriane ? & puis-je ambitionner jamais d'autres droits que de vous prouver l'amour & la fidélité que je vous ai voués juſqu'à mon dernier ſoupir ?

L'Empereur Arquiſil arriva dans ce moment deſiré ſi long-tems par ces heureux époux ; & lut dans leurs yeux le tort qu'il avoit eu de l'interrompre. Amadis le conduiſant vers Oriane : Je vous préſente, Madame, ce digne Chevalier auquel bientôt vous donnerez un nom qui lui

ſera plus doux que le titre auguſte qui vient d'être la récompenſe de ſes vertus. Oriane connut ſans peine que c'étoit l'Empereur, qu'elle voyoit pour la première fois : Je connois le cœur de ma jeune ſœur, lui dit-elle ; je ſuis sûre qu'il méritera votre attachement, & que les deux filles de Liſvard ſeront les deux plus heureuſes Princeſſes de l'univers. Ah ! Madame, ce ne peut être, dit Arquiſil, qu'en imitant ce Héros, que je peux mériter le nom de frère que je dois à ſon amitié.

Ce moment fut un des plus heureux de la vie d'Amadis ; aucun nuage n'en troubloit les charmes ; chaque réflexion étoit pour ce Prince un nouveau plaiſir, une nouvelle récompenſe de la ſuite de ſa vie & de la pratique conſtante de toutes les vertus.

Si Perion avoit le cœur moins agité par les tranſports de l'amour, il en étoit bien dédommagé lorſqu'il ſe trouvoit le plus heureux de tous les pères. Mon ami, mon brave compagnon, diſoit-il de toute ſon ame à ſon fils, notre bonheur commun eſt ton ouvrage ; achèves de répandre celui qui remplit ton ame dans le cœur de tes proches & de tes amis ; jouis des droits d'un ſouverain & d'un père. Oui, mon ami, je te les remets tous pour les exercer ; partages entre tes amis les Etats que nous ve-

nons de conquérir ; fais plus encore pour eux.... lis dans leur ame quelle est celle qui peut les rendre heureux : dispofes de la main de ta fœur Mélicie; je me refufe de te nommer un Chevalier qui m'eft cher, c'eft de ta bouche que je veux qu'il apprenne fon fort. Amadis, pénétré de tendreffe & de reconnoiffance, ferre & baife les mains de Perion. Accours, cher Bruneau, s'écria-t-il; viens aux genoux de mon père, donner ta foi & recevoir celle de Mélicie. Perion à l'inftant même vit Oriane, Bruneau, Amadis & Mélicie embraffer fes genoux : Puiffe, mes chers enfans, puiffe l'Être fuprême vous bénir par ma main! s'écria ce bon Roi, en leur donnant fa bénédiction comme leur père, & les embraffant comme leur ami.

Amadis connoiffoit depuis quelque tems les fentimens de Floreftan pour la Reine Sardamire ; il défiroit fixer fon ancienne légéreté & lui faire un fort heureux. Il avoit cru lire dans les yeux de cette jeune Reine, qu'elle étoit fenfible aux foins de Floreftan, & qu'elle n'avoit point oublié que le jour du combat naval contre les Romains, ce Prince ne s'étoit occupé que de fa défenfe ; il confultoit avec Perion fur les moyens de réuffir à former cette alliance, lorfque l'Empereur lui dit : Mon frère, c'eft à

moi de ſaiſir cette occaſion de prouver ma reconnoiſſance à l'illuſtre ſang de Gaule. Sardamire eſt ma couſine, elle a toute confiance en moi, & la mort de Saluſte me donne la diſpoſition du plus beau fief de l'Empire; que Floreſtan accepte de ma main celle de Sardamire, avec la ſouveraineté de la Pouille & de la Calabre. Quant à votre ſœur Mélicie, ſi le Roi de Gaule & vous y conſentez, les vaſtes Etats d'Aravigne feront le partage de Bruneau; le brave & fidèle Quedragant conſolera, s'il eſt poſſible, la belle Graſſinde de n'avoir pu toucher le cœur du héros qui fit triompher ſa beauté, & tous les deux régneront ſur le beau pays de Sanſuègue dont nous avons ſi juſtement dépoſſédé Barſinan. Pour les Princes Agrayes & Graſandor, le Royaume d'Ecoſſe & celui de Bohême les rendent aſſez grands ſeigneurs, pour ne leur laiſſer à deſirer que d'en partager le trône avec celles qu'ils adorent. Et mon pauvre Galaor, s'écria Perion, ne ſongerez-vous donc pas à l'établir? Je vois que l'Empereur vient de partager nos conquêtes avec la magnificence d'Antoine & la ſageſſe de Caton; mais j'avoue que j'aimerois bien qu'on s'occupât un peu de mon Galaor. La naiſſance de Floreſtan me ſoumet à lui pardonner un peu ce que l'arc des loyaux amans lui reproche, & j'aurois

bien du plaisir dans ma vieillesse à voir de petits Galaors jouer autour de moi avec les jeunes Demoiselles de ma Cour. Pourriez-vous croire, dit Amadis, que j'eusse oublié ce frère qui m'est si cher? Je me souviens qu'après qu'Agrayes & moi nous eûmes triomphé d'Abyseos, & remis la belle Briolanie sur le trône de Sobradise, Galaor nous parut épris d'elle, & depuis ce tems ses aventures galantes ont été moins multipliées. Je crois que nous ferions bien de saisir le tems de sa convalescence, & de l'appeller promptement parmi nous ; je me défierois un peu du retour de sa santé, si nous lui donnions le tems de voir quelque objet agréable qui lui fût nouveau. Faisons-le venir vîte aux genoux de Briolanie, & je suis presque sûr qu'il s'y trouvera si bien, que sa légéreté naturelle y sera fixée pour toujours. Perion & l'Empereur approuvèrent beaucoup tous ces nouveaux arrangemens, & tous deux rentrèrent chez Oriane avec Amadis, pour prendre son avis en les lui communiquant. L'un & l'autre connoissoient la déférence d'Amadis pour les volontés d'Oriane, & crurent ne pouvoir se dispenser de les écouter avant que d'achever de se décider.

Agrayes, Grasandor & Quedragant, enchantés du sort qui leur étoit destiné, & pénétrés

de reconnoissance, étoient restés près d'Oriane pendant que Périon, Amadis, Arquisil & Bruneau s'étoient retirés dans un cabinet pour se consulter ensemble. Amadis portant la parole, rendit compte à sa chère Oriane de tout ce que l'Empereur avoit proposé pour ses proches & pour ses amis. Lorsqu'il en vint à l'article de Mabille, Grasandor pensa se laisser tomber sur ses genoux, de crainte & de douleur, en voyant cette Princesse se lever avec un petit air de colère : Vraiment, mon cousin, dit-elle, je vous trouve bien plaisant d'oser disposer de ma main sans mon aveu, comme sans celui du Roi mon père. Ma bonne petite sœur, interrompit Agrayes en riant, voulez-vous faire mourir de crainte mon pauvre ami Grasandor ? voyez l'état cruel où le réduit la seule apparence de votre refus. Mabille ne put s'empêcher de regarder en ce moment Grasandor ; les yeux de cet aimable Prince étoient pleins de larmes ; ils étoient si tendres, si supplians, si remplis d'amour & de crainte, que Mabille en fut touchée ; elle se tourna promptement vers Oriane : Eh ! mais.... ma cousine..... conseillez-moi donc ;.... que feriez-vous à ma place ? Eh ! mais, ma cousine, dit d'un air malin Oriane, en saisissant le ton que Mabille avoit pris, je consulterois mon cœur ; & si le vôtre vous dit

ce que le mien me répétoit sans cesse pour Amadis, ce pauvre Grasandor ne seroit pas toujours malheureux. Mabille vouloit aussi consulter Périon qui se mit à rire, & qui voulut saisir sa main pour la donner à Grasandor : Ah! Dieux! où suis-je, s'écria Mabille? je vois que vous êtes tous conjurés contre moi; mais je vais me servir d'un bien bon moyen pour vous faire taire. Seigneur, ajouta-t-elle en se tournant vers Grasandor d'un air sérieux, & qu'elle auroit bien voulu pouvoir rendre sévère, une Princesse de mon âge ne peut écouter que la voix de son père, & lui seul peut disposer de son sort. Ah! ma pauvre petite sœur, dit Agrayes, ce moyen que vous croyez excellent, est précisément celui qui va vous confondre; lisez, lisez cette lettre, & nous allons voir ce que vous aurez encore à nous répondre.

Agrayes avoit reçu la veille cette lettre du Roi & de la Reine d'Ecosse, par le retour d'un courier qu'il avoit dépêché, dès que Lisvard vainqueur avoit embrassé le Prince de Gaule comme son gendre. Après avoir demandé leur consentement pour son mariage avec la Princesse Olinde, il leur avoit peint sous les traits les plus propres à les toucher, la puissance, l'amour & les vertus de l'héritier de la Bohême. L'un

& l'autre lui mandoient que son mariage & celui de Mabille feroient le bonheur de leurs derniers jours.

Tous les yeux étoient attachés sur Mabille, lorsqu'elle lisoit tout bas cette lettre; quand elle fut à la fin, on la vit rougir, se précipiter dans les bras d'Oriane en la lui donnant à lire; mais tout-à-coup, se relevant avec l'air le plus noble & le plus doux: Prince Grasandor, dit-elle, recevez ma main; puisse-t-elle être sans cesse de quelque prix pour vous! Grasandor, à ces mots, se précipite à ses genoux, baise cette main qu'on lui présente, la porte sur son cœur, & jure à Mabille un éternel amour. Oriane enchantée se jette au cou de sa cousine; & Perion, Amadis, & tous ceux qui l'aiment, admirent la candeur, la noblesse & la vérité qu'elle met dans un acte qui les touche autant qu'il leur est agréable. Ils crurent tous ne devoir rien dire encore à Briolanie de ce qui la regardoit personnellement; mais l'air qu'ils eurent souvent avec elle, la part qu'ils lui firent des mariages arrêtés, les propos que quelquefois ils tenoient tout bas devant elle, tout lui fit juger qu'ils avoient un secret cher à leur cœur, qui ne l'étoit plus que pour elle; & n'entendant point parler de Galaor dans le nombre des amans heureux, elle eut quelque idée qu'on lui desti-

noît; mais elle eut grand ſoin de tenir cette idée ſecrette.

Tandis que Graſandor & Bruneau de Bonnemer étoient aux genoux de Mabille & de Méſicie, & qu'Agrayes & Quedragant couroient à ceux d'Olinde & de Graſſinde, Perion embraſſant Bruneau: Mon cher fils, lui dit-il, je me crois en droit de vous commander comme à l'enfant dont j'augmente ma famille. Les noces d'Amadis & de l'Empereur ne peuvent être célébrées avant quinze jours; ce tems eſt le double de celui dont vous avez beſoin pour nous ramener ici la Reine Elisène & notre Galaor; partez de grace pour la Gaule, & ramenez-nous promptement les ſeules perſonnes qui manquent à notre bonheur. Sire, dit Bruneau, ce n'eſt que pour votre ſervice que je peux me réſoudre à m'éloigner dans cet heureux moment; mais cependant il m'eſt bien cher d'aller aux pieds de la Reine Elisène, & de revoir mon compagnon & mon ami.

Angriotes, & Branfil frère de Bruneau, partirent avec ce Prince; & le vent le plus favorable les fit aborder dans la ville maritime où la Cour de Gaule réſidoit toujours pendant la belle ſaiſon.

Bruneau fut reçu par Elisène & Galaor, comme un enfant & comme un frère. Galaor fut bien

surpris de tout ce qu'il apprit touchant la guerre de l'Isle ferme, & les événemens qui l'avoient suivie; il frémit, en pensant que sans la longue & dangereuse maladie qu'il venoit d'essuyer, il se seroit trouvé les armes à la main contre le Roi son père & contre son cher Amadis; le serment qu'il avoit prêté, lorsqu'il se déclara le Chevalier de Lisvard, ayant été de le servir envers & contre tous, sans avoir fait une exception qui dans le tems de ce serment ne pouvoit être prévue.

Bruneau lui fit part de tous les arrangemens que Perion, Amadis & l'Empereur avoient arrêtés, & ce fut aux pieds d'Elisène qu'il alla demander son aveu sur le mariage de Mélicie. Elisène l'embrassant tendrement, lui dit : Mon cher Bruneau, depuis long-tems je vous regardois comme mon fils, & j'estime Mélicie bienheureuse de vous être unie; j'espère que vous verrez ensemble toute votre vie les statues d'Apollidon & de Grimanèse, & que vous les imiterez par leurs vertus & leur fidélité.

Galaor, après avoir marqué la joie qu'il sentoit d'avoir désormais son ami pour son frère, lui demanda tous les détails qui pouvoient l'intéresser; mais n'apprenant rien de la Reine de Sobradise : Et cette charmante Briolanie, dit-il, quel est son sort ? . . . à qui se destine-t-elle,

ajouta-t-il encore plus vivement?... On n'ofe encore former de projets, répondit froidement Bruneau : Amadis & Perion auroient bien en vue pour elle le plus aimable des Chevaliers, dont la renommée ne peut céder qu'à celle d'Amadis ; mais ils craignent que fa légéreté ne faffe le malheur de la fenfible Briolanie. (On fe rend rarement juftice à foi-même), & Galaor ne voulut point fe reconnoître à ce portrait. C'eft donc Norandel ou Floreftan, dit Galaor qui les connoiffoit à fond? Eh ! non, non, mon frère, dit Bruneau, c'eft Galaor qu'on veut unir à cette belle Reine. Quoi ! pour toujours?.... dit Galaor par un premier mouvement. Ah ! vaurien, ne changeras-tu donc jamais ? s'écria fa mère, en fermant fa bouche avec fa main, & cependant en riant de très bon cœur; car les vauriens de l'efpèce de Galaor ne déplaifent guères aux plus honnêtes perfonnes. Pardon, maman, dit Galaor en appuyant cette main fur fes lèvres, la force de l'habitude m'a peut-être emporté ; je crois que je n'avois pas bien entendu Bruneau.... Mais vraiment favez-vous bien que depuis long-tems je penfe que Briolanie pourroit feule me fixer? Elle eft charmante, maman, & fon image eft bien gravée dans mon ame ; n'eft-il pas vrai que fes beaux yeux noirs font pleins de feu, que fon teint, fon front font

éblouiſſans, ſur-tout lorſqu'elle laiſſe voir ſes cheveux noirs que les Graces ſemblent avoir relevés de leurs mains? Si quelques traits de ſon joli viſage ſont un peu moins réguliers, le tout enſemble lui donne une phyſionomie fine & piquante qui varie à tout inſtant : d'ailleurs, Briolanie eſt pleine des talens les plus agréables; pluſieurs inſtrumens ſous ſes doigts ſemblent être touchés par les Muſes; ſon eſprit orné, fin & toujours riant, ſe met à tous les tons, & n'en ſaiſit aucun ſans plaire. Oh! oui, oui, maman, je ſens que je pourrai devenir fidèle; Briolanie raſſemble tout ce qui m'a plu dans celles que je croyois aimer; & ce feroit bien la faute de mon goût, ſi ſes charmes n'avoient pas toujours pour moi ceux de la nouveauté.

Eliſène fut très-contente de ce portrait, & des diſpoſitions de Galaor à rendre heureuſe Briolanie. Quoique ce Prince ne fût pas encore aſſez bien rétabli pour porter les armes, Eliſène, voyant qu'il pouvoit ſoutenir la mer, ne voulut pas différer le bonheur qu'elle alloit goûter en revoyant tant de perſonnes ſi chères au comble de la félicité; elle s'embarqua dans un bon vaiſſeau bien armé, avec les Chevaliers que Perion avoit envoyés pour la prier de ſe rendre à l'Iſle ferme.

Ils rencontrèrent en faisant route un gros vaisseau qui mit en panne à leur approche : une Dame dont l'air étoit aussi majestueux que triste, & que de longs habits de crêpe noir couvroient, parut sur le tillac ; &, s'adressant aux Chevaliers, elle leur demanda s'il n'y en avoit point quelques-uns sur leur vaisseau, qui fussent de l'Isle ferme ? Que souhaitez-vous d'eux, Madame, dit aussi-tôt Angriotes ? nous en sommes, & la Reine de Gaule ici présente nous permettra de vous offrir nos services. Ah ! Seigneur, dit la Dame affligée, demandez-lui donc que je passe sur son bord, & que j'aille lui raconter mes malheurs. Elisène qui l'avoit écoutée, parut alors, fit approcher son vaisseau, & lui tendit la main. Lorsqu'Angriotes la conduisit auprès d'elle, la Dame vouloit embrasser les genoux d'Elisène, qui, l'en empêchant, la fit asseoir auprès d'elle. Madame, dit cette Dame, vous voyez ici l'infortunée Reine de Dace, dont le sort étoit brillant il n'y a que peu de jours, & qui se trouve au comble de l'infortune. Hélas ! Madame, heureuse dans ma famille, & Reine d'un beau Royaume, je jouissois avec le Roi mon époux, du bonheur d'élever deux fils de la plus grande espérance, & de croire avoir bien marié ma fille, l'ayant donnée au puissant Duc de Sudermanie. Ce

perfide gendre, dans la soif d'agrandir ses Etats & d'envahir la Dace, a su ménager sur nos frontières une entrevue avec mon époux, à laquelle même il avoit attiré mes deux fils; & dans l'instant où le Roi son beau-père le serroit entre ses bras, le traître a plongé son poignard dans son sein; il en eût fait autant à mes deux fils, si leurs Gouverneurs, en se jettant au-devant eux, ne leur eussent donné le tems de s'enfuir, & de se retirer dans la ville de Tanèse. Le barbare Duc de Sudermanie, ne pouvant consommer son crime, a fait déboucher de toutes parts des troupes qu'il avoit tenues cachées dans une forêt; &, se mettant à la poursuite de mes enfans, il les tient assiégés dans Tanèse. Ces affreuses nouvelles m'ont été apportées dans un château sur le bord de la mer, où j'attendois ma famille, au retour de cette fatale entrevue; j'ai su d'eux en même tems que ma malheureuse fille est expirée de douleur en apprenant la mort de son père, & le crime de son cruel époux. N'ayant en ce moment aucunes forces que je pusse opposer & conduire à la défense de mes enfans, je me suis embarquée sur ce vaisseau, pour passer à l'Isle ferme, & demander le secours d'un des Héros qui vous doivent le jour.

Elisène fut très-touchée des malheurs de la

Reine de Dace dont elle étoit parente : elle mêla ſes larmes avec les ſiennes ; &, voyant qu'elle avoit beſoin du plus preſſant ſecours, elle pria Bruneau, Branfil & le brave Angriotes de paſſer ſur le vaiſſeau de cette Reine infortunée, & de voler au ſecours de ſes deux fils.

Dès que la Reine de Dace fut partie avec ces trois braves Chevaliers, Eliſène fit faire force de voiles, & dès le même ſoir le vaiſſeau la porta dans l'Iſle ferme, dont tous les Chevaliers vinrent la recevoir à la ſuite du Roi de Gaule. Perion, après avoir embraſſé ſa chère Eliſène, jetta ſes bras autour du cou de Galaor : Mon cher enfant, lui dit-il, tu me parois encore bien foible ; d'ailleurs, je ne te crains plus, depuis que j'ai renoué l'amitié qui m'uniſſoit dans mes jeunes ans avec le Roi Liſvard. Sais-tu bien que nous nous ſerions peut-être battus enſemble ?

Oriane parut en ce moment ; elle ſortoit de ſa retraite avec toutes les Princeſſes qui gardoient les mêmes bienſéances qu'elle au milieu de tant d'aimables Chevaliers. Oriane voulut ſe jetter aux genoux d'Eliſène, comme deſtinée au bonheur d'être bientôt ſa belle-fille. Eliſène la reçut dans ſes bras ; &, la voyant ſi belle, elle pardonna facilement à l'amoureux

Amadis de s'être si souvent éloigné de la Gaule.

Galaor, dès qu'il eut reconnu la Reine de Sobradise près d'Oriane, vola d'abord à cette belle Reine : il voulut se jetter à ses genoux ; mais la foiblesse dont il étoit encore l'eût fait tomber, si Briolanie ne l'eût retenu dans ses bras : cet accident heureux rendit à Galaor toute sa force ; &, ne pouvant laisser échapper un si doux moment, il profita de cette situation pour dérober un baiser à Briolanie : elle en devint vermeille comme une rose ; mais elle n'eut pas la force de se fâcher, en voyant Amadis, Agrayes & Florestan se jetter à ses genoux & lui demander pardon pour Galaor, qui le lui demandoit aussi avec un air à moitié timide, mais bien vif & bien tendre.

Toute cette heureuse & charmante compagnie conduisit Elisène dans le palais d'Apollidon, où chaque jour fut marqué par de nouvelles fêtes, en attendant l'arrivée du Roi de la grande Bretagne. Galaor pendant ce tems reprit ses belles couleurs & toute sa santé ; mais son ancien caractère ne parut plus le même ; il eut sans cesse le langage & les sentimens d'Amadis (parlant à la divine Oriane), toutes les fois qu'il eut l'adresse de se trouver seul près de Briolanie ; & sa sœur Mélicie étant attentive à lui

lui préparer ces momens favorables, Galaor fut assez heureux, & pour toucher Briolanie, & pour l'être aussi bien véritablement lui-même.

Peu de jours après l'arrivée d'Elisène, les Princesses qui se promenoient sur le bord de la mer virent un vaisseau arrivant à pleines voiles; ses mâts étoient ornés de banderolles & de lauriers; ses bords étoient couverts d'écus renversés, & le son des trompettes faisoit entendre les fanfares qui suivent une grande victoire: c'étoit Angriotes, Bransil & Bruneau, qui conduisoient avec eux le jeune Roi de Dace (simple Damoisel encore), après l'avoir délivré du Duc de Sudermanie, & avoir replacé sur le trône la Reine de Dace qui venoit de recevoir de leurs mains la tête de l'assassin de son époux.

Le jeune Roi de Dace étoit charmant; il plut beaucoup à toute cette Cour. Amadis, voyant qu'il étoit de l'âge de son cher Esplandian, s'empara de ce jeune Prince, & se plut à l'instruire lui-même pour lui faire recevoir l'ordre de Chevalerie avec son fils. Le retour de Bruneau sécha les larmes que Mélicie versoit quelquefois en secret; & rien ne manqua plus au bonheur de tant de personnes illustres que leurs vertus rendoient si dignes d'être heureuses, que l'arrivée du Roi de la grande Bre-

tagne, qui de son côté pressoit vivement son départ pour l'Isle ferme.

Ce jour heureux & si desiré brilloit déjà ; & dans le moment où l'on commençoit après le dîner à lever les tables, les cris de joie, les acclamations qu'on entendit s'élever vers le port, annoncèrent la flotte de la grande Bretagne, & l'arrivée de Lisvard, de Brisène & de la jeune Princesse Léonore.

Oriane, soutenue par Mabille & Briolanie, vint d'un pas tremblant au-devant de sa mère. Étant près de Brisène, elle lui tendoit déja les bras ; mais en voyant son père, quoique ce Prince la regardât alors d'un air attendri, ses forces l'abandonnèrent, & ses amies ne purent l'empêcher de tomber à ses genoux. Lisvard la releva dans ses bras avec tendresse : La sagesse éternelle, ma fille, lui dit-il, connoît mieux que nous-mêmes ce qui peut nous rendre heureux ; & c'est à l'accomplissement de ses décrets, que je dois le plus beau jour de ma vie. A ces mots, il remit Oriane entre les bras de Brisène ; &, tandis que cette Reine l'y serroit tendrement, Esplandian tout en larmes s'échappa des personnes qui le retenoient, & vint se jetter dans ceux de sa mère. O vous, ames sensibles, qui goûtez le bonheur pur d'aimer ! pères, époux, enfans dignes de ces noms si

chers à l'Eternel, & qui font la gloire & le bonheur de la nature, arrêtez vos yeux fur ce fpectacle attendriffant, & confervez chérement dans vos cœurs tous les fentimens qu'il infpire!.... Amadis éperdu de joie, & levant les yeux au Ciel, étendoit les bras; il eût defiré les y ferrer tous enfemble.

Lifvard interrompit à regret une fcène fi touchante: Mon frère, dit-il à Perion, ils vont fuccomber!.... allons à leur fecours. A ces mots, les deux vieux Rois, ces deux heureux pères, relevèrent leurs enfans, & tous enfemble reprirent le chemin du palais d'Apollidon.

Ils étoient prêts à rentrer dans ce palais, lorfque des cris d'une multitude effrayée fe firent entendre: le peuple couroit de toutes parts, en fuyant les bords de la mer fur laquelle on appercevoit une montagne de feu qui paroiffoit s'avancer vers l'Ifle ferme, & n'en devoir faire qu'un monceau de cendres; les Dames fe jettèrent promptement dans le palais; mais l'intrépidité des Chevaliers les fit avancer vers le port, pour obferver ce terrible phénomène: bientôt ils diftinguèrent un rocher de feu qui s'élevoit jufqu'aux nues, & qu'un vent impétueux pouffoit vers le port. Lorfque ce rocher n'en fut plus qu'à la diftance de cinq cents toifes, il fe fendit en deux avec un fracas

terrible ; les deux parties s'abîmèrent dans la mer, & laissèrent voir un ferpent monftrueux qui nageoit & fendoit l'onde, en étendant deux ailes longues comme la portée d'une flèche : la tête de ce monftre, plus élevée que les mâts des plus grands vaiffeaux, vomiffoit de fa gueule des torrens de flammes qu'accompagnoient d'affreux mugiffemens. La terreur eut pour lors quelque accès dans l'ame de la plupart des Chevaliers ; mais, animés par l'intrépidité des deux Rois & des Princes qui les fuivoient, l'honneur les retint, & tous enfemble, ils bravèrent & la fureur du monftre & la mort. Leur furprife fut extrême, lorfque tout-à-coup ils apperçurent le monftre battre des ailes & s'élever, en ceffant de jetter des feux & de mugir. Une frégate dorée, & couverte de guirlandes, de pierreries & de banderoles, fortit de fes flancs, & s'avança doucement vers le rivage, au fon harmonieux des inftrumens que douze jeunes & belles Nymphes faifoient retentir au loin. Amadis & les deux Rois, à ces nouveaux fignes, reconnurent la fage Urgande ; & , fuivis du nouvel Empereur, ils s'avancèrent au-devant d'elle.

Nous favons que cette célèbre Fée fe nommoit Urgande la Déconnue, parce que l'ifle qu'elle habitoit étoit invifible, & qu'elle ne

paroissoit jamais que sous les formes les plus étranges, & souvent assez hideuses pour inspirer la terreur; mais dans ce moment Urgande, se trouvant au milieu de ses meilleurs amis, parut sous sa figure naturelle, & cette figure étoit aussi majestueuse qu'agréable. Les deux Rois lui donnèrent la main pour descendre de son vaisseau; & l'Empereur Arquisil, qui ne l'avoit jamais vue, resta confondu dans la foule.

Arquisil cependant fut le premier auquel Urgande s'adressa : Seigneur, lui dit-elle, quoique vous n'ayiez pas l'air de me connoître, je suis depuis long-tems de vos amies ; l'alliance que vous faites, & que j'avois prévue, augmente encore mon amitié pour vous. Quoique une distance immense sépare l'isle que j'habite de la capitale du monde où vous régnez, moins d'un jour me suffit pour me rendre auprès de vous; & l'Impératrice m'est si chère, que je sauverai de la mort le premier fruit de son hymen avec vous, & que je veillerai sur le bonheur de vos jours, & sur la destinée de votre postérité. L'Empereur lui baisa la main d'un air galant & plein de reconnoissance: L'univers connoît quel est votre pouvoir, Madame, lui dit ce Prince; & Lisvard, Perion & leurs enfans, m'ont appris quelle est votre bonté.

Urgande, embrassant Amadis, lui dit: Vous

avez enfin ce que vous desiriez le plus au monde; cet amour heureux ne laissera point languir votre valeur; les travaux, les victoires & l'amour rempliront également les jours de votre longue & glorieuse vie. Madame, dit Amadis, je n'ai plus rien à craindre, & je ne demande au Ciel que de me conserver Oriane & votre amitié.

Les deux Rois prièrent Urgande de se laisser conduire au palais d'Apollidon, dont les Dames, revenues de leur frayeur, avoient fait ouvrir les portes, & s'étoient mises en marche pour venir au-devant d'Urgande.

Cette Fée, avant de les suivre, se fit amener deux jeunes Damoisels qu'elle avoit laissés dans son vaisseau. Leur grace, leur parure & leur beauté surprirent lorsqu'ils parurent; Urgande les prit tous les deux par la main, & sur le champ, appellant Esplandian: Mon mignon, lui dit-elle, je vous amène deux compagnons dignes de vous; ils vous seront utiles, & vous jouirez de bonne heure avec eux des charmes d'une tendre amitié. Le jeune Esplandian courut les embrasser tous deux avec toute la grace possible. L'un des deux, nommé Manéli, avoit une taille haute, de beaux traits, un air noble & sérieux; le second, nommé Talanque, ressembloit au jeune Achille chez Lycomèdes; on

eût pu le déguiser de même sous les habits d'une Nymphe, il en avoit la beauté ; mais peut-être n'en eût-il pas eu la modestie : ses regards perçans, tendres & presque malins, tels que ceux de Galaor, eussent bientôt dévoilé son sexe ; & quelqu'une de ses jolies compagnes eût été pour lui ce qu'une épée & des armes furent pour le fils de Thétis.

Belle Oriane, lui dit Urgande en l'embrassant, un amour heureux & tranquille va faire votre bonheur ; mais n'oubliez point les plaisirs qu'il vous accorda quand il étoit troublé par les peines ; il ne doit rien perdre pour vous de ses charmes & de sa vivacité.

Urgande caressa tour-à-tour toutes les jeunes beautés que cette grande Cour rassembloit ; il n'en fut aucune à laquelle elle ne dît quelque chose de particulier sur ses secrets les plus intimes, & sur sa destinée ; il n'en fut aucune à laquelle elle ne promît ses secours & son amitié. Ah ! divine Urgande, ne put s'empêcher de lui dire tout bas l'aimable Briolanie, ah ! de grâce, servez-vous de tout votre pouvoir pour que Galaor me soit fidèle. Charmante Reine, lui dit Urgande, un enchanteur bien plus ancien, bien plus puissant que moi ; règle la destinée des Chevaliers qui lui ressemblent ; mon art n'est rien vis-à-vis celui que fait em-

ployer l'Amour ; mais vos yeux, votre esprit me rassurent assez : soyez toujours tout ce que vous êtes, & soyez sûre que Galaor vous aimera toujours.

Urgande engagea facilement les deux Rois à ne pas différer le bonheur de tant d'illustres amans ; & non-seulement elle suppléa par son pouvoir à ce qui n'étoit pas encore préparé pour cette grande fête, mais elle sut y faire paroître tout ce qui pouvoit en augmenter l'éclat, la galanterie & la dignité.

Ce beau jour étant arrivé, & le son de mille instrumens guerriers qui perçoient la nue, ayant annoncé le lever du soleil & cette grande fête, le saint Hermite Nascian fut préparer le Temple pour l'auguste cérémonie qu'il alloit accomplir ; une tunique de lin couvroit sa robe de bure & son cilice ; sa longue barbe blanche tomboit sur son étole brillante du feu des diamans : c'est en cet état qu'il reçut tour-à-tour à ses genoux, en joignant leurs mains, l'Empereur & Léonore, Amadis & Oriane, Galaor & Briolanie, Agrayes & Olinde, Bruneau de Bonnemer & Mélicie, Grasandor & Mabille, Florestan & Sardamire, Quedragant & Grassinde. Esplandian parut dans cette cérémonie ; Lisvard & Perion le conduisirent eux-mêmes aux genoux de Nascian, entre Amadis & l'heureuse Oriane ;

& le saint Hermite, après les avoir bénis tous les trois ensemble, répéta le Cantique de Siméon, &, d'une voix forte encore pour son âge, il entonna cette Hymne de louange que la reconnoissance a consacrée à l'Eternel.

A peine ces heureux époux furent-ils sortis du Temple, qu'Amadis, fléchissant un genou devant le Roi, lui dit : Quoique vous m'ayiez donné tout ce qui peut faire mon bonheur, en me donnant Oriane, j'ose cependant encore vous requérir un don. Parlez, mon cher fils, s'écria Lisvard; il n'en est aucun que je ne vous accorde, & même cette couronne. A ces mots, il ôtoit la sienne, qu'il vouloit poser sur la tête d'Amadis : Ah ! Sire, s'écria vivement ce Prince, en la refusant, que ne puis-je en ajouter une nouvelle à celle que vous portez si dignement ! Non, Sire, ce n'est point pour moi que je desire une nouvelle gloire; mais vous savez que la fin des enchantemens du palais d'Apollidon & de la chambre défendue est réservée à celle qui pourra surpasser Grimanèse par sa loyauté, ses vertus & ses charmes. Ah ! Sire, qui peut douter que cette victoire ne soit destinée à la divine Oriane ? Le don que vous m'avez accordé, Sire, c'est d'obtenir de la Princesse votre fille, qu'elle aille de ce pas à l'épreuve de l'arc & de la chambre dé-

fendue. Oriane rougit & n'en parut que plus digne de triompher de Grimanèse; elle ne put refuser son père, ni la première grace que lui demandoit Amadis. Olinde & Mélicie, par attachement pour Oriane, & peut-être un peu jalouses en secret de la gloire que cette Princesse alloit acquérir, s'offrirent & furent acceptées pour l'accompagner dans cette épreuve. Agrayes & Bruneau ne purent les voir s'exposer sans quelque alarme; mais ils aimoient, & l'on croit facilement que l'objet qu'on aime doit toujours réussir. Pour Mabille, elle étoit trop sensée pour tenter cette épreuve: Je passerois encore plus facilement que jamais, dit-elle à Grasandor, sous l'arc des loyaux amans, & ce que je sens & n'ai jamais senti que pour vous m'en assure; mais je connois trop la supériorité des charmes d'Oriane pour lui disputer la palme de la beauté. Ah! du moins, lui dit Grasandor, personne ne vous la disputera jamais dans mon cœur, & la conquête de la chambre défendue ne pourroit vous donner plus de charmes à mes yeux.

Les trois Princesses s'étant prises par la main, s'avancèrent à l'arc des loyaux amans, & le passèrent sans obstacle. Jamais la statue qui le surmontoit n'avoit répandu tant de fleurs, jamais sa trompe n'avoit rendu des sons si mélo-

dieux : Mélicie ne reconnut dans ces nouveaux ſons, ni ceux de la muſique guerrière des Gaules, ni les ſons triſtes & langoureux des bords du Lignon; ceux qu'elle entendoit lui parurent également expreſſifs & variés. Les trois Princeſſes en furent aſſez frappées pour les retenir & les noter à leur retour : on a cru même ſouvent que, depuis, ces airs notés de leurs mains avoient été retrouvés par Pergolèſe & Piccini, dans le creux du piédeſtal d'une ſtatue de Memnon.

Les trois Princeſſes s'arrêtèrent long-tems pour admirer les ſtatues d'Apollidon & de Grimanèſe. La modeſte Oriane fut ſi frappée de la beauté de Grimanèſe, qu'elle ſe repentit d'avoir oſé ſe ſoumettre à l'épreuve de la chambre défendue : Mais du moins, dit-elle tout bas dans ſon cœur, nulle autre ne ſera plus heureuſe que moi. Oriane & les deux Princeſſes ayant jetté les yeux ſur la table de jaſpe, y lurent d'abord les noms de Briolanie & de Mabille ; bientôt elles virent un trait de lumière parcourir ce jaſpe, & graver leurs noms à côté de ceux de leurs amans, qui depuis long-tems étoient déja ſur cette table. S'étant enſuite ſéparées pour obſerver la quantité de merveilles dont l'eſpace qui renfermoit l'arc étoit enrichi, Oriane s'approcha d'une fontaine dont le baſſin

relevé sur un massif de corail & de roseaux ; étoit formé comme une conque marine ; une statue d'agathe représentant la Déesse des Amours, y paroissoit assise sortant des eaux comme au jour de sa naissance ; elle tenoit d'une main la pomme d'or qu'elle reçut du berger Phrygien ; de l'autre, elle sembloit badiner avec une perle qui pendoit à son oreille, & cette perle étoit la pareille de celle que Cléopâtre avoit fait dissoudre pour son amant. Oriane ayant plongé sa main pour puiser de l'eau limpide qui le remplissoit, la statue avança son bras vers elle, & lui présenta la pomme ; détachant en même tems de son autre main la perle qui pendoit à son oreille, elle la lui présenta de même ; & la statue de l'arc rendit encore de nouveaux sons, qu'un accompagnement simple & mélodieux, formé par différens instrumens, soutenoit sans leur rien faire perdre de leur chant divin. Si les deux autres Princesses eussent moins aimé la belle Oriane, elles n'auroient pu la voir maîtresse de ces riches dons sans quelque jalousie ; mais d'ailleurs, Oriane ne les avoit reçus qu'étant séparée d'elles, & c'est ce qui leur fit prendre le parti de ne la plus quitter. Ce parti fut très-sage ; peut-être n'eussent-elles osé s'approcher sans elle d'une porte que deux dragons affreux défendoient : bientôt, à l'aspect

d'Oriane, ils baissèrent leur tête redoutable. Oriane traversa le passage avec ses compagnes; elles entrèrent dans le vaste labyrinthe où, sur une colonne de porphyre très-élevée, on voyoit une urne de cristal de roche, qui renfermoit le reste du feu que Prométhée avoit ravi des Cieux. Ce feu brillant étoit l'une des principales merveilles du palais d'Apollidon, & devoit se dissiper à l'aspect de celle qui surpasseroit Grimanèse; il parut en effet s'élancer tout-à-coup de son urne, entourer la tête des trois Princesses, s'élever & se dissiper en entier dans les airs. Ce feu céleste fut alors perdu pour les mortels; c'est vainement que Zoroastre, & que, depuis ce grand Mage, plusieurs savans ont cru qu'ils en avoient rassemblé quelques étincelles; ils n'en ont joui tout au plus que quelques instans, & n'ont jamais pu réussir à s'en former un foyer qui fût durable.

Pendant que les trois Princesses employoient un tems assez long à voir une partie des merveilles du palais d'Apollidon, Grassinde, fière de la victoire que ses charmes avoient remportée par la valeur de son frère dans la Romanie, & par celle d'Amadis dans la grande Bretagne, ne douta presque point qu'elle ne pût faire la conquête de la chambre défendue, en y précédant Oriane, qu'elle crut retenue pour long-tems dans le labyrinthe.

Grasinde, sans consulter Amadis, Quedragant ni les deux Rois, s'avança la tête haute & ses beaux cheveux épars vers l'arc des loyaux amans; son ame pure & sa candeur méritoient les fleurs que lui jetta la statue.

Elle passa librement cet arc, & elle fut contempler les deux statues: tandis que son nom se gravoit sur le jaspe, encouragée par ce premier succès, elle marcha vers le premier perron par lequel on montoit à la chambre défendue: elle ne le monta qu'avec peine, quoique ses genoux ne sentissent encore qu'une molle résistance; mais lorsqu'elle voulut monter la première marche du second perron, une force irrésistible la renversa sur le dos, & la repoussa jusques sur le seuil de l'arc qu'elle avoit franchi. Perion, la voyant étendue sans connoissance, s'écria: Eh! mon ami Quedragant, cours donc vîte au secours de ton épouse. Laissez, laissez, dit le bon Quedragant, il n'y a pas grand mal que son petit amour-propre soit un peu puni: eh! de par Dieu, Grasinde n'est encore que trop belle pour un ancien guerrier de race de géant, tel que moi; je ne suis pas trop fâché qu'elle ne tire plus tant d'avantage de sa beauté; ses deux premières victoires l'eussent peut-être rendue superbe & dédaigneuse avec moi, & cette petite correction va [illegible] rendre ma femme aussi

douce & modérée qu'elle eſt belle. Perion ne put s'empêcher de rire des bonnes raiſons que Quedragant donnoit de ſa tranquille ſécurité; à la fin, il courut l'aider à remporter Graſſinde, qui ſe contenta de dire en reprenant ſes eſprits: Ah! mon cher Quedragant, ſi mon aventure ne me rend pas moins belle à tes yeux, je n'ai rien perdu. Quedragant la raſſura par les careſſes les plus tendres: Cette palme de la beauté, lui dit-il, n'a de prix que celui qu'y met l'amour propre; ſoyez ſenſible au plus tendre amour que j'ai pour vous, & chaque jour mes ſoins attentifs, mes deſirs & mon dévouement à vos ordres, vous en feront cueillir une plus belle & plus durable.

Agrayes & Bruneau virent avec crainte Olinde & Mélicie ſortir du labyrinthe, & s'avancer pour venger Graſſinde: l'une & l'autre montèrent preſque ſans oppoſition les trois marches du premier perron; mais Olinde fut enlevée de la première marche du ſecond perron, & Mélicie de la ſeconde; l'une & l'autre furent emportées les yeux fermés ſur les fleurs dont la ſtatue avoit jonché le ſeuil de l'arc des loyaux amans; bientôt les nouvelles fleurs qui tomboient ſur elles les firent revenir, & leur fit voir Agrayes & Bruneau de Bonnemer à leurs genoux.

Oriane étant restée seule dans l'enceinte qui renfermoit les perrons, Amadis s'approcha d'elle les yeux pleins d'amour: Divine Oriane, lui dit-il, cette pomme que vous avez déja reçue vous est le gage d'une victoire que vous seule pouviez remporter; allez ouvrir cette porte si redoutable pour toutes les autres beautés, & triomphez des charmes & des vertus de Grimanèse, aussi facilement que vous vous soumîtes à jamais le Damoisel de la mer.

Le premier moment d'une grande passion est bien vif & bien doux à se rappeller quand elle est heureuse. Oriane sentit palpiter son cœur; Amadis crut voir briller une flamme céleste dans ses yeux; il la suivoit des siens, lorsqu'elle s'éleva légérement sur le premier perron. Oriane alors encouragée par les regards de son amant, monta les deux premières marches, & ne sentit à la troisième que cette légère résistance que les fleurs prêtes à couper d'une prairie, opposent à la course légère des Nymphes; la même main qu'on avoit vue paroître lorsqu'Amadis avoit franchi les perrons, se saisit doucement de celle d'Oriane, & l'attira dans la chambre défendue, dont les portes d'or restant alors ouvertes, laissèrent voir l'intérieur de cette chambre, resplendissant de lumière. Mille voix s'en élevèrent, en criant: Vive, vive celle dont l'ame & la beauté surpassent

surpassent encore celles qu'on adoroit dans Grimanèse ! qu'elle règne à jamais sur nous, & qu'elle fasse toujours le bonheur du parfait Chevalier, reconnu déja pour être supérieur au grand Apollidon !

Le Chevalier Ysanie, ancien Gouverneur de l'Isle ferme, s'avança alors, &, montant librement sur le dernier perron, éleva sa voix pour déclarer que la conquête qu'Amadis & la belle Oriane avoient faite de la chambre défendue, en rendoit l'accès libre, & détruisoit tout ce qui n'étoit que l'ouvrage des enchantemens dans le palais d'Apollidon; il y restoit d'ailleurs tant d'ornemens précieux & tant de beautés réelles, que l'on regretta peu ce qui n'avoit été jusqu'alors que l'effet d'un prestige & de l'illusion.

Ysanie fit préparer le lit nuptial d'Amadis dans la chambre défendue. Un festin où chaque Chevalier répéta, sur le mets royal d'un paon couronné, les mêmes sermens que le Ciel avoit reçus, suivit le triomphe d'Oriane. Ce festin dura jusqu'au coucher du soleil; la nuit délicieuse qui devoit le suivre ne pouvoit être trop longue pour tant d'heureux amans; & les bons Rois Perion & Lisvard, biens rians & bien colorés par les vins précieux de la Grèce & de la Gaule, prirent gaiement Elisène & Brisène sous le bras; &, tout en chantant & les faisant

quelquefois rougir, ils se retirèrent en priant leurs enfans de se renfermer promptement aussi, de peur qu'on ne troublât leur sommeil.

Les fêtes les plus gaies & les plus brillantes, durèrent pendant huit jours dans le palais d'Apollidon, devenu celui d'Amadis; Urgande y parut très-aimable & très-gaie, & se plut à faire connoître à cette Cour brillante que tout ce qu'elle avoit prédit jusqu'alors du jeune Esplandian étoit accompli. Cette sage Fée fit de nouvelles prédictions, mais elle les enveloppa de tant d'obscurité, qu'elles ne purent être dévoilées que lorsqu'elles furent accomplies.

Un jour que cette belle Cour s'amusoit à voir le jeune Esplandian jouer aux barres, sauter avec le petit Roi de Dace, Ambor fils d'Angriotes d'Estravaux, Talanque & Maneli qu'Urgande avoit amenés dans son vaisseau, cette Fée ne put s'empêcher de tirer à part le Roi Cildadan, & Galaor devenu Roi de Sobradise, par son mariage avec Briolanie: Que vous semble, leur dit-elle, de ces jeunes Damoisels que je donne pour compagnons au fils d'Amadis? Ma foi, Madame, dit Cildadan, je les trouve charmans, sur-tout celui qui porte dans ses traits & dans sa physionomie cet air si vif & si gaillard, que j'aime en mon frère & compagnon Galaor. Ah! mon frère, s'écria celui-ci, vous

n'avez donc pas bien regardé l'autre, si vous donnez la préférence à Talanque? Maneli a des traits aussi beaux, un regard fier & perçant, qui ressemble beaucoup aux vôtres. Urgande se mit à rire en voyant naître en eux un air d'embarras à mesure qu'ils examinoient ces jolis Damoisels: Appellons-les, dit-elle, & voyons ce qu'ils feront. Venez un moment avec moi dans ce bosquet voisin, mes chers enfans, continua-t-elle, en y conduisant les deux Rois. Les deux Damoisels quittèrent leur jeu pour la suivre: Choisissez, leur dit-elle, entre ces deux Chevaliers celui que vous vous sentirez le desir d'embrasser. Les deux Damoisels rougirent, restèrent un moment en suspens. Maneli d'un air noble & respectueux vint à Cildadan, prit ses mains & les voulut baiser; Talanque regarda fixement Galaor, se mit à lui sourire, & vint en deux sauts se jetter entre ses bras. Je devrois vous gronder, dit-elle aux deux Rois: souvenez-vous du tems de mon voyage chez Alquife; & mes nièces, mes pauvres petites nièces! ne sentez-vous rien à vous reprocher? Cildadan embarrassé n'osoit répondre; mais la nature & le caractère vif de Galaor l'emportant alors: Viens, mon cher enfant, dit-il en serrant Talanque dans ses bras, viens aux genoux d'Urgande avec moi pour

obtenir la grace de ton père. A ces mots, s'y jettant l'un & l'autre, ils baisèrent tous deux l'une de ses mains; & Cildadan encouragé par cet exemple, se saisit de son autre main avec Talanque. Urgande n'étoit rien moins que sévère; & de plus elle avoit lu dans les astres que Talanque & Maneli devoient naître à tems pour être les compagnons d'Esplandian, & qu'il est bien difficile que des Demoiselles de quinze ans & des Chevaliers de vingt, puissent rester huit jours tête à tête ensemble sans se plaire, & sans se le dire, quand ils ont été bien élevés. Allez, allez, mes amis, dit-elle aux deux Rois, aimez bien les enfans de Solise & de Juliande, & soyez sûrs qu'ils vous ressembleront par leur courage; mais tenons cette aventure secrette; & sur-tout vous, Galaor, oubliez Juliande, & ne vous occupez plus que de l'aimable Briolanie.

Ils revinrent promptement ensemble rejoindre la Cour: Roi Lisvard, dit-elle, c'est avec regret que je vous annonce de nouveaux malheurs; mon pouvoir est souvent combattu par des ennemis qui me sont redoutables; moi-même je crains de succomber sous leurs enchantemens, & je ne peux prévoir pour moi si le tems en est proche; tout ce que je peux vous dire, c'est qu'Esplandian & ses quatre compagnons

pourront ſeuls nous délivrer des piéges que ces ennemis ſont prêts à nous tendre. Gardez bien le perfide Arcalaüs dans ſa cage de fer : voici deux anneaux pour vous défendre de ſes enchantemens, au cas que ce traître trouvât le moyen de recouvrer ſa liberté. A ces mots, Amadis & Oriane les reçurent de ſa main : Je pars, leur dit-elle à tous ; mais tant qu'Urgande ſera libre, tant qu'elle aura du pouvoir, ſoyez sûrs qu'elle veillera ſur vous. Je laiſſe à l'entrée du port ma grande Serpente, dans laquelle des Ecuyers gardent les armes & les chevaux que je deſtine aux Damoiſels, pour le jour qu'ils ſeront armés Chevaliers. Tel qui ſe croit votre ennemi, doit armer de ſa main Eſplandian. Ce jeune Prince, le Roi de Dace, Talanque, Ambor & Maneli, ſous le nom de Chevaliers de la Serpente, mettront à fin de grandes aventures ; & le grand aigle impérial récompenſera de ſon propre ſang le gentil faucon Pélégrin, qui l'aura délivré du bec tranchant des corbeaux & des ſerres cruelles des vautours d'outre-mer.

Tous les Princes reconduiſirent Urgande au bord de la mer : cette ſage Fée s'embarqua ſur un léger eſquif, qu'un vent frais fit bientôt diſparoître ; une épaiſſe nuée parut alors envelopper la grande Serpente, que juſqu'alors on avoit vue ſur ſes ancres à demi-lieue en mer, & qui

ceſſa d'être viſible. Amadis, qui ſavoit que la ſage Urgande ne faiſoit rien ſans deſſein, n'en fut point inquiet, & prévit que ce ſingulier vaiſſeau ne reparoîtroit que lorſqu'il en feroit tems.

Pendant les fêtes qui ſuivirent encore le départ d'Urgande; l'Empereur Arquiſil ayant fait revenir de Vindiſilore la flotte que ſon prédéceſſeur avoit amenée, prit congé des Princes & des Princeſſes, & repaſſa ſuivi de Floreſtan & de Sardamire, pour prendre poſſeſſion de l'Empire, & faire monter ſa chère Léonore ſur le trône des Céſars.

Perion peu de jours après repartit pour la Gaule avec la Reine Eliſène; & Galaor partit avec Bruneau, pour l'aider à conquérir le reſte des Etats d'Aravigne, dont une partie étoit limitrophe avec le Royaume de Sobradiſe. Quedragant, Agrayes, Angriotes, furent de cette expédition; il ne reſta donc près d'Oriane & d'Amadis, dans l'Iſle ferme, que Mélicie, Graſandor & Mabille, Graſinde, Eſplandian, le jeune Roi de Dace, & les trois autres Damoiſels leurs compagnons.

Amadis & Graſandor, au comble de la félicité, jouiſſoient non-ſeulement de celle d'un amour heureux & tranquille, avec des épouſes adorées, mais ils jouiſſoient auſſi des charmes

de l'amitié. Mabille, plus aimable que jamais, avoit perdu cette contrainte que sa modestie & son état de Demoiselle avoit portée jusqu'alors dans son air & dans ses discours; le plus riant badinage animoit la société de ces quatre heureuses personnes; & même Oriane, devenue moins sérieuse, imaginoit chaque jour de nouveaux divertissemens. Une forêt immense, bien percée & pleine de bêtes fauves, les invitoit souvent à choisir le plaisir de la chasse, d'autant plus qu'Amadis & Grasandor, toujours occupés de l'honneur de la Chevalerie, se plaisoient à former les cinq jeunes Damoisels, & les entretenoient en des exercices propres à déployer leur force.

Amadis s'étant un jour écarté fort loin de la calèche des Princesses, à la poursuite d'un vieux cerf à tête bisarre, arriva sur le sommet d'une montagne qui se coupant en falaise, descendoit jusqu'à la mer; il fut très-surpris en voyant une Demoiselle toute en pleurs qui venoit d'aborder dans une barque, & qui se fit apporter par deux Ecuyers un Chevalier mort, armé de toutes pièces. La Demoiselle fit étendre ce Chevalier sur l'herbe, & posa sur son écu sa tête qu'elle baignoit de ses pleurs.

Amadis, quoique sans armes, n'hésita point à paroître; ce Héros n'avoit jamais vu de mal-

heureux, sans les secourir. La Demoiselle regardoit Amadis; ce Prince cherchoit à la reconnoître, lorsqu'elle vint se jetter à ses pieds: Ah! Seigneur, s'écria-t-elle, ayez pitié de la malheureuse Dariolette. Eh! que puis-je faire pour vous, lui dit Amadis en l'embrassant? Hélas! dit-elle, délivrer mon père & venger mon époux. Vous savez que Perion nous a tous comblés de biens, & qu'il a nommé mon père, comme bon & loyal Chevalier, pour commander sur les côtes opposées à la grande Bretagne: j'avois épousé depuis un an le malheureux Chevalier que vous voyez étendu sans vie; rien ne manquoit à notre bonheur. Perion connoissant mon tendre attachement pour vous, nous envoya dire de nous rendre promptement à l'Isle ferme, pour assister à votre mariage avec la Princesse Oriane; nous ne balançâmes pas à nous rendre à des ordres si chers: nous partîmes dans une barque, avec l'espérance d'arriver en peu de jours auprès de vous. Hélas! le sort le plus affreux nous étoit destiné: une violente tempête nous fit entrevoir la mort, nous écarta de notre route, & nous jetta sur la côte d'une isle que nous apprîmes des habitans se nommer l'Isle vermeille. Nous fûmes bientôt entourés par une garde nombreuse, qui nous conduisit au seigneur de cette isle: c'étoit le redoutable géant Balan, fils du géant

Mandafabul, que vous tuâtes dans la bataille contre Cildadan, lorſque ce géant emportoit le Roi Liſvard ſur ſes vaiſſeaux. Quand nous parûmes devant lui : Puiſque vous êtes Chevaliers, dit-il, il faut que vous vous ſoumettiez à la coutume que j'ai établie depuis la mort de mon père Mandafabul. Tout Chevalier Gaulois ou Breton doit reſter dans mes fers, s'il ne peut ſoutenir un combat contre moi pendant une heure, à la fin de laquelle je lui rends ſon cheval & ſes armes en le comblant de préſens, s'il a pu me réſiſter ; choiſiſſez promptement ou de combattre ou de porter des fers.

Mon père & mon époux, pleins de courage, préférerent la mort à la captivité. Le géant leur dit : C'eſt à regret que je vais vous combattre ; mes mœurs ne me portent point à la cruauté ; & mon épouſe, fille du bon géant Gandalac, s'oppoſeroit à la coutume qui s'exerce contre les Chevaliers Gaulois ou Bretons, ſi mon honneur ne m'avoit pas forcé de l'établir pour venger la mort de mon père ſur tous les Chevaliers du parti d'Amadis ou de Liſvard, juſqu'à ce que l'un de ces deux Princes vienne lui-méme dans mon iſle m'en faire raiſon.

Mon époux fut le premier qui tenta le ſort des armes ; ſa lance ſe briſa ſans ébranler le géant dont la rençontre fut ſi terrible, que

l'homme & le cheval roulèrent sur la poussière, les vertebres du col brisées & sans vie. Mon père qui prit sa place, ne résista pas davantage à la force du géant; mais celui-ci qui paroissoit ne voir qu'à regret le premier combattant sans vie, ne voulut point se servir de sa lance contre mon père, & la laissant tomber, il le saisit d'un bras puissant au passage, l'enleva des arçons, & le porta sur ceux de son cheval à la porte des prisons. Je m'écriai dans mon désespoir : Ah! qu'Amadis ou Galaor ne sont-ils ici pour venger mon père & mon époux! Je doute, me dit Balan, que Galaor voulût combattre le gendre de Gandalac, qui prit soin de son enfance; mais pour Amadis, ah! si vous pouvez le trouver & l'engager à vous suivre ici, je vous promets la liberté de votre père, & de réparer autant que je le puis le tort que je vous ai fait. Je vais le chercher, barbare, m'écriai-je désespérée; mais laissez-moi du moins emporter le corps de mon malheureux époux, pour que sa vue puisse exciter Amadis à me venger. De tout mon cœur, dit Balan. A ces mots, faisant porter le corps tout armé de mon époux dans ma barque, dont il fit renouveller les vivres, il me donna même un pilote qui connoît ces mers-ci, pour me conduire plus promptement à l'Isle ferme. Vous voyez, Seigneur,

ajouta-t-elle, que vous n'avez pas un moment à perdre pour punir l'audace de Balan qui, sachant que je suis sûre de vous trouver, pourroit croire, si vous différiez, que vous hésitez à combattre contre lui.

Amadis fut très-touché de ce que Dariolette venoit de lui raconter: voulant également la venger & détruire la coutume que Balan avoit établie; mais jugeant bien qu'Oriane & Mabille s'opposeroient fortement à son départ, il prit sur le champ le parti de faire désarmer le Chevalier mort par un de ses Veneurs qui venoit de le joindre; &, s'étant couvert des armes du mort, il chargea le Veneur de dire à Grasandor qu'il étoit forcé de partir pour une affaire où son honneur étoit très-intéressé, le priant de consoler Oriane qu'il comptoit rejoindre dans peu de jours.

S'étant embarqué, dès qu'il eut perdu l'Isle ferme de vûe, il fit plusieurs questions au pilote sur le compte de Balan. C'est, lui dit cet homme, le meilleur & le plus vertueux des Souverains; son épouse, fille de Gandalac, & son fils Bravor, sont adorés de leurs Sujets. Il faut que Balan croie son honneur bien intéressé pour avoir établi cette coutume dont nous l'avons vu gémir lui-même, lorsque les Chevaliers qui se sont exposés à sa force surnaturelle, ont

perdu la vie sous ses coups. Au reste, ajouta le pilote, vous n'avez à craindre aucune supercherie de sa part; sa religion & sa loyauté sont égales à sa valeur.

Amadis, sur tout ce qu'il entendoit dire de Balan, regrettoit de l'avoir pour ennemi; plein de reconnoissance d'ailleurs pour les soins que son beau-père Gandalac avoit pris de son frère Galaor, & s'avouant à lui-même qu'il étoit bien naturel qu'un fils cherchât à venger la mort de son père, ce fut sans animosité qu'il marcha contre Balan, & qu'il aborda dans son isle.

Dariolette ayant fait avertir Balan qu'elle avoit amené le Chevalier qu'elle s'étoit engagée de lui conduire, Balan ne put jamais croire que ce pût être Amadis, & qu'un si grand Prince, dans les premiers jours de son mariage, se fût arraché des bras d'Oriane, pour venir le combattre. Cependant selon sa générosité naturelle, Balan ayant appris que le Chevalier arrivé de l'Isle ferme n'avoit point de cheval, il lui fit conduire un des meilleurs de son écurie par un Ecuyer qu'il chargea de lui dire qu'en peu de momens il seroit à lui, & qu'il lui donnoit toute sûreté dans son isle.

Balan en effet ne tarda pas long-tems à paroître; & ne pouvant s'empêcher d'admirer l'air

noble d'Amadis qu'il n'avoit jamais vu jusqu'alors: Seigneur, lui dit-il, j'ai peur qu'on ne vous ait séduit par quelque supercherie, pour vous engager dans une mauvaise querelle; il en est tems encore; le courage & la loyauté que vous me montrez, me portent à vous offrir de vous laisser retirer sans combattre & sans être sujet à la coutume établie. Je ne suis point fait à recevoir de pareilles graces, dit Amadis; je suis venu pour combattre, &, sans plus longtems différer, songez à vous défendre.

Ayant couru l'un contre l'autre avec la même rapidité, Balan ayant porté sa lance trop bas, frappa son coup dans la tête du cheval d'Amadis dont la lance perça l'écu de Balan & son haubert en se rompant; & le reste du fust de la lance achevant de se briser contre les os de la poitrine de Balan, celui-ci tomba sans connoissance, tandis qu'Amadis se relevoit de dessous son cheval tombé mort du coup qu'il avoit reçu.

Balan s'étant relevé, mais perdant haleine à chaque instant par la force du coup porté contre sa poitrine, ne put tenir que peu de tems contre Amadis qui le choquoit avec violence de son bouclier, sans lui porter aucun coup de sa redoutable épée. Ce moyen lui réussit, & le bouclier d'Amadis porté contre la poitrine de

Balan avec violence, ayant achevé de lui faire perdre la respiration, Balan tomba comme mort à la renverse; & le généreux Amadis ne se portá sur lui que pour prendre son épée & son bouclier, comme aussi pour lui donner de l'air en délaçant son casque.

Le jeune Bravor, fils de Balan, ne put tenir au spectacle de voir un père qu'il adoroit en cet état; & croyant qu'Amadis ne se portoit sur lui que pour lui donner la mort, il ne contint pas à tems une troupe qu'il commandoit, & la laissa courir sur Amadis & l'attaquer, tandis qu'aidé par quelques Ecuyers, il emporta son père qu'il fit étendre sans connoissance sur son lit, & qu'il ne put se résoudre à quitter que sa mère & les Chirurgiens ne fussent venus à son secours.

Pendant ce tems, Amadis avoit peine à se défendre de la multitude de gens armés qui l'avoient attaqué, se battant en retraite en faisant tomber les plus audacieux. Amadis s'étoit retiré sous le balcon de la chambre de Balan, où les colonnes qui soutenoient ce balcon l'empêchoient d'être attaqué par derrière & sur les flancs. Le combat duroit depuis assez de tems pour que Balan eût eu celui de revenir à lui; le bruit des armes qu'il entendit acheva de lui rendre la connoissance; la fureur & le désespoir

s'emparèrent de lui, lorſqu'il ſut que ce bruit étoit cauſé par la lâcheté que ſes gens avoient eue d'attaquer le Chevalier, contre la parole de sûreté qu'il avoit donnée: Traître, cria-t-il à Bravor, ta vie me répondra de la trahiſon que tu laiſſes exercer ſous tes yeux. Bravor ne pouvoit déja plus l'entendre ; le même bruit l'avoit frappé ; & dans l'inſtant où ſon père ouvrit les yeux, il étoit volé pour faire retirer ſes gens dont il fit tomber aux pieds d'Amadis les deux qui le preſſoient le plus.

Ce tumulte étant appaiſé, Amadis vit enlever Bravor par quatre Ecuyers qui le conduiſoient à ſon père ; quelques momens après, un autre Ecuyer deſcendit, & le pria reſpectueuſement de la part de ſon maître de monter dans ſa chambre. Dieux ! quel ſpectacle frappa les yeux d'Amadis, en arrivant, près du Géant !

Balan étoit ſur ſon ſéant dans ſon lit ; la plaie de ſa poitrine noire & ſanglante étoit découverte, & lui-même en avoit arraché les bandages ; ſon fils Bravor, lié de groſſes cordes, étoit à genoux entre deux ſoldats, le col découvert ; l'épouſe du Géant au pied du lit, pouſſoit des ſanglots & ſe cachoit les yeux : Approche, Chevalier, dit Balan d'une voix entrecoupée, venges-toi, venges-moi du traître qui vient de violer la parole que je t'avois

donnée; tranches-lui la tête en ma préſence, & viens achever ſur moi ta juſte vengeance : je me ſuis remis au même état dans lequel tu m'as épargné.

Ah! que la grande ame d'Amadis fut émue en admirant la généroſité de Balan ! Après avoir joui pendant un inſtant de cette ſcène attendriſſante, Amadis courant à Bravor, le ſerre entre ſes bras, le délie, le prend par la main, & le conduit au lit de ſon père : Vertueux Balan, lui dit-il, fais un effort encore plus généreux; reçois la vie de ton fils de la main d'Amadis, & pardonne-lui la mort de ton brave & trop cruel père. Balan, interdit par cet acte & par ce diſcours, reſte un moment en ſilence, & les larmes coulent de ſes yeux : Oui, je vois Amadis, s'écria-t-il; & quel autre que ce Héros eût pu me réduire au point où je ſuis, & ſurmonter ſa juſte colère ? Ah! Prince, continua t-il, tout eſt effacé de mon ſouvenir, hors le grand acte que vous faites, & ma reconnoiſſance. A ces mots, il tendit ſa main qu'Amadis ſerra dans la ſienne; & prenant Balan dans ſes bras, il le recoucha doucement ſur ſon lit, & voulut aider lui-même à remettre un nouvel appareil ſur ſa bleſſure. L'épouſe de Balan, éperdue d'admiration & de tendreſſe, voulut ſe jetter à ſes pieds : Ah! Madame, lui

dit

dit Amadis, c'eſt à moi d'être aux vôtres. Eh! que ne dois-je pas à la fille de Gandalac qui nourrit mon frère Galaor, & qui l'a rendu l'un des premiers Chevaliers de la terre? Puiſſé-je acquitter dans votre fils Bravor tout ce que le ſang de Gaule doit au vôtre!

Bravor s'excuſa ſans peine auprès d'Amadis d'un premier mouvement qui l'avoit entraîné près de ſon père, ſans lui laiſſer le tems de réprimer l'ardeur inconſidérée & coupable de ceux qui l'avoient attaqué. Le père & le fils jurèrent un attachement éternel au Prince de Gaule; une juſte vénération pour l'ame religieuſe & noble de Balan, rendit ce Géant, le reſte de ſes jours, & le conſeil & le meilleur ami d'Amadis. Son fils Bravor ne le quitta plus dans les combats & dans les aventures les plus périlleuſes; & ce fut de la main d'Amadis même que Bravor reçut pour épouſe la belle Galéotte, fille de Galvane & de la belle géante Madaſime.

Ce fut du mariage de Bravor avec Galéotte que naquit le généreux Balan, ſecond du nom, qui ne dégénéra point des vertus de ſon ayeul. Nous rendrons compte de la ſuite de cette bonne & noble race, avec d'autant plus de zèle & d'affection, que nous voyons par l'ordre chronologique des races, & des Romans du dou-

zième & du treizième siècles, que ce second Balan fut père du fameux Chevalier Ségurades, qui servit avec tant de gloire sous l'ancien Roi de la grande Bretagne Uterpendragon, père du fameux Artus & de Morgane. C'est ce même Ségurades qu'on voit revenir sous le Roi Artus dans l'histoire de Giron le Courtois, & lequel, sans se servir de sa lance (hors contre les jeunes Lancelot du Lac & Tristan de Léonois) joute, âgé de six vingts ans, contre tous les autres jeunes Chevaliers de la Cour d'Artus, & les désarçonne. C'est de ce même Balan que descendit le célèbre Galletaut le Brun, Seigneur des lointaines Isles, le compagnon & l'ami des célèbres amans de la Reine Genièvre & de la belle Reine Yseult; & les notes rapportées dans les manuscrits que d'Herberay traduisit, étoient bien plus que suffisantes pour lui démontrer que s'il eût voulu rechercher le fonds de ce Roman dans sa source, & dans les manuscrits écrits en langue prétendue Picarde, il se fût prouvé facilement à lui-même que les premiers Auteurs Espagnols qui parlent de l'histoire des Amadis, n'ont été que les anciens Traducteurs de nos Romanciers François, & que l'Amadis de Gaule nous est propre, & doit être très-cher à la littérature françoise, comme un Ouvrage d'invention qui la caractérise, & comme un des

plus agréables qui puisse honorer son berceau.

Tandis qu'Amadis jouissoit du plaisir de s'être acquis des amis vertueux & reconnoissans, tandis que le géant Balan guérissoit de sa dangereuse blessure, Grasandor se livroit à l'inquiétude la plus vive. Dès que ce Prince apprit par le Veneur qu'Amadis étoit prêt à partir pour une aventure périlleuse, il vola sur le bord de la mer, où le Chevalier mort & désarmé fut le premier objet qui frappa sa vue; la portant de là sur la mer, il ne vit plus que le haut du mât de la barque sur laquelle Amadis étoit parti. Son tendre attachement pour ce Prince ne lui permit pas de balancer; &, malgré les pleurs de sa chère Mabille, il fit promptement équiper une frégate, & fit diriger les voiles vers l'Isle vermeille.

Mabille sentit pour la première fois la douleur d'être séparée de ce qu'elle aimoit; cette cruelle situation n'étoit pas nouvelle pour Oriane; & quoique cette Princesse y fût toujours aussi sensible, elle dit alors à Mabille ce que souvent la raison avoit voulu lui répeter sans succès. Mabille, plus vive & plus impatiente qu'elle dans sa douleur, imaginoit sans cesse pour Grasandor les accidens, les périls les plus terribles; & la fin des conversations que ces Princesses avoient

ensemble étoit de se noyer dans les larmes, de s'alarmer mutuellement, & d'élever des vœux au Ciel pour la conservation de leurs époux.

Grasandor ayant su du Veneur qu'Amadis avoit fait route pour se rendre à l'Isle vermeille, fit faire force de voiles pendant le reste du jour pour le rejoindre; mais un vent violent s'engouffrant dans les voiles pendant une nuit très-obscure, le Pilote ne put les caler à tems, fit fausse route; & dépassant l'Isle vermeille, il fut forcé d'aborder dans une autre des Isles Hébrides pour radouber son vaisseau. Grasandor descendit à terre pour reconnoître l'intérieur de cette Isle; &, suivant la principale route d'une forêt, il arriva sur le milieu du jour à la porte d'un Monastère. S'appercevant de quelque trouble parmi les Religieux qui s'étoient avancés pour le recevoir, il leur en demanda la cause, & quelle étoit l'Isle qu'ils habitoient: Seigneur, lui dirent-ils, elle est légitimement au Roi Cildadan, & nous vivions heureux sous ses loix; mais pendant sa longue absence, trois brigands redoutables par leur force & leurs cruautés se sont rendus les maîtres de cette Isle, usurpant le nom de Chevaliers, qu'ils déshonorent; ils se sont fortifiés dans un château dont presque tous les jours ils sortent pour commettre de nouveaux crimes. Hier, sans

nos prières & la rançon que nous leur avons donnée, ils eussent achevé de massacrer un jeune Chevalier qu'ils ont attaqué tous ensemble, & qu'ils ont couvert de blessures. Nous avons apporté ce Chevalier dans notre maison, & nous en avons pris soin ; peut-être en apprendrez-vous plus de sa bouche. Grasandor courut à la chambre du blessé, qu'il reconnut pour être Elisée, cousin de Landin, & neveu de Quedragant. Elisée surpris de voir Grasandor qu'il avoit laissé deux jours auparavant près de sa chère Mabille, lui dit qu'étant en chemin avec Landin pour aller joindre Quedragant, son mauvais sort l'avoit fait tomber entre les mains de trois scélérats, lorsqu'il s'étoit avancé seul au son de la cloche de ce Monastère ; il ajouta que Landin l'ayant rejoint une heure après, n'avoit pas voulu différer de courir après ses assassins, & qu'il craignoit pour son cousin la même trahison qu'il avoit essuyée.

Grasandor ne balança pas à voler au secours de Landin, pour lequel il étoit pénétré d'estime & d'amitié. A peine eut-il fait une lieue sur la route que les Religieux avoient indiquée, que le cliquetis des armes le fit courir vers un vallon où Landin démonté ne se défendoit plus qu'à peine contre les trois brigands qui l'entouroient. Grasandor fondit sur eux, & du premier

coup il en étendit un ſur la pouſſière ; les deux autres reçurent bientôt la punition de leurs crimes ; & les deux Chevaliers de l'Iſle ferme s'étant embraſſés, retournèrent promptement vers Eliſée ; &, le trouvant en meilleur état, ils le firent tranſporter ſur le vaiſſeau de Graſandor qui, dès le lendemain matin, aborda ſans accident à l'Iſle vermeille.

Amadis, enchanté de la marque d'attachement que Graſandor lui donnoit, lui fit cependant quelques légers reproches ſur ce qu'il s'étoit ſi promptement éloigné de Mabille. J'ai vu couler ſes pleurs à mon départ, dit Graſandor, elles m'ont vivement touché ; mais l'amitié n'a-t-elle pas des droits preſque auſſi forts que ceux de l'amour ? N'ai-je pas vu couler auſſi les larmes que la belle Oriane donnoit à votre départ ? & Mabille même eût-elle pu m'eſtimer dans ſon cœur, ſi j'euſſe pu balancer à vous ſuivre ?

Amadis ſe fit un plaiſir ſenſible de conduire lui-même Graſandor à la chambre de Balan qui gardoit le lit, la bleſſure de ſa poitrine n'étant pas encore refermée : Venez, lui dit Amadis, rendre hommage au plus vertueux des Chevaliers ; & vous, cher Balan, acceptez un nouvel ami dans celui d'Amadis & d'Oriane.

Les deux Princes & les autres Chevaliers

de l'Isle ferme restèrent plusieurs jours chez Balan, pour lui donner le tems, ainsi qu'au jeune Elisée, de se remettre de leurs blessures. Pendant ce tems, Gandalin rejoignit Amadis, après être sorti glorieusement de plusieurs aventures qu'il avoit essuyées dans la recherche qu'il avoit entreprise, dès qu'il avoit su que ce Prince s'étoit éloigné de l'Isle ferme. Le hasard conduisit aussi le Duc Nolson à l'Isle vermeille; & c'est par lui qu'Amadis apprit que la guerre que ses frères & ses amis venoient de faire étoit finie, & que Bruneau de Bonnemer étoit paisible possesseur des riches Etats d'Aravigne.

Nolson leur fit un récit bien propre à ranimer le grand cœur d'Amadis à l'épreuve des plus étranges aventures : Un gros tems, lui dit-il, nous ayant forcés de relâcher dans une Isle des Hébrides, qui jusqu'alors nous étoit inconnue, nous avons parcouru cette Isle que les habitans nous ont dit avoir été long-tems féconde en merveilles; elle étoit alors habitée, m'ont-ils dit, par une Demoiselle Enchanteresse dont le pouvoir devenoit bien funeste aux étrangers que le sort conduisoit dans son Isle. Pour peu qu'ils lui parussent aimables, elle leur prodiguoit ses faveurs, paroissant toujours sous une forme différente à chaque amant nouveau

par lui donner de l'humeur; & d'une assez douce Enchanteresse qu'elle avoit été jusqu'alors, ils en firent la plus méchante Magicienne que les trois Furies eussent jamais marquée de leur sceau. Ne pouvant donc plus jouir du bonheur d'être aimée, elle ne s'occupa que du plaisir affreux de nuire; ses jardins, son parc, furent bientôt peuplés de rochers, de thermes, de cerfs & de daims, sous la forme desquels ses amans avoient été métamorphosés par son dépit & par son pouvoir. Quelques Chevaliers Grecs étant abordés dans cette Isle, l'un d'eux de la race de Sinon, & presque aussi fin que celui qui trompa les Troyens, parut devant la Demoiselle Enchanteresse avec une contenance si modeste & si timide, qu'elle se persuada qu'il lui seroit possible de le séduire & de se l'attacher. Elle débuta par lui montrer des trésors, des pierreries inestimables; mais le Chevalier, paroissant plus sensible à la gloire qu'aux richesses: Je vais donc, lui dit-elle, vous révéler le secret le plus important, & vous mettre à même de faire la conquête d'une épée destinée au meilleur Chevalier de l'univers. Cette épée fut forgée par mon père; mais son art l'enclava si profondément dans les portes d'airain qui ferment une route qui conduit au temple de Mémoire, que nul mortel ne peut la retirer de cette porte,

s'il n'a tout l'amour dont Hercule fut animé dans l'un de ses travaux, ou s'il ne réunit la force & la générosité de ce demi-Dieu. Le Chevalier Grec qui se rendoit justice, & qui ne se sentoit ni les dons ni la force d'Hercule, lui dit avec modestie, qu'il ne pouvoit croire qu'un simple mortel pût oser tenter une pareille aventure. Essayez-la toujours, lui dit la Demoiselle, avec plus d'empressement que jamais. A ces mots, elle le fit monter par de longs détours sur un promontoire terminé par un rocher qui s'avançoit perpendiculairement sur une mer profonde. C'est-là que s'élevoit un petit temple d'Hercule, fermé par des portes d'airain ; ce temple communiquoit avec celui de Mémoire, placé sur un promontoire opposé ; mais un profond golfe séparoit les deux montagnes, & l'on ne pouvoit aller à ce temple, dont l'éclat éblouissoit les yeux, qu'en traversant celui dont l'épée merveilleuse fermoit la porte, & en passant de même un pont très-étroit & très-élevé qui étoit sur le golfe : ce pont fait de lianes *, n'avoit d'ailleurs aucun appui sur ses côtés, & paroissoit obéir sans cesse & se plier par l'im-

* M. de la Condamine a passé sur beaucoup de ponts pareils dans le Pérou, & ses Ecrits font croire qu'il a dû passer aussi celui dont nous venons de parler.

pétuosité du vent qui l'agitoit. Avant que l'Enchanteur eût fermé l'accès de ce pont, une infinité de guerriers & de philosophes, plusieurs poëtes même assez renommés dans leur siècle, avoient tenté ce dangereux passage : presque tous avoient succombé ; & ce golfe profond nommé celui de l'oubli, les avoit ensevelis pour toujours. Un des derniers actes de l'Enchanteur, père de la Demoiselle, avoit été d'en interdire l'accès aux mortels ; il eût été peut-être heureux pour leur bonheur que ce pont leur eût été fermé pour toujours.

Le Chevalier Grec, frappé par l'éclat & la beauté de l'épée qui sortoit assez en dehors pour lui faire croire qu'il pouvoit la retirer facilement, y porta la main ; mais tous ses efforts furent inutiles, il ne put pas seulement réussir à l'ébranler. Je vous en avois averti, lui dit la Demoiselle ; ce qui vous arrive me prouve que vous n'avez pas la force d'Hercule ; il ne vous reste de ressource que celle d'essayer un autre moyen de lui ressembler.

Soit que le Chevalier Grec désespérât dans son cœur de mettre à fin cette aventure, soit que les leçons de sagesse qu'il avoit reçues dans Athènes des disciples de Socrate, eussent préparé son ame à résister aux charmes de la beauté, celle de la Demoiselle Enchanteresse ne

fit aucune impression sur son ame : elle en fut indignée, & se préparoit à l'en punir ; elle voulut reculer deux pas pour le frapper de sa baguette ; mais ses pieds ayant glissé sur la roche, un coup de vent furieux s'engouffra sous ses vêtemens, & la précipita dans la mer. Le Chevalier fit un cri perçant ; mais ce fut moins alors de regret de la voir tomber, que de l'horreur qu'il eut, en croyant que c'étoit l'hydre de Lerne qui, sous les traits d'Omphale, venoit de lui proposer d'imiter Hercule.

Au moment où la Demoiselle expiroit dans les flots, toutes les malheureuses victimes de sa vengeance reprirent leur première figure, & coururent rendre hommage à leur libérateur ; il n'en fut aucun qui ne lui demandât par quel bonheur il avoit pu se dérober aux enchantemens de cette cruelle Magicienne. Il fut assez embarrassé pour leur répondre ; car il se sentoit intérieurement humilié des vraies raisons qu'il pouvoit en donner à des gens qui du moins s'étoient quelque tems défendus de leur métamorphose.

Tous ceux qui venoient de reprendre leur première forme, le reconnurent pour leur chef ; ils s'emparèrent de toutes les richesses qu'ils purent emporter de l'Isle, & furent se joindre aux Phocéens établis déja sur les côtes de Provence.

Tel fut le récit du Duc Nolfon qui convint de bonne-foi qu'il s'étoit confolé de ne pouvoir arracher l'épée, en confidérant tout le péril qu'il auroit couru, fi, les portes s'étant alors ouvertes, un peu trop d'ambition l'eût expofé à rifquer le paffage du pont de lianes. Nous fommes fi près de cette Ifle, dit Amadis à Grafandor, que je meurs d'envie de la connoître par moi-même, & de profiter du tems néceffaire à la parfaite guérifon de Balan, pour faire l'effai de l'épée. Le Duc Nolfon s'offrit de le conduire, & l'affura qu'il pourroit être de retour deux jours après.

Tous les Chevaliers de l'Ifle ferme voulurent fuivre Amadis qui ne fut que trois heures à faire le trajet qui féparoit l'Ifle vermeille de celle de la Demoifelle Enchantereffe. Ils reconnurent tout ce que le Duc Nolfon leur avoit dépeint; ils montèrent, par les mêmes détours qu'il avoit parcourus, jufqu'au haut du promontoire, & bientôt ils admirèrent le petit temple d'Hercule dont les portes d'airain étoient fcellées par l'épée merveilleufe qui les traverfoit. Grafandor, Landin & Gandalin effayèrent tour à tour à la retirer; mais à peine Grafandor put-il découvrir deux doigts de la longueur de la lame. Amadis enfin fe préfenta pour cette épreuve, & faififfant la poignée brillante de

diamans de cette épée, ſon bras toujours invincible en fit découvrir la lame juſqu'à la pointe; mais une force irréſiſtible la fit auſſitôt rentrer juſqu'à la poignée. Le même événement arriva la ſeconde fois qu'il fit le même effort. Il étoit prêt à tenter une troiſième fois à retirer l'épée, en ayant tenu la lame aſſez long-tems découverte, pour diſtinguer qu'elle portoit pluſieurs caractères rouges & brillans comme le feu; il fut alors retenu par une voix forte qui ſortit de l'intérieur de ce temple: Arrête, Amadis, lui cria-t-elle; tu n'es pas fait pour des tentatives inutiles: cette aventure eſt réſervée pour un autre; & tu n'as pas beſoin d'aller au temple de Mémoire, où ta ſtatue eſt déja placée entre celles d'Achille & de Théſée. Amadis obéit, & ſentit naître en ſon cœur la douce eſpérance que le deſtin réſervoit le ſuccès de cette épreuve à ſon fils Eſplandian. Il deſcendit en ſilence avec ceux qui l'accompagnoient; & bientôt ils ſe rembarquèrent enſemble pour retourner à l'Iſle vermeille où Balan, qui commençoit à ſe lever, faiſoit tout préparer pour ſuivre Amadis à l'Iſle ferme.

Gandalin l'ayant précédé de quelques jours, porta la joie la plus vive dans le cœur d'Oriane & de Mabille, en leur annonçant le prochain retour de leurs époux. Elles-mêmes alloient dès

le lever du soleil sur le phare de l'Isle ferme, pour découvrir de plus loin le vaisseau qu'elles attendoient avec tant d'impatience & d'amour.

Trois jours après, elles apperçurent une barque tirant assez peu d'eau pour trouver un asyle entre les rochers de la côte, ou bientôt elle disparut à leurs yeux; elles n'y firent que peu d'attention, découvrant presqu'au même moment un gros vaisseau qui venoit à pleines voiles, & sur le mât duquel l'amour fit bientôt reconnoître à la tendre Oriane un coq les ailes déployées & couronné, qu'Amadis arboroit comme Prince héritier de la Gaule.

Les deux Princesses descendirent à l'instant sur le rivage pour recevoir Amadis & Grasandor à leur sortie du vaisseau; mais elles furent précédées par une grande femme en longs habits de deuil, qui vint se jetter aux pieds d'Amadis, au même instant qu'ils touchèrent le rivage. Seigneur, s'écria cette femme avec une voix gémissante, ayez pitié de mon malheureux sort: jamais Dame n'implora vainement votre générosité; non, Seigneur, je ne me releverai pas de vos genoux que j'embrasse, que vous ne m'accordiez un don. Ne craignez rien, Madame, continua-t-elle en se tournant vers Oriane qui joignit Amadis en ce moment: non, je ne viens point vous enlever encore votre

époux ; le don que je lui demande eſt en ſa puiſſance, & je vous conjure, par l'amour qui vous unit avec ce Héros, de m'obtenir de lui le don que je lui demande.

Les pleurs de la Dame affligée émurent le cœur ſenſible d'Oriane ; & l'impatience d'embraſſer Amadis, dont cette Dame ſerroit les genoux, la détermina à faire le ſignal connu par ſon époux pour accorder une pareille demande. Relevez-vous, Madame, dit il auſſi-tôt ; le don que vous me demandez vous eſt accordé.

Cette Dame, relevant auſſi-tôt ſon voile, dit d'un air fier : Amadis, reconnois-moi ; ſouviens-toi que j'épargnai ta vie dans le château de Valderin : tu ne fais aujourd'hui que rendre le bienfait que tu tenois de la femme d'Arcalaüs ; & le don que tu viens de m'accorder, c'eſt la liberté de mon époux que tu tiens honteuſement enfermé dans une vile cage de fer.

Amadis & la belle Oriane ne purent voir ſans douleur & ſans indignation avec quelle audace & quelle adreſſe la femme d'Arcalaüs leur avoit arraché ce don ; mais rien n'étant plus ſacré que l'accompliſſement du don octroyé, Amadis dit à la femme d'Arcalaüs de le ſuivre au palais d'Apollidon, & qu'elle ſeroit ſatisfaite. Elle en prit le chemin à l'inſtant.

Débarraſſés

Débarrassés de son odieuse présence, les plus heureux époux unirent leurs ames sur leurs lèvres, & se tinrent long-tems embrassés dans ce silence délicieux, plus doux, plus expressif que tout ce qu'ils auroient pu se dire. Amadis présenta le vertueux Balan & son fils aux deux Princesses. Oriane, prévenue par Gandalin de la haute estime que méritoit Balan, & de l'action qu'il avoit faite, lui dit avec cet air qui lui gagnoit tous les cœurs, que l'acquisition qu'Amadis venoit de faire de son amitié, étoit pour ce Prince la plus honorable & la plus utile de ses conquêtes : Elle m'est d'autant plus chère, ajouta-t-elle, que j'espère la partager avec lui. Ah ! Madame, s'écria le bon Balan, je vois en ce moment qu'Amadis seul étoit digne de la divine Oriane, & que son dévouement à votre service passe promptement dans l'ame de ses serviteurs & de ses amis.

Toute cette heureuse & brillante compagnie étant rentrée dans le palais d'Apollidon, la femme d'Arcalaüs ne tarda pas long-tems à paroître pour demander l'effet des promesses d'Amadis. Ce Prince n'hésita pas ; mais étant curieux de connoître par lui-même quels seroient les sentimens d'Arcalaüs en recouvrant sa liberté : Suivez-moi, lui dit-il, Madame. Alors, accompagné des Princesses & des Che-

valiers de l'Isle ferme, il marcha vers le perron dans lequel la cage de fer qui renfermoit Arcalaüs étoit enclavée. Les Princesses frémirent en voyant ce vieillard hideux, dont la barbe blanche, longue & touffue tomboit sur sa poitrine, & dont les yeux étincelans sembloient les menacer encore au travers des barreaux de fer dont il étoit entouré.

Eh bien ! Arcalaüs, lui dit Amadis, quelle est la disposition présente de ton ame ? De braver ta vengeance, & de souffrir patiemment mon sort, répondit-il sans le regarder. Mais quels sentimens aurois-tu, repartit Amadis, si pour l'amour de ta femme je te rendois présentement la liberté ? Je pourrois en être touché, lui dit-il, si c'étoit toi qui l'eusse appellée près de moi ; mais comme je ne dois qu'à son adresse le don qui te force à rompre les fers dont tu m'as chargé dans Lubanie, me crois-tu donc assez lâche pour te remercier, & ne pas persévérer dans les sentimens de haîne & de vengeance qui m'animent contre toi ? Vas, lui dit Amadis, si tu pouvois mériter quelque estime, j'en accorderois à ce libre aveu ; mais ce n'est point la fermeté d'ame qui te le dicte, c'est cette rage intérieure qui te dévore, & la lâche espérance de venger par un crime heureux celui qui ne t'a pas réussi. A ces mots,

Amadis voulant souſtraire cet objet odieux aux yeux des Princeſſes, il les reconduiſit au palais, en donnant ordre au Chevalier Yſanie de faire rendre au perfide Arcalaüs tout ce qu'on avoit pris ſur lui dans Lubanie, & de le remettre en liberté en le faiſant conduire ſous une forte eſcorte juſques dans le château de Valderin ; ce qu'Yſanie s'empreſſa d'exécuter.

Oriane & Mabille ſentirent encore mieux la joie pure de vivre avec Amadis & Graſandor, lorſque la préſence d'Arcalaüs n'infecta plus l'air qu'elles reſpiroient ; mais elles les conjurèrent de ſe tenir en garde contre les perfidies de ce noir enchanteur.

Le retour de Galaor qui revint dans ce même tems avec Briolanie, & qui leur rendit compte de la fête ſolemnelle célébrée lorſque Bruneau & Mélicie étoient montés ſur le trône d'Aravigne ; le retour de cet aimable frère acheva de rendre l'Iſle ferme le centre de l'amitié, de l'amour & des plaiſirs. Galaor ſe plut à rendre les plus tendres hommages à Balan. Je dois à votre fils Bravor, lui diſoit-il, les tendres ſoins que j'ai reçus de Gandalac, & j'aime à vous rendre les reſpects dûs à vos vertus. Eh bien ! lui dit Balan, brave & généreux Galaor, prenez donc ſoin de ce fils que je vous donne pour vous être attaché toute ſa vie. A ces mots, il le

lui préſenta, le priant de l'accepter pour Ecuyer, en attendant qu'il le trouvât digne d'être armé Chevalier.

Tandis que les Princes & Princeſſes de l'Iſle ferme jouiſſoient d'un bonheur qu'ils croyoient que rien ne pouvoit plus troubler, celui de la grande Bretagne le fut par un événement bien funeſte. Le Roi Liſvard & Brisène, de retour à Vindiſilore, regrettoient ſouvent le tems qu'ils avoient paſſé dans l'Iſle ferme; l'éloignement & l'abſence d'Oriane & de Léonore leur cauſoient une triſteſſe qu'ils cherchoient à diſſiper; cependant leur Cour étoit nombreuſe & brillante. Depuis que Liſvard avoit rendu juſtice à ſon gendre Amadis, il ne s'étoit occupé qu'à rendre heureux tous ceux qui l'entouroient; & la haute réputation de ſes vertus & des exploits de ſa jeuneſſe lui méritoit les hommages de tous les Chevaliers de l'Europe qui ſe trouvoient à portée de ſes Etats. Ce Prince, connoiſſant combien les tournois étoient dangereux, n'en permettoit que rarement dans ſa Cour; mais, pour entretenir dans un continuel exercice les jeunes Chevaliers qui la compoſoient, il faiſoit ſouvent de grandes chaſſes dans la belle & vaſte forêt voiſine de Vindiſilore. Un jour qu'entraîné par ſa paſſion pour la chaſſe, il s'étoit éloigné plus qu'à l'ordinaire, ſans avoir

personne à sa suite, une Demoiselle échevelée traversa la route devant lui comme en s'enfuyant; elle remplissoit l'air de ses cris : Ah! Seigneur, s'écria-t-elle, courez au secours de ma pauvre sœur dont un scélérat vient de se saisir, & qu'il entraîne dans l'épaisseur des halliers, pour lui ravir son honneur.

Lisvard ne balança pas à voler à sa défense, & vint à tems pour faire lâcher prise à ce scélérat qui s'enfuit dans les buissons les plus épais. La Demoiselle, le sein meurtri & les yeux couverts de larmes, crioit à Lisvard de le tuer, avec une animosité qui lui fit croire qu'il avoit à punir un coupable dans l'agresseur de cette Demoiselle. Il le poursuivit donc jusques dans une prairie où cet homme se sauva dans un pavillon tendu sous les arbres; le poursuivant jusques dans cet asyle, une Demoiselle déja sur son déclin se présenta, lui demandant ce qu'il vouloit faire? Remplir les devoirs d'un Chevalier, en punissant un lâche ravisseur. Je ne m'oppose point à votre vengeance, puisque vous la croyez juste, lui répondit la Demoiselle; entrez, & continuez votre recherche. Lisvard, sautant à bas de son cheval, voulut en effet pénétrer dans le pavillon; mais, dès qu'il eut fait le premier pas, il tomba sans connoissance; & sur le champ deux autres Demoiselles aidèrent la première à

le soulever & le porter à leur vaisseau, caché dans une petite anse où la mer battoit les bords de cette forêt.

Personne ne s'apperçut de l'enlevement de Lisvard, qu'un piqueur que les cris de la Demoiselle avoient attiré; mais il ne put donner aucun secours à son maître: tout ce qu'il put faire, ce fut d'observer quel seroit son sort; & c'est de ce piqueur, qui ramena le soir le cheval sur lequel Lisvard étoit monté, que la Reine Brisène apprit l'enlevement du Roi son époux. Son désespoir fut extrême, &, sans Garnates & le sage Grumedan, elle eût peut-être attenté sur ses jours. Eh! ne savez-vous donc pas, Madame, disoit ce bon vieillard, que la fortune porte sans cesse des urnes, dont tour-à-tour elle nous verse les biens & les maux? Pour les grandes ames, telles que la vôtre, Madame, les maux ne sont jamais qu'une épreuve, & les biens sont presque toujours après, la récompense du courage: d'ailleurs, ne connoissez-vous pas tout le secours que vous pouvez recevoir d'un gendre tel qu'Amadis? & ceux qui tirèrent le Roi des mains d'Arcalaüs, ne peuvent-ils pas encore le sauver des nouveaux piéges où ce Prince est tombé? Brisène se rendit aux avis de Grumedan; mais, mettant toute son espérance dans le secours de l'époux d'O-

riane, elle lui envoya ſur le champ le Chevalier Brindabоias, avec une lettre écrite dans toute l'amertume de ſon cœur.

L'enlevement de Liſvard ayant été ſu promptement par tous les ſouverains voiſins, Bruneau, Quedragant, croyant qu'Amadis pourroit avoir beſoin d'eux, volèrent à l'Iſle ferme, & vinrent près d'Oriane prendre part à ſes douleurs, la prier d'accepter leur bras, & la conjurer de prendre eſpérance dans la recherche qu'ils alloient faire du Roi ſon père.

Brindaboias redoubla l'affliction d'Oriane, en lui peignant celle de Briſène, & l'inquiétude d'Amadis par les circonſtances de l'enlevement, qui ne donnoient nulle indice ſur la contrée où Liſvard avoit été porté. Tandis que ce Prince ſe conſultoit ſur le parti le plus utile à prendre, on vint lui dire que la grande Serpente étoit devenue viſible, & qu'une Dame en étoit deſcendue dans une chaloupe qui s'avançoit vers le port.

Amadis & Galaor ne doutèrent point que ce ne fût Urgande la Déconnue qui venoit à leur ſecours : Raſſurez-vous, chère Oriane, dit Amadis à cette Princeſſe, courons au-devant d'elle, & nous allons en apprendre les moyens de voler au ſecours du Roi votre père.

Les deux frères en effet reconnurent Urgande

en arrivant fur le port, & lui préfentèrent la main pour la conduire. Ne vous avois-je pas affuré, leur dit-elle, que vous me reverriez lorfqu'il en feroit tems, & que celui d'armer Efplandian & fes compagnons feroit arrivé? N'en perdons point, dit-elle, il eft trop cher en ce moment; je cours embraffer & raffurer Oriane; raffemblez promptement Efplandian, le jeune Roi de Dace, Talanque, Maneli, Ambor fils d'Angriotes, & vos principaux Chevaliers, & fuivez-moi tous dans la grande ferpente, où les cinq Damoifeaux feront faits Chevaliers. Apprenez que la recherche de Lifvard & la gloire de le délivrer leur eft réfervée, & que c'eft en vain que vous parcourriez toutes les mers du monde pour chercher le pere d'Oriane: fouvenez-vous auffi que je vous ai dit que je ne pouvois par mon art prévoir les malheurs qui menaçoient Lifvard, ni ceux qui me menacent moi-même.

Amadis & les Chevaliers de l'Ifle ferme obéirent promptement aux ordres d'Urgande; &, dès le même jour, une chaloupe les tranfporta tous dans la grande ferpente qui battit des ailes, en recevant dans fes flancs, la fleur de la Chevalerie & celle de la beauté.

Urgande conduifit Efplandian & fes compagnons dans la chapelle de ce grand & fingulier

vaisseau ; les cinq Damoiseaux, selon l'usage, y passèrent la nuit à prier & dans la veille des armes.

Après quelques heures écoulées, Urgande conduisit tous ceux qu'elle avoit amenés, à la chapelle; elle portoit une cote de maille noire, sa nièce Solise, un casque de même couleur, & son autre nièce Juliande un bouclier pareil : Bienheureux Damoisel, dit Urgande au jeune Esplandian, quoique la coutume soit de donner des armes blanches aux nouveaux Chevaliers, j'ai voulu que les vôtres fussent un signe de votre situation présente, & du deuil que la captivité du Roi votre aïeul doit porter dans votre ame. A ces mots, Urgande & ses deux nièces l'armèrent de pied en cap. Esplandian, couvert de ses armes, ne laissa plus voir dans un Damoisel, jusqu'alors paré de toutes les fleurs de la jeunesse & de la beauté, qu'un guerrier dont l'air étoit également noble & redoutable : Que vous semble de ce Damoisel, dit Urgande, en faisant approcher Amadis? Madame, dit ce Prince, je crois qu'il sauroit bien attaquer & se défendre s'il avoit une épée. Ne savez-vous pas mieux qu'un autre, repartit-elle, qu'il en existe une bien brillante & bien bonne, qui depuis long-tems lui doit être réservée? c'est à lui d'en faire la conquête. Les Demoiselles d'Ur-

gande apportèrent dans ce même tems de riches armes toutes blanches, & quatre boucliers pareils, portant une croix noire, & les quatre compagnons d'Efplandian s'en couvrirent.

Ils passèrent la nuit en prières, &, dès que l'orient brilla des premiers rayons du foleil, une mufique guerrière & le fon des trompettes retentirent dans les airs, & jufques dans le palais d'Apollidon.

Vertueux Balan, approchez, dit Urgande; c'eft vous que le Ciel choifit pour conférer l'ordre à ce Damoifel; l'eftime & l'amitié qu'Amadis a pour vous, la générofité de votre belle ame, vous acquièrent cet honneur. Balan par modeftie voulut, dans le premier moment, s'en défendre; mais les inftances d'Amadis & d'Oriane le déterminèrent. Du moins, Seigneur, dit-il, prêtez-moi cette épée fi redoutable entre vos mains; alors, tirant celle d'Amadis, il donna l'accolée, chauffa l'éperon droit au jeune Efplandian, & l'embraffa tendrement. Maintenant, dit Urgande, Chevalier Efplandian, conférez l'ordre que vous venez de recevoir à vos quatre compagnons, ils n'oublieront jamais qu'ils tiennent cet honneur de votre main.

Ce fpectacle attendriffoit tous les fpectateurs; mais Urgande interrompit l'attention qu'ils y portoient, en difant au Prince de Gaule: Vous

n'avez pas un instant à perdre pour donner vos derniers ordres à votre fils. A ces mots, elle les fit entrer dans un cabinet qu'elle ferma sur eux. Esplandian se mit sur le champ à genoux pour recevoir les ordres de son père. Mon fils, lui dit-il, lorsqu'après avoir tué l'Endriaque, je m'arrêtai quelque tems dans la Cour de l'Empereur de Grèce, je promis à la Princesse Léonorine sa fille, & à l'aimable Reine Menoresse, que si je ne pouvois retourner auprès d'elle, je leur enverrois un Chevalier de ma race pour les servir : je vous remets cet anneau que je reçus de la charmante Léonorine : elle est de votre âge, elle égale votre mère par ses attraits naissans ; cet anneau vous servira pour lui faire connoître que vous êtes celui que j'ai choisi pour acquitter ma promesse & se rendre à ses ordres. J'exige donc de vous que, dès que vous aurez délivré votre aïeul Lisvard, vous vous rendiez à Constantinople ; le Ciel prendra soin de votre destinée.

Amadis & son fils ayant rejoint Urgande, tout-à-coup les Demoiselles de sa suite formèrent un concert de flûtes, dont les sons tendres & voluptueux, accompagnés par ceux de plusieurs harpes, firent tomber toute la Cour de l'Isle ferme dans une douce rêverie qui fut bientôt suivie d'un profond sommeil ; ce sommeil dura quelques heures ; &, lorsqu'ils se ré-

veillèrent, ils furent très-ſurpris de ſe trouver tous raſſemblés dans le palais d'Apollidon.

Eſplandian & ſes quatre compagnons ne ſe trouvèrent plus avec eux; & la grande ſerpente étant diſparue, ils jugèrent que la ſage Urgande les avoit fait tous tranſporter dans l'Iſle ferme pendant leur ſommeil, & qu'elle avoit hâté le moment d'envoyer Eſplandian au ſecours du Roi Liſvard.

Après s'être conſultés enſemble, il fut déterminé que Galaor & Briolanie, Agrayes & la belle Olinde, partiroient pour la grande Bretagne, & ſe rendroient auprès de Briſène, pour lui faire part des eſpérances qu'Urgande venoit de leur donner, & de tout ce qui venoit de ſe paſſer au moment où Balan avoit armé Chevalier le jeune Eſplandian.

Peut-être quelqu'un pourroit-il ſoupçonner Galaor de n'avoir pu revoir Juliande ſans émotion; mais, s'il ſe ſouvient du portrait que l'auteur fait de l'aimable Briolanie, il croira ſans peine que Galaor ne regretta point de ne pas rencontrer les yeux de la nièce d'Urgande : Juliande les avoit tenus baiſſés pendant toute cette cérémonie, & Galaor avoit toujous eu les ſiens arrêtés ſur Eſplandian, ou ſur la Reine de Sobradiſe.

Fin du quatrième Livre, & du ſecond Volume.





